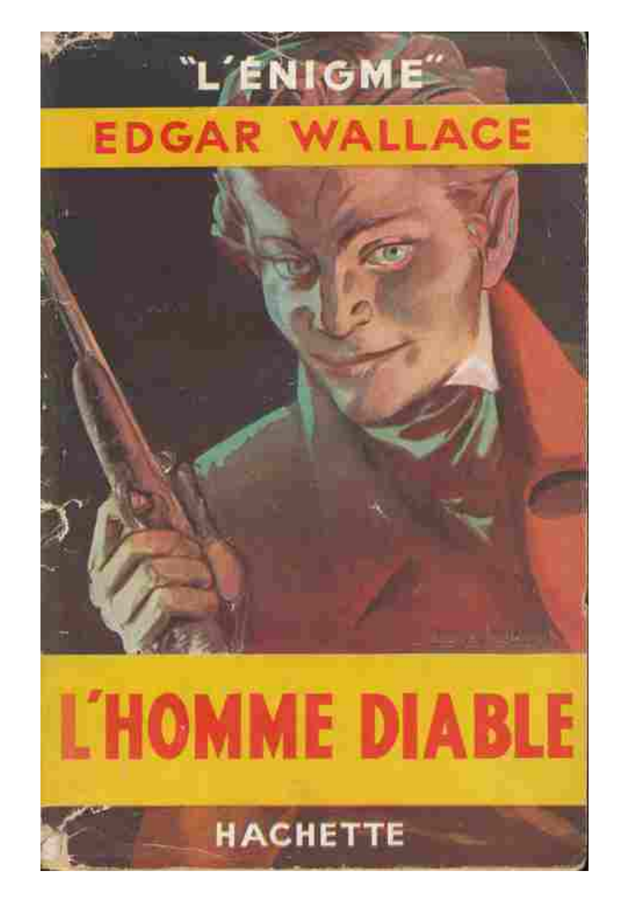
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Edgar Wallace

L'HOMME DIABLE

The Devil Man

1931

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

Dans la banlieue ouest de Sheffield – le Sheffield de 1875 – s'élevait une usine de brique rouge, à l'aspect sordide, qui avait assisté à la faillite d'au moins trois entreprises successives. L'usine était occupée cette année-là par le personnel d'un certain M. Wertheimer, lequel ne fabriquait rien qui présentât un intérêt commercial et se montrait plutôt réservé sur le chapitre de ses intentions. Il avait adopté, pour lui-même et pour son associé, la raison sociale : « Silver Steel Company[1] », ce qui, comme le déclara Baldy par la suite, constituait une contradiction dans les termes.

Une certaine nuit d'hiver, un jeune homme jeta une échelle de corde par-dessus l'une des murailles de l'usine et se laissa glisser doucement jusqu'au sol. Il s'appelait Kuhl et il était Suisse, originaire du canton de Vaud, ingénieur de profession et par tempérament admirateur des charmes féminins.

Traversant le terrain accidenté, il se dirigea vers la route et fut rejoint à mi-chemin par deux hommes. Une femme qui se rendait en voiture à Sheffield vit les trois hommes en discussion animée sur le bord de la route, à côté d'une voiture fermée, attelée de deux chevaux. Les trois hommes parlaient haut, en faisant de grands gestes. Jetant un coup d'œil en arrière, la femme crut comprendre qu'on se battait et elle fouetta son cheval. Elle n'avertit pas la police, car, dit-elle, ce n'était pas son affaire ; d'ailleurs les rixes étaient assez fréquentes à cette époque et dans cette partie du monde. Elle en informa plus tard le sergent

[1] Littéralement : « Compagnie de l'Acier-Argent ». (N. d. T.)

Eltham, mais ne put lui donner un compte rendu satisfaisant de la façon dont ç’était terminée la bataille.

Le sergent Eltham était un policier qui s’excusait sans cesse de se montrer publiquement en civil. N’était cela, on aurait pu oublier qu’il eût jamais porté l’uniforme, car il était le plus habile des agents « en bourgeois » qui eussent jamais appartenu à la police de Sheffield. Il était grand, large d’épaules, chauve et portait une barbe en broussaille. Les malfaiteurs, qui ne l’aimaient pas et ne parlaient jamais de lui qu’en termes venimeux, le surnommaient « Baldy[2] » ou « Whiskers[3] », selon la fantaisie du moment.

Rarement embarrassé, même dans les situations les plus déconcertantes, le sergent Eltham dut s’avouer battu lorsque la Silver Steel Company vint le trouver, pour la seconde fois en trois mois, et lui demanda d’éclaircir le mystère qui enveloppait la disparition d’un de ses employés.

Par une nuit glaciale de décembre, le policier entra dans le cabinet chirurgical d’Alain Mainford pour prendre un grog et bavarder sur les choses et les gens, selon son habitude. Le sergent, célibataire, vivait avec une sœur qui était veuve et ses distractions étaient peu nombreuses. Le docteur Mainford se demandait souvent ce que le sergent faisait pour passer le temps, avant que commençât leur amitié. Celle-ci avait son origine dans un violent mal de dents auquel Alain avait sommairement mis fin, un matin de bonne heure, à l’aide d’un davier numéro 3 et d’un vigoureux avant-bras.

« Je n’aime pas cette histoire de la Silver Steel, docteur », fit-il.

---

[2] Forme familière : chauve (déplumé). (N. d. T.)

[3] Favoris, côtelettes. (N. d. T.)

Il avait une manière délibérée de s'exprimer et un faible pour les mots longs. Orateur estimé, il occupait un emploi important dans l'ordre des « Oddfellows[4] » et était un « buffalo » du grade le plus élevé.

Alain bourra sa pipe en souriant. Ce jeune médecin de physionomie avenante paraissait encore plus jeune du fait qu'il avait le visage entièrement rasé. Cette habitude lui avait fait perdre en partie la confiance de la clientèle d'un certain âge. Aussi les gens parlaient-ils souvent de lui comme d'un « gamin » et exprimaient-ils leur ferme détermination de ne jamais avoir recours à lui, fût-ce pour la moindre coupure. Il avait à peine perdu le hâle qui lui venait de son séjour aux Indes, passait plus de temps hors de chez lui que ses confrères, possédait une paire de chevaux dans la région de Melton et aurait pu, s'il l'avait désiré, trouver une clientèle plus facile en même temps que plus lucrative, dans un cadre plus agréable, car il jouissait d'un beau revenu et avait des espérances qui devaient inévitablement se réaliser.

« Qu'est-ce que vous n'aimez pas dans l'histoire de la Silver Steel ? » demanda-t-il.

Baldy secoua son crâne luisant.

« D'abord, fit-il, l'argent est de l'argent et l'acier est de l'acier. Il est absurde et ridicule de mêler les deux mots. En second lieu, ce sont des étrangers et je n'aime pas les étrangers. Parlez-moi d'un bon Anglais cent pour cent ! »

Alain eut un petit rire.

« Vous êtes ce que M. Gladstone appelle un « insulaire », commença-t-il, et Baldy fit entendre un grognement.

---

[4] Société charitable. (N. d. T.)

« Gladstone ! Ne me parlez pas de cet homme-là ! Il ruinera le pays un de ces jours. C'est moi qui vous le dis ! Tandis que Dizzy[5]...

— Ne parlons pas de politique. Continuez avec vos étrangers. »

Baldy sirota son rhum et fit une légère grimace.

« Sheffield en est plein depuis quelque temps. Il y a cette bande de la Silver Steel et il y a Mme Machin, là-bas, à... »

Il fit claquer ses doigts, s'efforçant de se rappeler le lieu dont il s'agissait. La plus colossale faiblesse de Baldy était son incapacité à retenir les noms propres.

« Bref, il y a donc cette femme et cette bande d'Allemands qui se livrent à des expériences à... comment appelez-vous cet endroit ? Ils nous enlèvent le pain de la bouche.

— Nous l'enlevons aussi probablement de la leur, fit Alain avec bonne humeur. N'oubliez pas, Baldy.

— Appelez-moi Eltham, ou appelez-moi sergent, supplia le policier ; Baldy est vulgaire.

— Bien, n'oubliez pas que Sheffield est le centre du monde de l'acier et que l'on vient ici de tous les coins de l'Europe pour recueillir des tuyaux. Que font donc les gens de la Silver Steel ?

— Dieu seul le sait ! dit pieusement Baldy. Ils changent de l'argent en acier, ou *vice versa* – une expression latine. Une simple petite usine ; tous les ouvriers dorment dans des pavillons construits à l'intérieur des murailles. Ces maisons ont été bâties par un type d'Eccleshall qui a touché pour cela soixante livres par pavillon. Tous des étrangers ; ils ne parlent pas un

---

[5] Surnom familier donné à Disraeli. (N. d. T.)

mot d'anglais. L'usine est surveillée par des hommes armés de fusils ; je l'ai vu de mes propres yeux ! Je les ai mis en garde... ».

Alain saisit une petite bûche et la plaça soigneusement dans la grille, sur le tas de charbons incandescents. « C'est un procédé secret, je pense, fit-il. Sheffield est bourré d'usines mystérieuses qui expérimentent des inventions mirifiques. »

Baldy acquiesça :

« Il s'agit d'électricité, d'après ce qu'on m'a dit. Cela ne semble pas possible. L'électricité donne de la lumière et guérit les rhumatismes. Je m'en suis payé pour un penny à la foire d'hiver. On tient deux poignées de cuivre, un type tire un piston et on sent comme des piqûres d'épingles ou d'aiguilles qui vous montent tout le long des bras. Je ne sais pas comment cela fonctionne, il y a un truc là-dessous. Mais qu'est-ce que l'électricité a donc à faire avec l'acier ? C'est absurde, ridicule et troublant. C'est contre les lois de la nature, aussi. »

Le policier expliqua qu'il s'était passé de drôles de choses à l'usine de la Silver Steel. Un des ouvriers était sorti pour se promener, un dimanche soir, et on ne l'avait jamais revu depuis. Un mois plus tard, un autre ouvrier, qui avait appris assez d'anglais pour correspondre avec une jeune fille de Sheffield, avait sauté le mur et était allé la voir secrètement. On ne l'avait pas revu depuis, à part une femme qui l'avait aperçu en compagnie de deux hommes.

« Ils se battaient, d'après ce témoin, une femme du nom de... Seigneur ! Je finirai par oublier mon propre nom la prochaine fois ! Quoi qu'il en soit, il est parti. Et pourquoi pas ? D'après M... Machin, le propriétaire de l'usine, cet homme habite en Suisse, dans les Alpes. Pourquoi resterait-on à Sheffield quand on a un coin dans les Alpes où aller ?

— Je connais Wertheimer, acquiesça Alain. Un de ses hommes a eu la main broyée, un jour, et je l'ai soigné. Que

soupçonnez-vous au sujet de ces disparitions ?... Un mauvais coup ?

— Ta-ra-ta-ta, grogna Baldy, ils sont rentrés dans leur pays, voilà tout ! Ils sont partis avec des filles. Ce type écrivait à une jeune fille, une Miss... Ah ! mon Dieu ! J'ai le nom sur le bout de la langue ! Elle est partie la même nuit, personne ne sait pour quelle destination. C'est la vieille histoire : qui se marie en hâte, se repent à loisir.

— Qui est M. Dyson ? » demanda Alain.

Baldy fronça les sourcils.

« Dyson ? Connais pas. Qui est-ce ?

— Un ingénieur, je crois. Je l'ai rencontré à l'usine. Un homme de très haute taille qui est allé en Amérique et paraissait connaître Wertheimer.

— Dyson... Ah ! Oui ! Je vois... Un grand type ! Il est très bien, un vrai gentleman. Il est dans les chemins de fer et il a la langue bien pendue ! » Baldy se prépara un autre grog, en se servant de son propre flacon. Il insista sur ce geste de camaraderie.

« Il y a trop d'étrangers, pas assez de braves gens du Yorkshire, à Sheffield. À quoi nous servent tous ces étrangers ? À rien. »

Alain, qui s'intéressait aux hommes disparus, continua à poser des questions.

« Je ne sais rien de plus. J'ai trop de travail pour me soucier d'eux. Il y a une véritable épidémie de cambriolages dans les environs et je crois bien connaître l'homme qui en est l'auteur. Quand je dis l'homme, j'en demande pardon au Créateur, car ce gars-là n'est pas un homme, c'est un monstre, qui ne devrait pas exister sur la surface de la terre.

— C’est qu’il n’est pas un gentleman, lui, dit Alain en riant. Je vais vous mettre à la porte, Baldy. Ne froncez pas les sourcils, c’est un terme d’affection. Je vais me coucher. Et peut-être que, ce soir, les quelques bébés attendus reculeront leur arrivée jusqu’à ce que j’aie eu le temps de faire un somme. »

Aucune naissance ne fit sortir Alain de la tiédeur de son lit. Les coups de marteau frappés à sa porte, qui l’éveillèrent, étaient les coups de marteau du destin… Il sortit dans la nuit glaciale pour faire face à des événements nouveaux et considérables qui devient transformer sa vie.

CHAPITRE II

Le docteur Alain Mainford était à l'âge où même un appel de nuit de la part d'un client inconnu présente un parfum d'aventure. Dixon amena la charrette anglaise et fit quelques remarques amères sur la température, l'heure, la difficulté de harnacher le poney à la lueur d'une lanterne que le vent éteignait à tout instant, et surtout, il insista sur l'inutilité de répondre à chaque appel qui se fait entendre dans la nuit. « Le vieux docteur disait toujours : « S'ils ne peuvent pas attendre jusqu'au matin, moi, je ne peux pas les tirer d'affaire ce soir ! » Voilà ce que disait le vieux docteur », fit-il d'un air sombre.

Alain prit les rênes en main et jeta un coup d'œil du haut en bas de la rue d'aspect lugubre. Une petite neige fondante nimbait les becs de gaz de vagues nébuleuses.

« Dieu merci, je l'ai ferré à glace hier ! » déclara Dixon, l'esprit occupé, comme toujours, de l'animal qui attendait, impatient et maussade, entre les brancards. « Attention à la colline, près de la croix ; il est nerveux, ce soir, le pauvre diable. »

Le palefrenier tint la tête du cheval, tandis qu'Alain montait dans la carriole, s'enveloppait jusqu'à la taille dans une couverture de cuir et prenait place sur le siège du cocher.

« Très bien ! Laissez-le aller ! »

Le poney glissa, se redressa, retrouva son aplomb et son allure et descendit rapidement la pente couverte de neige.

La neige fondante fouettait le visage d'Alain et l'aveuglait. À quelque distance de Banner Cross, les lumières des rues disparurent et le médecin chemina dans la nuit noire qu'éclairait à peine la faible lueur des lampes de la voiture.

Heureusement, le poney connaissait le chemin et reconnaissait à sa façon chaque haie, chaque maison isolée. À chaque tournant brusque, il ralentissait de lui-même ; il prenait le pas dans les côtes et choisissait prudemment son chemin dans les descentes.

Alain espérait que les domestiques de Mme Stahm seraient à même de lui offrir du thé ou du café – du café de préférence. Les Allemands font du bon café ; mais Mme Stahm n'était-elle pas Suédoise ? Il l'avait souvent vue dans une victoria de marque étrangère, flanquée de son cocher et de son valet de pied : une femme d'âge incertain, aux yeux noirs, à l'air impénétrable. Personne ne la connaissait : dans le petit cercle des amis d'Alain on avait formulé des hypothèses sur son identité et on se demandait ce qui l'avait amenée dans la banlieue de Sheffield et la solitude de Brindley Hall, jusqu'au jour où l'on sut qu'elle était veuve d'un ingénieur suisse, inventeur d'un nouvel acier qui en était encore au stade de l'expérimentation.

Il semblait qu'elle tînt à habiter près de l'endroit où avaient lieu les expériences, non par intérêt théorique ou sentimental pour l'invention de son mari, mais parce qu'elle avait reçu une certaine éducation scientifique. Le jeune Dibden, dont le père était principal associé dans la maison qui expérimentait l'invention, parlait d'elle avec respect.

« Sapristi ! ce qu'elle est capable ! Ça, c'est une femme, alors ! On ne s'attend pas à ce qu'une femme ait la moindre notion de la composition chimique de l'acier, mais elle s'y connaît, elle ! Elle connaît le processus depuis A jusqu'à Z. Elle a dit à Furley qu'il était vieux jeu... Comment a-t-elle dit, déjà ? Archaïque ! Mais elle est étrange, diablement étrange ; pas une femme ne l'aime ; toutes la détestent. Elle ne les invite jamais à prendre le thé, et les autres ne l'invitent pas davantage. Elle les inquiète, et nom d'une pipe, moi aussi, elle m'inquiète ! »

Alain ricana dans la nuit noire. Mme Stahm l'inquiéterait-elle ? Il voyait l'humanité sous un jour particulier. Les hommes

et les femmes pouvaient être imposants, effrayants, enfin tout ce qui peut impressionner, mais ils n'étaient vraiment intéressants que le jour où ils faisaient appeler Alain. Ils n'étaient plus, alors, que de pitoyables créatures qui avaient perdu toute majesté, qui ne faisaient nullement impression et n'inspiraient aucune crainte.

Le poney avançait à une allure régulière, clopin-clopant, dans la neige qui couvrait la route. Une fois, cependant, il fit un écart devant quelque chose qu'Alain ne put distinguer immédiatement. Redressant le poney, il le ramena au centre de la route, et, ce faisant, il aperçut la silhouette qui avait effrayé l'animal : une forme humaine qui marchait péniblement le long de la route et criait des insultes d'une voix rude. Alain entendit les mots « offrir une place », mais il ne comptait en offrir à personne, ce soir-là. Il y avait des gens bizarres dans les environs. Les cambriolages avaient été nombreux et ce n'était pas par une nuit pareille, qu'il allait inviter n'importe quel piéton inconnu à partager sa voiture.

Ses mains gantées étaient raides et engourdies par le froid quand il guida le poney vers les deux piliers de pierre qui flanquaient l'allée de la propriété. Cette allée montait en tournant entre des arbres à l'aspect anémique, jusqu'à la grande maison. Point de lumière aux fenêtres. Le jeune médecin descendit avec raideur et rassembla les rênes…

« Je m'occuperai du cheval. »

Alain faillit sursauter. La voix sortait de l'obscurité. Alain aperçut alors vaguement la silhouette qui se tenait dans l'ombre du porche et constata que la porte de la maison était ouverte. Le hall était obscur.

L'homme parla de nouveau dans une langue qu'Alain ne comprit pas et qui semblait être une langue Scandinave. Un second personnage sortit d'un pas traînant et se dirigea vers la tête du poney.

« Il mettra le cheval à l'écurie et en prendra soin, docteur ; voulez-vous venir par ici ? »

Soudain la lanterne de l'homme projeta un puissant rayon jaune. L'électricité était alors en pleine enfance et cette lampe portative était la première qu'Alain eût jamais vue – la fameuse lampe Stahm qui fut par la suite un objet de curiosité pendant de longues années. Ils pénétrèrent dans le hall et la lourde porte se referma sur eux.

« Un moment, je vais frotter une allumette et allumer le gaz », dit le guide.

Mainford attendit. Une allumette craqua et en une seconde le hall fut illuminé.

Le guide était un homme de quarante ans. Il était bien habillé et même avec une certaine recherche. Son visage jaune, allongé, était encadré de favoris ; une odeur de cigare froid flottait autour de ce personnage.

« Avant que vous montiez, docteur », – il se tenait carrément entre Alain et le grand escalier qui conduisait aux étages supérieurs de la maison, – « permettez-moi de vous dire que madame n'est pas malade ; elle n'est pas malade au sens où vous diriez qu'une personne est malade. »

Alain se rendit compte que l'anglais n'était pas la langue maternelle de son interlocuteur. Bien qu'il eût un accent très pur, la construction de ses phrases, autant que le choix de ses mots, le trahissaient.

« Qu'a-t-elle, pour le moment ? » demanda Alain, un peu déconcerté de découvrir que « madame » n'était pas malade.

L'accueil était un peu décevant après une course de dix kilomètres par une nuit de tempête. Il ne se soucia pas de chercher à comprendre qui était cet homme, ni quel lien de parenté existait entre sa cliente et lui. De telles contingences ne

l'intéressaient guère. Quant au nom de son compagnon et à sa profession, il allait les apprendre immédiatement.

« De l'hystérie... pas plus. C'est inquiétant, mais moi, je ne vous aurais pas fait appeler. Madame croit qu'elle va mourir. Un médecin, un prêtre, et le méchant petit homme. Le prêtre, non ! Elle ne mourra pas, mais elle sera malade si je ne lui porte pas secours. Je suis Baumgarten, ingénieur. Le docteur Stahm était mon maître, et moi son disciple. Eckhardt aussi était son disciple. Il est mort. Tous les voleurs meurent quelque jour. Il est mort de phtisie, en Amérique. Il y a un Dieu ! »

Il se retourna brusquement et monta l'escalier. Alain le suivit, portant le sac qu'il avait pris sous le siège de sa voiture. Qui était Eckhardt ? Pourquoi cette satisfaction maligne devant une fin aussi pitoyable ? Eckhardt était un voleur : qu'avait-il volé ?

En haut de l'escalier se trouvait un large palier. Les murs étaient tendus de tapisseries. L'aspect général de la maison suggérait le luxe, l'opulence, mais tout cela s'accompagnait d'un air de négligence et de décomposition. Une certaine odeur de moisi était répandue par toute la maison, attestant un total mépris de l'air frais ou de la ventilation. Deux des tapisseries étaient tendues de travers. Alain remarqua qu'elles étaient suspendues par des ficelles à de méchants clous.

« Par ici, mon cher monsieur. »

Baumgarten ouvrit une porte dans un renfoncement et ils pénétrèrent non dans une chambre à coucher, comme Alain s'y était attendu, mais dans un grand salon. Bien qu'au centre du plafond noir pendit un lustre à gaz, où trois flammes jaunes brûlaient dans des globes de verre, le jeune médecin eut presque l'impression de se retrouver dans la nuit. Le papier des murs et les tapis étaient noirs, de même que les rideaux. Le mobilier, du moins ce qu'on pouvait en entrevoir, était tapissé et laqué dans la même teinte sinistre. Ces ténèbres artificielles n'étaient

éclaircies que par la femme en velours vert pâle qui était assise sur l'estrade élevée à une extrémité de la longue pièce, et par l'infirmière habillée de blanc qui se tenait à son côté, observant Alain avec un regard de soulagement qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

Ce ne fut point par la malade, mais par l'infirmière que l'attention du docteur Mainford fut retenue. Dans son uniforme simple, elle ressemblait à une exquise créature de la Renaissance ; sa coiffe ne parvenait pas à cacher sa chevelure d'or mat, et sa silhouette svelte était d'un équilibre parfait. Alain eut le souffle coupé devant le modelé exquis de son visage, les lèvres rosées, le petit menton ferme, la blancheur d'ivoire de sa peau. Il connaissait la plupart des infirmières de Sheffield, mais celle-ci lui était complètement étrangère.

« Eh bien ! Eh bien ! fit la voix impatiente de Baumgarten. Il y a madame à examiner, n'est-ce pas ?... » Presque avec effort, Alain tourna alors son attention vers la femme en vert. Il était difficile de croire qu'elle fût un être humain. Son visage était d'un blanc d'émail et les yeux noirs regardaient fixement en avant ; elle paraissait avoir oublié son entourage, la présence d'Alain, tout ce qui était de la terre.

D'après son visage, couvert d'une couche épaisse de poudre, Mainford ne put juger de son âge. Ce fut seulement quand il vit ses mains, serrées étroitement sur les bras du fauteuil de velours, qu'il estima qu'elle avait dépassé la cinquantaine. Elle se tenait raide, immobile, très droite, le menton levé et le visage sans expression. Elle portait autour du cou un énorme collier de pierres vertes. D'après leur taille, Alain fut convaincu qu'il ne pouvait s'agir d'émeraudes ; mais en l'occurrence, il se trompait. À l'un des doigts de la femme brillait une grosse émeraude montée en bague. Les bras, couverts de bracelets superposés, scintillaient du poignet jusqu'au coude.

Alain éprouva un sentiment étrange d'embarras, tandis qu'il s'avançait vers elle et essayait de lui prendre la main. Les

doigts agrippés au fauteuil ne pouvaient être détachés de leur étreinte. Alain repoussa les bracelets ornés de bijoux, chercha le pouls et tira sa montre. Le pouls était faible, mais régulier.

« Vous sentez-vous malade ? » demanda-t-il.

Mme Stahm ne répondit pas, et il regarda l'infirmière d'un air interrogateur.

« Elle est comme cela depuis environ une heure, dit la jeune fille à voix basse. J'ai tout essayé, on dirait une cataleptique, mais M. Baumgarten dit que ce n'est pas la première fois et qu'elle finira par revenir à elle. Elle est tombée malade hier soir, vers sept heures, continua l'infirmière. Ce fut terrible.

— Des cris ? » La jeune fille acquiesça. Il l'entendit pousser un soupir rapide.

« Oui, épouvantables ! M. Baumgarten s'est alarmé, mais la crise a passé et il a cru que c'était fini. À onze heures, elle a eu une nouvelle crise... pire... »

Tout en parlant, la jeune fille ne quittait pas Mainford du regard. Alain vit passer une ombre de crainte dans les yeux de l'infirmière, ce qui se voit rarement dans les yeux d'une femme de sa profession.

« Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Jane Garden. Je viens de l'hôpital Sainte-Marie, à Londres. Je suis ici depuis un mois. »

Elle jeta un coup d'œil dans la direction de M. Baumgarten qui se tenait immobile, la tête penchée, et les écoutait sans la moindre pudeur. Alain se pencha et examina les yeux de la malade. Ils étaient fixes, les pupilles réduites à l'état de pointes d'épingles et il fit une légère grimace.

« C'est ou bien de l'hystérie, ou bien l'effet de drogues, commença-t-il.

— Ni l'un ni l'autre, imbécile ! »

Ces mots venaient de la femme en vert. Cette voix hargneuse fit sursauter Alain qui en laissa tomber le stéthoscope qu'il était en train d'assujettir.

La femme ne bougea pas, ne tourna même pas les yeux de son côté. Seules, ses lèvres minces remuèrent :

« Vous n'avez pas de raison, pas de cervelle ! Vous ne voyez que les objets matériels : vous n'examinez pas l'âme ! Je me projette dans l'infini, et vous dites : hystérie ! Je me promène avec Stahm et son ombre, Eckhardt, et vous parlez de drogues ! Je vis au milieu des ombres, je sors du monde et vous tâtez mon pouls, vous écoutez mon cœur et vous dites : Ah ! Voilà ! Elle est folle ! »

La forme inanimée revint alors à la vie. Mainford vit sa poitrine se soulever tandis qu'elle inspirait profondément et les yeux remuèrent lentement dans sa direction. La statue devint soudain vivante.

« Qui a fait appeler cet homme ? Qui l'a fait venir ? demanda-t-elle en criant presque.

— C'est moi qui l'ai fait demander, dit Baumgarten avec calme. Vous disiez que vous étiez mourante et vous demandiez le médecin, le prêtre et le vilain bonhomme. Voici votre médecin. Le vilain bonhomme vient. Quant au prêtre, non. »

Elle se mit à lui parler rapidement dans une langue qui n'était ni Scandinave, ni germanique. Un mot mit Alain sur la voie. Ils parlaient russe. Tous deux, Baumgarten et Mme Stahm étaient Russes de naissance, ainsi qu'il le découvrit plus tard.

La première partie du discours de Mme Stahm était manifestement un flot d'injures, mais petit à petit sa voix et ses manières devinrent plus calmes et les lèvres minces s'arrondirent

en un sourire. Quand elle se tourna vers le médecin, elle avait complètement changé d'attitude.

« Comme c'est stupide de ma part, docteur, dit-elle avec tant de bonne grâce qu'il en fut stupéfait. Je suis sujette à ces – quel est le mot ? – crises. De l'hystérie ! C'est possible. Mais des drogues ? Je ne pense pas avoir pris de drogues, n'est-ce pas, Baumgarten ? » Celui-ci secoua lentement la tête en la fixant du regard.

« C'est la vérité, dit-elle. Maintenant vous allez prendre mon pouls. » Elle tendit la main presque gaiement et les doigts d'Alain se refermèrent sur un poignet dont les pulsations étaient si fortes qu'on eût dit une autre femme que celle qu'il avait examinée quelques secondes auparavant.

« C'est peut-être de l'hystérie. Je donne beaucoup de soucis à mes amis. Mais quelle est la femme qui n'en fait pas autant ? Êtes-vous versé dans les sciences métaphysiques, docteur ? »

Ce n'était pas une expression communément employée et Alain fronça le sourcil.

« Dans les sciences métaphysiques ? Voulez-vous parler des esprits et des trucs de ce genre ?

— Des esprits et des trucs de ce genre, répéta-t-elle avec un petit sourire ironique. Est-ce là votre idée des sciences métaphysiques ? Bon, vous avez peut-être raison, docteur. Je suis très nerveuse. »

Elle se tourna brusquement vers Baumgarten.

« Le vilain bonhomme va-t-il venir ? » Baumgarten regarda sa montre.

« Il devrait être là », fit-il, et il sortit de la pièce. Mme Stahm considérait son visiteur avec un sourire railleur.

« Vous ne connaissez pas mon méchant petit homme, je suppose. Ou bien tout le monde le connaît-il ? C'est un voyant. On ne le croit pas, mais il a une étincelle divine. »

Alain ne s'intéressait pas pour l'instant aux questions psychiques, ni même au vilain individu qui avait des qualités divines. Il était extrêmement pratique. « Ne pensez-vous pas qu'il faudrait vous déshabiller et aller vous coucher ? fit-il. Je puis vous donner une potion au bromure qui peut être préparée chez le pharmacien. Il y en a un au village, à trois kilomètres d'ici. »

Elle rit d'un rire faible et amusé.

« Vous dites que je prends des drogues, et vous m'en donnez d'autres, hein ! C'est drôle !

— Le repos vous fera beaucoup de bien », assura-t-il.

L'infirmière cessa de contempler Alain.

« Cela vous fera beaucoup de bien, insista-t-elle. Vous vous souvenez, j'avais suggéré une potion qui vous fasse dormir.

— Une potion qui me fasse dormir ? Ach ! »

Mme Stahm fit claquer ses doigts couverts de bijoux. « Non, je veux voir mon vilain petit homme, et il me fera reposer. Jane n'aime pas mon vilain bonhomme. »

Il n'était pas nécessaire que la jeune fille vînt confirmer cette affirmation, son visage était éloquent. La poignée de la porte grinça. Mainford se retourna et vit entrer le voyant de Mme Stahm.

CHAPITRE III

L'homme avait une allure étrange et inattendue. Il ne devait guère mesurer plus d'un mètre cinquante. Ses grands yeux, noirs et profonds, des yeux d'animal intelligent, étaient le seul agrément que présentât son visage, qui était absolument repoussant. Le front était d'une hauteur grotesque, parcouru de sillons presque jusqu'au sommet de la tête, où une mèche de cheveux gris était rejetée en arrière. Les joues non rasées étaient cadavériques, creuses et couvertes de rides profondes. Il y avait de la férocité dans la mâchoire saillante que le petit homme remuait de côté et d'autre. Son manteau, épais et grossier, était trempé de neige, ses chaussures laissaient de petites flaques d'eau sur le tapis noir. Il portait des mitaines tricotées et tenait d'une main une vieille boîte à violon.

« Enchantée, murmura madame, vous êtes un brave homme d'être venu. J'ai besoin de votre inspiration. Jouez ! Jouez ! Jouez ! »

Le petit homme jetait un regard fulgurant et méchant du côté d'Alain.

« Dites, monsieur, vous ne pouviez pas vous arrêter et m'offrir une place ? demanda-t-il avec ressentiment. J'ai dû me traîner dans la boue et la fange. Je l'ai appelé, mais non, il a continué sa route – lui était en voiture – tandis que moi, j'étais à pied. »

Les yeux d'Alain s'étaient reportés sur l'infirmière. Elle gardait une attitude rigide et il y avait sur ses traits une expression d'horreur qui contribuait à faire deviner à Alain une histoire qu'il avait l'intention de connaître avant de quitter la maison ce soir-là.

« Jouez ! »

L’ordre était impérieux. Le petit homme se blottit dans un fauteuil et ouvrit la boîte sur ses genoux. Il en sortit un violon antique et un archet, puis il plaça l’instrument sous son menton.

Il se mit à jouer et tout le temps ses yeux à l’expression animale demeurèrent fixés sur le visage de Jane Garden. Il joua un *obbligato* bizarre, dont chaque note était improvisée. Il défiait par moments toutes les lois de l’harmonie, et faisait preuve d’une telle ignorance musicale qu’Alain, qui n’était guère amateur de musique, ne pouvait s’empêcher de faire la grimace. Mais il lui arrivait aussi d’atteindre un degré de beauté qui vous ôtait le souffle, et l’âme même de l’humanité tremblait sur les cordes tendues de l’instrument. Et comme il regardait toujours Jane, il vint à l’esprit d’Alain Mainford que cet homme la « jouait » comme un morceau musical, traduisant la pensée de la jeune fille, ses craintes discordantes, son incertitude poignante, son désespoir farouche, en termes mélodiques.

« Jouez-moi, vilain homme ! Laissez-la ! Vous entendez ! Jouez-moi ! »

La voix de madame était un gémissement de colère. C’était donc bien cela… c’était donc bien là ce que faisait ce vilain petit démon… il jouait les âmes !

Alain vit le violoniste tourner les yeux vers la femme en vert et l’allure de la musique s’accéléra, se fit compliquée, farouche, rêveuse, stridente. Puis, brusquement, sur une note discordante qui fit grincer les dents d’Alain, la musique s’arrêta.

« C’est sorti de mon cerveau ! » s’écria fièrement le hideux individu. Il était satisfait de lui-même, ou, plus exactement, triomphant.

Il gonfla la poitrine, essuya son front ruisselant avec un mouchoir aux couleurs éclatantes et ses lèvres épaisses s’entrouvrirent en un grimaçant sourire.

« C'est sorti de mon cerveau ! Vous, vous êtes un homme instruit. Je me suis instruit moi-même, mais je suis plus capable que vous. La prochaine fois que je vous demanderai une place dans votre voiture, vous me la donnerez. »

Il était devenu soudain arrogant. Alain, qui avait des raisons d'être ennuyé, s'amusait, car toutes ces fanfaronnades étaient faites à l'intention de Jane Garden. Le vilain petit homme faisait la roue.

« Je sais chanter, déclamer, danser, continua-t-il. Je me suis présenté devant le public dans de vrais théâtres. Je peux siffler comme un oiseau. »

Il pinça les lèvres et il y eut tout d'un coup un merle dans la pièce, qui chantait avec toute la joie de vivre et le printemps à venir dans son petit cœur. Alain écoutait, fasciné.

« Il suffit, vous avez été parfait, mon cher petit ami. »

Madame arrêta toute nouvelle manifestation.

« Voici l'argent. »

Elle plongea sa main dans un sac qui pendait à son poignet. On entendit le tintement de l'or et elle tendit deux souverains au siffleur. Celui-ci accepta le présent avec un curieux air de condescendance, tout comme s'il eût été, lui, le donateur, et elle la bénéficiaire du don.

« Vous êtes vraiment un grand homme. »

La voix de la femme était caressante.

« Un jour, vous serez le plus grand homme du monde. Je vous aime parce que vous êtes laid et sale. Demain ou dimanche, je vous enverrai chercher. Adieu. » Il hésita. Ses yeux noirs cherchaient encore Jane Garden.

« Je ne rentre pas à pied, madame, vous n'allez pas laisser un pauvre vieux s'en retourner à pied ?

— Je vous ramènerai en ville, dit Alain encore amusé. J'ignorais que vous veniez ici, sans cela je me serais arrêté pour vous prendre. »

Les lèvres du petit homme se tordirent en un ricanement. « Je crois bien que vous l'auriez fait ! » dit-il.

Alain rencontra le regard de la jeune fille, y vit un appel pressant et vint aussitôt à elle. À sa grande surprise elle était hors d'haleine, à peine capable de parler. « Faites-moi partir d'ici, dit-elle à voix basse. Le pouvez-vous ? Le voulez-vous ?

— Mais comment ?

— Peu importe comment. Je sais bien que vous ne pouvez pas m'emmener ce soir, mais ne pourriez-vous pas m'envoyer chercher demain pour me donner des instructions sur le traitement de Mme Stahm ? On ne veut pas me laisser approcher de Sheffield… Je vous en prie ! »

Mainford réfléchit rapidement. Mme Stahm et Baumgarten l'observaient attentivement. Il semblait presque qu'ils se fussent attendus à ce que la jeune fille essayât de lui parler.

« J'enverrai la voiture vous prendre demain, Miss Garden, dit-il à haute voix. L'examen ne durera pas très longtemps, et je pense qu'il devrait…

— Vous enverrez la voiture ? répéta Mme Stahm d'un ton acerbe, pourquoi ? »

Alain la regarda fixement.

« Parce que Miss Garden ne se sent pas très bien et que je désirerais lui faire une prise de sang, dit-il.

— Cela peut se faire ici, fit Baumgarten vivement.

— Cela se fera où je jugerai bon de le faire. »

Alain avait repris le ton autoritaire du médecin militaire. Il y eut un court silence embarrassé.

« Je crains de ne pouvoir me passer de l'infirmière, dit M[me] Stahm avec aigreur ; mais elle frémit sous le regard froid d'Alain Mainford.

Il produisait cet effet sur certaines gens. Cette femme n'était pas lâche, mais elle était incapable de résister à l'autorité.

« Y a-t-il quelque raison pour qu'elle n'aille pas à Sheffield ? demanda-t-il.

— Aucune, répondit brusquement madame. Mais je pense qu'une cliente malade a le droit d'être consultée avant qu'on lui enlève son infirmière. »

Alain sourit.

« Vous êtes consultée, madame Stahm. J'enverrai ma voiture prendre Miss Garden demain après-midi à trois heures. Mon valet viendra la chercher ou ce sera mon ami le sergent Eltham, qui est un cocher émérite ! »

C'était une menace ; personne dans la pièce ne se méprit sur la signification de l'alternative suggérée par Alain. Il entendit un grognement étouffé derrière lui, comme un grognement d'animal et, du coin de l'œil, il vit la figure du petit homme se contracter de rage. « Très bien, fit hâtivement M[me] Stahm. Il n'y a pas de raison pour que l'infirmière ne se rende pas auprès de vous, bien que ce soit très gênant. M. Baumgarten vous paiera vos honoraires, docteur. Je n'aurai plus besoin de vos services. »

Alain salua. « C'est à vous de décider, madame Stahm, mais je vous conseillerais, si vous aviez une autre crise semblable à celle que vous avez eue aujourd'hui, de ne pas laisser vos préjugés vous empêcher de m'appeler. Vous avez le cœur très malade, mais je suppose que vous le savez ? »

Elle le dévisagea d'un air méchant, du haut de son siège. « C'est un mensonge ! »

Elle parlait avec difficulté.

« J'ai une bonne santé. Vous ne direz pas que je suis malade, sous prétexte que j'ai des visions... Vous vouliez me mettre en colère ? Dites-moi, docteur, que vous avez voulu me mettre en colère, et je vous pardonnerai.

— Vous avez le cœur malade, répéta calmement Alain. Votre pouls n'est pas du tout ce qu'il devrait être, et vous avez certains symptômes de la face qui sont plutôt alarmants. Je le répète, ne laissez pas le fait que je vous ai contrariée vous empêcher de m'appeler si vous ne pouvez faire venir un autre médecin. »

Il fit un léger salut à la jeune fille, s'inclina également devant. Mme Stahm et sortit, suivi par Baumgarten. À la porte, il se retourna pour regarder encore une fois Jane. Elle avait déjà disparu, mais le vilain petit homme était venu se placer auprès de Mme Stahm et il était en train de lui parler avec vivacité, à voix basse. Elle inclina la tête à deux reprises, puis la secoua et sourit.

« N'ayez aucune crainte, petit ami, dit-elle, vous aurez tout ce que vous désirez. »

Comme l'homme s'avançait vers eux, Baumgarten ouvrit avec quelque ostentation une bourse qu'il retira de la poche de son pantalon et plaça un souverain d'or et un shilling dans la paume de la main d'Alain.

« Voilà, je pense, de généreux honoraires », dit-il d'un ton légèrement pompeux.

Soudain, sa voix s'altéra :

« Pensez-vous qu'elle soit malade ? Oui ? Vraiment, le cœur ? » Il tapotait le sien avec anxiété.

« Je crois que oui », répliqua Alain.

Il n'avait pas envie de discuter les symptômes de sa malade avec le mystérieux M. Baumgarten et il descendit l'escalier jusque dans le hall faiblement éclairé.

« Une question, docteur, connaissez-vous un homme bête et stupide, un Suisse qui a une usine, la Silver Steel Company ?

— Non », dit Alain brièvement.

Le poney et la voiture attendaient à la porte et Alain monta sur le siège. Il venait de prendre les rênes lorsqu'il entendit un bruit qui lui glaça le sang dans les veines : un cri long et étouffé qui se termina en un gémissement d'agonie et qui provenait de l'intérieur de la maison.

« Qu'est-ce que c'était que cela ? demanda-t-il vivement.

— C'est le sifflet du train, mon ami », fit la voix de Baumgarten.

Alain pouvait à peine le voir dans l'obscurité.

« Vous êtes nerveux !

— Ce n'était pas un sifflet de train », dit Alain.

Il écouta encore, mais le cri ne se renouvela pas.

Mainford avait complètement oublié le petit homme, lorsque celui-ci vint grimper du côté opposé de la voiture et se laissa tomber à la place la plus confortable. « Passez-moi un bout de ce tablier, voulez-vous ? grommela-t-il. N'avez-vous pas de pitié pour un vieil homme ? Vous devriez avoir honte ! »

Alain développa le tablier de la voiture dans lequel il s'était enveloppé et, enroulant une des brides de cuir autour de la barre de fer de son côté, il passa le reste de la couverture à son indésirable compagnon de voyage. Il toucha légèrement les rênes et le poney se mit à descendre l'allée.

Alain était mi-ennuyé, mi-amusé. Pourquoi diable s'était-il engagé dans cette voie, avec Mme Stahm ? Il avait délibérément essayé de l'effrayer et il s'était certainement fait en elle une ennemie irréconciliable, ce qui n'avait d'ailleurs aucune importance.

Alain trouvait également comique le rôle de défenseur d'infirmière en détresse, mais la terreur de la jeune fille n'était pas sans fondement ; il y avait quelque chose de particulièrement sinistre dans l'atmosphère de cette maison. Il n'avait pas hésité : sa seule inquiétude était de savoir s'il pouvait l'y laisser encore une nuit.

Pendant tout le temps qu'il avait passé dans l'étrange demeure, il avait eu le sentiment que la maison était surpeuplée. Il avait deviné la présence d'hommes qu'il ne voyait pas et il éprouvait la sensation d'avoir été épié par des yeux étrangers et hostiles pendant tout le temps qu'il y était resté.

Un cri perçant... c'était bien un cri ! Cela ne pouvait pas avoir été autre chose. Était-ce Mme Stahm qui faisait une nouvelle crise de nerfs ? Le petit homme, à côté de lui, s'agitait, mal à l'aise, et grommelait tout bas.

« Vous avez trop de couverture, dit-il en tirant sauvagement sur le tablier. Avez-vous l'intention de me rendre malade pour me guérir ensuite ? Je ne voudrais pas vous avoir comme médecin. Je hais les médecins. Ils vont raconter aux gens qu'ils sont malades, alors qu'ils n'ont rien du tout.

— Pourquoi étiez-vous dehors à cette heure de la nuit ? demanda Alain, ignorant l'insulte. Est-ce une habitude chez vous ?

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, gronda l'autre. Je sors à l'heure qui me convient, vous comprenez ?

— Si vous n'êtes pas poli, j'arrête la voiture et je vous fais descendre, dit Alain avec colère.

— Il en faudrait un autre que vous », commença l'autre. Le jeune médecin arrêta son cheval.

« Descendez et allez à pied, fit-il laconiquement.

— Voyez-vous ceci ? »

Le petit homme étendit le bras. Un revolver au canon court, pendu à son poignet par une courroie, dansait dans la lumière de la lampe.

« Ça, c'est une pétoire, jeune homme. Vous savez ce que c'est qu'une pétoire ?... Arrêtez, ne frappez pas ! » Il avait vu la main d'Alain faire un mouvement en arrière et son air de matamore se mua en une supplication geignarde :

« Vous ne frapperiez pas un vieil homme, dites ? Vous savez que je pourrais vous jeter à bas de cette voiture aussi aisément que je couperais du beurre. Mais je ne veux pas avoir d'ennuis, ni avec vous, ni avec personne d'autre. Je suis un vieil homme, et tout ce que je désire, c'est la paix et la tranquillité.

— Alors, restez tranquille », fit Alain sauvagement.

Il rejeta le tablier sur les genoux de l'homme et fit repartir son cheval.

« Et bouclez-la ! » ajouta-t-il.

Mais l'homme désobéit immédiatement à cette dernière injonction.

« Je ne m'étonne pas que vous soyez surpris de me voir ici, déclara le petit homme. Mais je sors quand on m'envoie chercher. Et l'on m'envoie chercher à toutes les heures du jour et de la nuit... Ah ! Les femmes ! Elles me prennent en affection, elles sont folles de moi. Il y avait une jeune fille à Sheffield... » Il raconta une histoire qu'Alain trouva difficile d'écouter avec patience.

« Madame est une dame d'éducation et de naissance, continua le petit homme. Elle me connaît mieux que je ne me connais moi-même. J'ai entendu tout ce que vous disiez, monsieur... et je la joue ! Je peux jouer n'importe qui ! Je déchiffre l'âme des gens et je peux la reproduire sur le violon. Il n'y a pas un autre homme en Angleterre qui puisse faire cela. Il n'y a pas un autre homme en Angleterre qui puisse déclamer comme je déclame. J'ai fait du théâtre. »

Il continua sur ce ton pendant dix minutes, puis il s'interrompit brusquement et demanda :

« Que pensez-vous de ma petite amie ?

— Votre petite amie ?

— Mais oui, répondit l'autre, la jeune infirmière, celle que vous allez opérer demain.

— Je ne vais opérer personne demain, mais si vous voulez parler de l'infirmière, voulez-vous expliquer ce que vous voulez dire par *petite amie* ? » demanda Alain avec une colère froide.

Le petit homme ricanait sans arrêt, tapant sur ses genoux, en extase devant son propre esprit.

« Elle sera mienne, fit-il enfin. Je ne dis pas qu'elle le soit pour l'instant. Vous l'avez vue me regarder comme si j'étais un serpent ? J'en ai vu des douzaines me regarder comme cela, et comment ont-elles fini ?

— Je ne désire pas particulièrement le savoir », dit Alain.

Mais son passager ne pouvait être arrêté.

« Il y a une dame, bien née et bien élevée, qui est venue vivre auprès de moi. Son mari est un monsieur, mais elle vient vivre à côté de moi. Et pourquoi ? Parce qu'elle a perdu la tête à cause de moi, et une dame !... Vous devriez la voir, monsieur... jeune !... »

Il fit claquer ses lèvres et eut un geste évocateur.

Alain n'était pas facilement révolté. Même maintenant il ne l'était pas. Il écoutait avec une sorte de stupéfaction mêlée de ressentiment les vantardises de ce petit voyou. Et si, une ou deux fois, il fut tenté de lui cogner la tête avec la pomme de son fouet, il se maîtrisa.

« Où travaillez-vous ? » demanda-t-il, plutôt pour donner un autre tour à la conversation que pour obtenir le renseignement.

« Travailler ? Quoi ?... Moi ? Je suis mon maître. Je ne travaille pour personne : je suis indépendant. Je puis gagner ma vie d'une douzaine de manières : ma sculpture sur bois vaut mieux que n'importe quelle autre sculpture sur bois. Je puis encadrer des tableaux, faire une vitrine de salon, – il n'y a rien que je ne puisse faire. Quelques-uns de ces gommeux de Sheffield se croient malins, mais j'ai oublié plus de choses qu'ils n'en ont jamais sues. Vous n'allez pas me déposer ici, n'est-ce pas ? »

Alain arrêta le poney devant sa maison.

« Conduisez-moi jusqu'à Darnell, monsieur : c'est seulement une affaire de trois kilomètres.

— Allez à pied, dit Alain laconiquement.

— Je suis un vieil homme, reprit l'autre avec entêtement. Vous ne voudriez pas laisser un vieil homme aller à pied dans la boue et la neige, par une nuit comme celle-ci ? Ce n'est pas humain !

— Vous n'êtes pas humain, non plus. Descendez ! »

Une silhouette robuste sortit de l'ombre du porche devant la maison d'Alain.

« Bonsoir, docteur, vous êtes l'homme que je cherche. »

En entendant la voix du sergent Eltham, le petit homme se glissa hors de la voiture, du côté droit, et s'évanouit dans la nuit.

« Je croyais que vous aviez quelqu'un avec vous ? Il a filé en vitesse… mais pas assez vite pour que je ne l'aperçoive, dit le sergent Eltham. Quelle espèce de gens ramassez-vous dans la nuit, docteur ?

— Vous le connaissez ? demanda Alain surpris.

— Si je le connais ! railla Baldy. Je crois bien que je le connais ; il est le plus habile cambrioleur du Nord de l'Angleterre, la plus méchante petite brute du monde !

— Comment s'appelle-t-il ? » demanda Alain, s'attendant à une nouvelle manifestation de la faiblesse de Baldy.

Mais, pour une fois, le sergent Eltham avait le nom sur le bout de la langue et pouvait le prononcer :

« Il s'appelle Charles Peace », dit-il.

CHAPITRE IV

Charles Peace ? Le nom ne signifiait rien pour le docteur Mainford.

« C'est certainement un vilain individu. Entrez et prenez un peu de café. Que faites-vous dehors au milieu de la nuit ?

— Je vous le dirai plus tard. »

Le sergent s'arrêta sur le pas de la porte pour secouer la neige de ses pieds et il poussa un soupir de soulagement, quand il pénétra dans le bureau confortablement chauffé d'Alain.

« Regardez donc si vous n'avez pas perdu votre montre, fit-il. Peace est aussi fort comme pickpocket que comme cambrioleur. Il n'y a rien dont il ne soit capable, du métier de coupe-bourse à celui de meurtrier. Ne vous a-t-il pas causé d'ennui ? »

Alain rit. « Un peu, dit-il. J'ai failli le jeter hors de la voiture.

— Je suis heureux que vous ne l'ayez pas tenté, reprit Baldy, très sérieux. Cet homme a la force de dix. J'ai été le chercher une fois à Sheffield. Il a fallu sept agents de police pour le conduire à la gare et encore, nous avons dû le faire avancer à la façon d'une grenouille. »

Alain n'était pas convaincu.

« Il ne m'a pas donné cette impression. Il m'a montré un revolver, quand je l'ai menacé.

— Un revolver ? fit l'autre avec vivacité. Par Dieu, j'aurais bien voulu savoir cela, je l'aurais pincé. J'ai toujours entendu

dire qu'il portait un pistolet, mais je n'en ai jamais trouvé sur lui. Dans quelles circonstances l'avez-vous rencontré ? »

Brièvement, Alain conta sa visite à Mme Stahm, sans faire allusion à la belle infirmière ni au cri perçant qu'il avait entendu. Quand il eut fini, Baldy acquiesça :

« Oui, je connais son talent de violoniste. Personnellement, je n'entends rien à la musique ni à l'harmonie, mais on m'a dit qu'il jouait assez bien pour monter sur la scène. En fait, il est monté sur la scène. Vous a-t-il raconté des histoires de bêtes sauvages ?

— De bêtes sauvages ? répéta le jeune homme effaré. Est-il aussi dompteur d'animaux ? » demanda-t-il ironiquement.

À sa surprise, Baldy acquiesça.

« Il sait dompter des éléphants sauvages ! Je l'ai vu entrer dans la cage aux lions, à la ménagerie Wombwell, et enlever un os sous le nez d'un fauve. Son père s'occupait de dressage d'animaux, et Peace également ; c'est pourquoi il est un bon cambrioleur, les chiens n'aboient jamais après lui.

— Êtes-vous sérieux ? » demanda Alain, s'arrêtant de verser le café que Dixon, les yeux embrumés de sommeil, avait apporté.

« C'est la vérité, reprit le sergent Eltham. Les chiens n'aboient pas après Peace. Vous pouvez prendre le chien le plus sauvage, l'enchaîner dans une niche à l'extérieur de votre porte ; Peace viendra au milieu de la nuit, caressera le chien et le renverra à la niche. Il joue du piano... De fait, il n'y a rien qu'il ne soit capable de faire au point de vue musical. Et l'on m'a dit qu'il pouvait aussi faire des vers. »

À titre de curiosité, Alain répéta quelques-unes des histoires de conquêtes dont l'homme s'était vanté et il fut étonné

quand Baldy lui confirma l'exactitude des prétentions du petit homme.

« Vous ne le croiriez pas possible, mais c'est un fait. Je pourrais vous citer plusieurs sales affaires… des femmes comme il faut qui ont abandonné leur foyer pour lui. Il est boiteux, l'avez-vous remarqué ? De plus, un de ses doigts a été emporté par un coup de fusil, quand il était enfant, et son visage… grand Dieu ! D'ailleurs, vous l'avez vu !

— C'est un homme assez âgé, n'est-ce pas ? »

Baldy secoua la tête.

« Pas du tout ! Peace ne doit pas avoir beaucoup plus de quarante-trois ans. Il en paraît soixante-dix, mais son âge réel est aux environs de la quarantaine. Est-ce qu'il s'est plaint à vous, en larmoyant, d'être un pauvre vieil homme ? Il le fait toujours. »

Il raconta alors à Alain quelques traits de la vie de l'individu.

« Il a débuté comme pickpocket et il est devenu cambrioleur. Je l'ai pincé il y a vingt ans, alors qu'il cambriolait une maison dans cette ville. Il en a eu pour quatre ans, mais ce n'était pas sa première condamnation. Il a purgé une peine de six ans à Manchester, y est retourné ensuite et a attrapé une autre condamnation. En fait il connaît plus de prisons qu'aucune fripouille que j'aie jamais rencontrée. »

Alain écoutait, fasciné.

« Il y a maintenant trois ans qu'il est sorti de prison, expliqua Baldy en réponse à sa question. Je ne le vois pas souvent, excepté quand je fais des enquêtes sur une affaire, et alors il a toujours un alibi tout prêt dans sa poche ! C'est drôle que vous l'ayez rencontré ce soir. Que faisait-il chez Mme Stahm ? C'est là l'énigme. »

Le sergent promena ses doigts dans sa longue barbe. « Elle est très bonne et charitable, d'après ce qu'on en dit. Je pense que quelqu'un devrait aller la trouver et l'avertir. »

Alain secoua la tête.

« Je ne crois pas que cela soit nécessaire, dit-il tranquillement. Mme Stahm a une idée assez juste de l'espèce d'homme qu'il est. Maintenant, dites-moi pourquoi vous désirez me voir. »

Baldy s'assit un moment pour mettre de l'ordre dans son bref récit.

« Vous rappelez-vous ce type dont je vous ai parlé, l'étranger qui a disparu de l'usine de la Silver Gilt ?

— Silver Steel » suggéra Alain. Le sergent Eltham repoussa la correction avec impatience.

« Peu importe. Eh bien, il paraît qu'il n'est pas allé en Suisse. Sa famille a écrit à M… comment s'appelle-t-il ?

— Wertheimer ?

— C'est cela. Sa famille réclame la pension qu'il avait coutume de verser à sa sœur. En outre, le premier homme qui s'est enfui n'a pas été vu chez lui depuis qu'il a disparu de Sheffield. Je suis au courant de quelques faits relatifs à l'affaire que vous pourriez aimer connaître. Vous avez été un bon ami pour moi ; votre intelligence et votre instruction me sont déjà venues en aide, quand il m'arrivait d'être embarrassé. »

Il ouvrit son carnet de notes, tourna les feuilles lentement pour se rafraîchir la mémoire, ferma le carnet, le glissa dans sa poche et commença :

« Là-bas, en Suisse, il y avait un homme… je ne me rappelle pas exactement son nom et je ne peux pas le déchiffrer ; or cet homme avait l'idée qu'il pourrait faire de l'acier qui ne rouille

pas, ce qui, apparemment est absurde et ridicule. Ce professeur... Machin-Chouette avait un lab... comment dit-on ? Ça commence par une L.

— Laboratoire ? » suggéra Alain.

Le sergent acquiesça :

« C'est cela. Ce professeur était un grand savant et il construisit, ou se fit prêter, ou loua ce lab... comme vous dites, et il fit venir un tas de jeunes professeurs pour l'aider. Ils ne fabriquèrent pas tout à fait ce qu'ils cherchaient, mais ils en approchèrent d'assez près pour se rendre compte qu'ils touchaient à la découverte. C'est alors que l'un des jeunes gens qui aidaient le vieux s'enfuit en Amérique emportant avec lui tous les papiers, les calculs et autres choses pareilles, dans la pensée qu'il pourrait faire la découverte lui-même et ramasser tout l'argent que produirait l'invention. »

La lumière se fit dans l'esprit d'Alain.

« Le professeur vit-il encore ? demanda-t-il.

— Non, dit Baldy. La fuite de ce type bouleversa le vieux professeur... Machin-Truc, au point qu'il tomba malade et mourut. Un autre aide continua le travail, mais la veuve du professeur avait de tels soupçons qu'elle le chassa et il vint en Angleterre où il entreprit de faire des expériences à son propre compte. C'est l'homme de l'usine Silver Steel.

— Wertheimer ?

— C'est cela, Wertheimer. Pendant ce temps, l'individu qui était parti pour l'Amérique et avait ouvert une sorte de lab... peu importe le mot !... pour son compte, est mort. L'homme de l'usine Silver Steel, apprenant l'événement, envoya quelqu'un en Amérique et fit venir deux ou trois des principaux individus qui avaient travaillé pour le type d'Amérique. Deux sur trois de ceux-ci ont déjà disparu. Wertheimer (ne dites pas que je ne me

rappelle pas les noms) est très ennuyé à ce sujet, parce qu'il était certain d'une part que ces hommes possédaient le secret du nouvel acier et, d'autre part, qu'ils auraient mené les recherches à bien, s'ils étaient demeurés. Ce qui le tracasse, c'est qu'ils peuvent être précisément passés au service de cette femme dont vous parlez.

— Mme Stahm ? Mais bien sûr ! Eckhardt est l'homme qui s'est enfui...

— C'est bien son nom », fit Baldy, aussi triomphant que s'il s'en fût souvenu lui-même.

Eckhardt ! et Wertheimer était l'homme bête et stupide au sujet duquel on avait questionné Alain.

« J'irai en voiture voir cette dame demain, continua Baldy, et je me demandais si vous voudriez me prêter votre carriole ?

— Je vous prêterai ma voiture et vous pourrez ramener l'infirmière qui est là-bas, une Miss Jane Garden, dit Alain rapidement. Est-ce qu'on a enquêté chez Dibden, où Mme Stahm fait faire ses expériences ? »

Baldy acquiesça.

« Oui, à entendre M... l'homme de la Silver Steel, il s'est occupé de l'affaire. Il a eu un entretien avec M. Dibden lui-même, et aucun des deux hommes n'a été employé à l'usine. Ma théorie personnelle est qu'ils sont partis avec des filles. Ce sont des étrangers, et naturellement ils courent après les femmes.

— Je connais quelques Anglais qui en font autant, fit Alain sèchement. Votre ami Peace...

— Ne l'appelez pas mon ami ! protesta Baldy. C'est une petite ordure, oui ! Je me rappelle qu'un jour il est tombé dans la rivière. Il ne savait pas nager, mais ma foi, j'ai dit aux gens qui se trouvaient sur la rive : « Ne vous faites pas de bile pour lui. Il est né pour être pendu et un homme qui est né pour être pendu

ne peut jamais se noyer. » C'est bizarre, ne l'avez-vous jamais remarqué, en tant que médecin ?

— Je ne puis pas dire que je l'aie remarqué, répondit Alain en bâillant. Mais je ne sais pas pourquoi vous sortez au milieu de la nuit pour poursuivre vos enquêtes.

— L'homme de la Silver Steel est venu frapper à ma porte et m'a réveillé. J'ai passé deux heures avec lui et j'étais si bien réveillé, quand il est parti, que je suis venu voir s'il y avait de la lumière dans votre cabinet. »

Alain s'endormit avec le sentiment pénible d'avoir oublié de raconter au sergent quelque chose d'un intérêt vital. À son réveil, il se rendit compte qu'il avait oublié de parler du cri dans la nuit.

CHAPITRE V

Baumgarten attendit que le bruit des roues de la voiture se fût assez éloigné pour qu'il ne l'entendît plus, ferma la porte par l'entrebâillement de laquelle il avait surveillé le départ et monta rapidement chez Mme Stahm. Madame était seule ; elle avait renvoyé l'infirmière et était mi-assise, mi-couchée dans son grand fauteuil en forme de trône. Elle vit quelque chose sur le visage de l'homme qui la fit se dresser toute droite.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

— Avez-vous entendu ? »

Les sourcils noirs de Baumgarten s'arquèrent en point d'interrogation. « Si vous n'avez pas entendu, le docteur, lui, a entendu.

— Lamonte ?

— On a dû laisser le ventilateur ouvert... Je vais aller voir. Demain nous aurons la police ici et ce sera extrêmement ennuyeux. »

Galvanisée et rendue à la vie par ces mots, Mme Stahm fut instantanément sur pied.

« La police, fit-elle d'une voix perçante. Vous êtes fou ! Et s'ils viennent, ce sera votre faute. Vous êtes trop négligent. Pierre. »

Il ne répondit pas un mot, mais se rendit dans le hall et prit la lanterne sur la table. Puis il descendit un escalier de pierre, traversa une cuisine au sous-sol et longea un couloir dont l'extrémité était barrée par une porte revêtue de fer. Il ouvrit la porte et entra dans une grande pièce à plafond bas, garnie de

rayonnages métalliques, qui avait été autrefois un cellier. Il s'y arrêta pour allumer une applique – à gaz et, par une autre porte, pénétra dans un caveau plus petit.

Celui-ci faisait partie d'un bâtiment beaucoup plus ancien. Les voûtes de pierre du plafond étaient soutenues par des piliers qui semblaient trop massifs dans cette pièce exiguë. De nouveau, il alluma une applique à gaz et fit du regard le tour de la pièce. Une table, une chaise et un lit composaient pratiquement le mobilier du local. Sur le lit un homme était étendu et de dessous la couverture sortait une mince chaîne d'acier qui était fixée à un crampon de fer dans le mur. L'homme était couché sur le dos, son visage blanc et défiguré tourné vers le plafond. Il jeta un regard perçant sur Baumgarten qui approchait.

« Pourquoi avez-vous fait ce bruit, chien ? » demanda Baumgarten sans colère.

« J'ai froid et il y a des rats ici, fit-il d'une voix épaisse. J'ai dû rêver. »

Il étendit la main, prit une tasse d'eau sur la table et but avidement en se soutenant sur son coude.

« Il fait très froid, dit-il de nouveau. Il me faut encore des couvertures.

— Je vous donnerai autre chose pour vous réchauffer. » Baumgarten montrait ses dents blanches dans un sourire dont la joie était absente.

« Vous avez de la chance d'être vivant, parjure... »

L'homme sur le lit passa d'un geste las sa main maigre sur son visage et se tourna sur le côté.

« Je n'ai prêté aucun serment, je ne suis pas un traître, dit-il. Je n'étais pas grand-chose de plus qu'un ouvrier. Vous savez cela, Herr Baumgarten. Il est vrai que j'ai travaillé pour Eckhardt, mais Eckhardt aurait-il jamais voulu me dire aucun

de ses secrets ? Il est vrai que j'ai travaillé pour Wertheimer, mais allait-il me communiquer sa formule ? Cent cinquante francs par semaine, tel était mon salaire ! Est-ce la paye d'un génie à qui l'on confie des formules ?

— Vous êtes un menteur, dit froidement Baumgarten. Chaque mois, vous avez envoyé mille francs à votre banque à Lausanne. Nous vous ferons parler, mon ami ! »

La figure de Lamonte se plissa de rage.

« Votre fouet... non ! Un jour je parlerai, Baumgarten, devant un juge anglais... et je leur parlerai de l'homme qui était ici avant moi et qui a laissé un message écrit sur le mur... Ah ! vous ne saviez pas cela ? Où est-il, démon que vous êtes ? »

Soudain l'homme bondit. Baumgarten eut juste le temps de se mettre hors de sa portée, avant que la chaîne enroulée autour des chevilles de l'homme entravât son élan, le jetant brutalement sur le sol de pierre.

Pierre Baumgarten n'était pas un lâche. Il pouvait répondre à la violence par la violence, mais la nouvelle que cet homme venait de lui apprendre lui fit perdre son sang-froid.

« Mon ami... Vous le gardiez ici... Qu'avez-vous fait de lui ? cria le prisonnier, tirant sur sa chaîne. Vous l'avez assassiné, vous et cette mégère ! Je vous ferai monter sur l'échafaud avec la corde au cou.

— Votre ami est en Suisse ! »

Baumgarten avait pratiquement perdu le souffle, pris de panique devant la découverte de son secret.

« Il a été stupide ; il aurait pu gagner beaucoup d'argent. Au lieu de cela, il a préféré se conduire en traître.

— Il est mort, gémit Lamonte.

— Il est vivant, je le jure. Il est parti d'ici très malade, mais il est vivant.

Cette fois il disait la vérité, car le prisonnier qui avait été enfermé dans cette cellule était vivant et se trouvait sur le continent, dans un asile d'aliénés que l'on avait jugé convenir à son état de santé.

« Remettez-vous au lit et soyez raisonnable. Nous ne vous avons fait aucun mal. Qu'est-ce qu'un léger coup de fouet ? Vous ne vous en trouvez que mieux. Dites-nous tout ce qu'Eckhardt vous a dit et vous serez un homme riche et libre. »

L'homme rampa jusqu'à son lit avec un gémissement et tira sur lui les couvertures.

« Je ne sais rien, je ne puis rien dire », dit-il.

Baumgarten sortit, éteignit la lumière et ferma les portes derrière lui. Il trouva madame assise dans la position où il l'avait laissée.

« Eh bien ? » demanda-t-elle.

Baumgarten haussa les épaules.

« Cet homme m'inquiète, dit-il. Il a la tête plus solide que l'autre. Nous ne pouvons pas le présenter à l'aliéniste et lui dire : il a l'esprit dérangé, ne croyez rien de ce qu'il raconte.

— Il peut mourir, fit-elle avec indifférence.

— J'espère bien que non ! s'écria Baumgarten avec force. À quoi nous servira-t-il, à vous ou à moi, Clarice, d'avoir en main des millions, si nous devons ensuite être enfermés derrière une porte de fer, tandis qu'un juge anglais dira, tout en mangeant ses œufs et son lard : « Je pense que je vais envoyer ces gens à la potence, aujourd'hui ! » Hein ? Ce n'est pas une fin qui convienne à un gentleman ! Tout l'argent du monde ne vaut pas ce

risque. Nous avons déjà été trop loin, nous avons dépensé trop d'argent à la poursuite de notre rêve miraculeux.

— Vous êtes un imbécile, vous aussi », fit-elle d'un ton sec.

Puis après avoir réfléchi un instant :

« Le petit homme pourrait le tuer.

— Peace ! » Baumgarten sourit.

« Vous ne connaissez pas cet homme, madame. Il ne pourrait pas tuer Lamonte, il faut qu'il dramatise chacun de ses actes. Si Lamonte était un personnage de drame, oui. Mais si vous conduisiez Peace dans un caveau glacé et si vous lui disiez : « Tuez cet homme ! » il serait frappé d'horreur. Il a des sentiments hautement moraux, religieux même. »

Mme Stahm le regarda fixement, stupéfaite.

« Je parle de Peace », dit-elle. Il acquiesça.

« Il s'agit bien de Peace. Ce petit homme crasseux a un idéal moral particulier. Il est étrange que vous ne l'ayez pas remarqué. C'est un idéal sentimental, un peu élastique, mais très réel. Pourtant il est répugnant, et j'ai envie de lui administrer un coup de pied chaque fois que je le vois. »

Mme Stahm sourit. « Il est tout à fait admirable et un jour il sera très utile.

— Pour calmer vos nerfs ? railla-t-il malgré lui.

— Pour nous sauver tous ! » répliqua-t-elle.

CHAPITRE VI

Le lendemain matin, tandis qu'il se rasait, Alain envoya Dixon chercher le policier. Mais Baldy était sorti pour une de ces missions mystérieuses qui formaient la trame de sa vie. Il le verrait plus tard dans la journée, quand il ramènerait Jane Garden. Cette idée donna un nouveau tour aux réflexions du jeune médecin.

Jane Garden était un problème qui devait être résolu, et la solution de cette question-là se présentait de façon immédiate.

Ce vilain cambrioleur, Peace, avait excité la curiosité et l'intérêt d'Alain au point de vaincre la répulsion qu'il éprouvait pour l'homme. Alain Mainford était quelque peu humaniste et avait tout le détachement de l'observateur scientifique. Il pouvait trouver le petit homme odieux au-delà de toute limite et pourtant s'intéresser à lui comme aux maladies obscures qu'il rencontrait en de rares occasions.

En dépit de sa jeunesse, Alain avait conservé et augmenté la clientèle qu'il avait rachetée aux exécuteurs testamentaires du vieux docteur. C'était principalement une clientèle de haute bourgeoisie et il ne fallait pas compter qu'aucun de ses membres pût donner une opinion autorisée sur cet être indéfinissable qu'était le petit homme. Ce fut seulement lorsqu'il commença ses visites de charité dans les faubourgs plus pauvres qu'Alain apprit que Peace était un individu très connu et avait une réputation peu enviable ; mais qu'il était, en somme, admiré comme à regret, par ceux de ses amis et voisins qui respectaient la loi.

Peace lui-même habitait dans un quartier pauvre et il était, au dire de tout le monde, grand amateur d'animaux : ses canaris et ses perroquets étaient célèbres dans le voisinage. On le

croyait un homme d'éducation supérieure et on lui attribuait des dons qu'il n'avait aucunement revendiqués devant Alain.

Si ces pauvres gens le regardaient le moins du monde de travers, leur méfiance était basée sur d'autres causes que ses activités antisociales. Les mères de certaines jeunes filles ne bénissaient pas le nom de Peace. Mais s'il était détesté dans ce domaine, on le craignait aussi. Alain eut la confirmation de la force extraordinaire du petit homme. Il se faisait fréquemment remarquer dans des concerts de quartier et on croyait que non seulement il avait écrit les paroles de ses chansons, mais qu'il en avait également composé la musique.

Personne ne l'aimait, personne n'avait même de sympathie pour lui, le plus qu'on pût dire de lui était qu'on le respectait.

Quand Alain revint de ses visites de l'après-midi, qu'il fit à pied puisqu'il avait prêté le poney et la carriole à Baldy, il trouva celui-ci qui l'attendait.

« J'ai amené la jeune fille. Elle est montée dans sa chambre. Va-t-elle demeurer ici ?

— Pendant quelque temps. »

Alain avait fait cet arrangement de la onzième heure avec sa femme de charge et avait griffonné en hâte un mot à la jeune fille pour lui exposer ses projets.

« Une charmante jeune fille, dit Baldy, charmante. Cette Mme Chose... n'était pas très contente de me voir, docteur, quoiqu'elle eût l'air de m'attendre. »

Alain sursauta.

« Mon Dieu, c'est vrai ! J'avais oublié que je l'avais à moitié menacée de votre présence, du moins je lui avais dit que je vous enverrais probablement pour ramener Miss Garden, l'infirmière. L'esprit prophétique était en moi, Baldy. »

Le sergent Eltham ferma les yeux avec résignation.

« Ne m'appelez pas Baldy, murmura-t-il.

— Pardon. Elle n'était pas contente de vous voir, hein ? Que pensez-vous d'elle ? »

Baldy pinça ses lèvres barbues.

« Elle peut l'être et elle peut ne pas l'être,... fit-il de manière énigmatique. Je ne suis pas sûr. Elle doit avoir été une belle femme quand elle était jeune, mais naturellement c'est une étrangère et cela fait une grosse différence. Elle s'exprime parfois de façon un peu vulgaire. Quand j'ai commencé à m'enquérir des hommes disparus elle m'en a dit de toutes les couleurs, en français, en allemand, en russe, en italien, en espagnol et en chinois, du moins cela y ressemblait. Quand elle est revenue à l'anglais elle m'a dit ce qu'elle allait faire quand elle verrait mon chef. Naturellement je tremblais dans ma culotte ; c'est toujours comme cela quand on me menace.

— Qui avez-vous vu ? demanda Alain curieux. Baumgarten ?

— Je ne me rappellerais pas les noms, même si je les avais entendus, avoua Baldy. J'ai vu deux domestiques et c'étaient des gars qui avaient l'air solide. Et naturellement j'ai vu madame et l'infirmière, mais je n'ai vu celle-ci qu'au moment de partir. J'ai aussi aperçu trois ou quatre fainéants qui se promenaient dans la propriété. Ils avaient une drôle d'allure. Il se peut que ce soient des jardiniers, mais ils n'en avaient pas l'air. Bref, en un mot comme en cent, docteur, elle ne sait rien des hommes disparus et ne les a jamais employés. Elle a dit que M... Machin... de la Silver Steel Company, était un voleur, que c'était un homme stupide et autres épitaphes injurieuses.

— Épithètes, corrigea Alain.

— Bien, peu importe ! Une femme à l'aspect étrange ; pas le genre de femme, à mon idée, qui vous donnerait envie de rentrer à la maison. J'ai vu cette autre femme ce matin… la femme du fermier, Mme… comment l'appelez-vous ?… La femme qui a vu la bataille le jour où l'homme a disparu. Elle a dit que l'un des hommes qui causaient avec ce jeune homme, la nuit où celui-ci a disparu, était un petit homme très laid. Reconnaissez-vous la description ?…

— Vous voulez dire Peace ? »

Baldy acquiesça.

« Je vais aller la chercher ce soir pour voir si elle peut l'identifier : naturellement Peace va jurer qu'il n'était nullement dans le voisinage. C'est lui qui a inventé les alibis. C'est un être venimeux. »

Baldy prit congé peu après pour aller à la recherche de la femme du fermier. Mme Haggerty, la femme de charge, avait servi le thé et apporté avec la théière le plat de muffins quand Jane Garden descendit l'escalier étroit, traversa le hall et entra dans le petit bureau d'Alain.

Alain la regarda et resta bouche bée. Elle portait une robe collante de taffetas sombre, ornée d'un petit col de dentelle blanche ; aucun voile ne couvrait sa chevelure d'or sombre. La beauté doit parfois quelque peu de sa qualité au cadre dans lequel elle est placée. Alain disait toujours qu'une infirmière qui n'est pas jolie en uniforme doit être très laide autrement habillée ; mais la rayonnante beauté de cette jeune fille était rehaussée par la sévérité de ses vêtements « civils ».

Il y avait dans ses yeux une lumière nouvelle, son visage était transformé. L'épouvante de la veille avait fait place à une contenance assurée et le sourire qui séparait ses lèvres était rayonnant.

« Eh bien, docteur, vous avez réussi à m'enlever ! Qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-elle presque gaiement.

— Vous ne comptez pas retourner chez Mme Stahm ? »

Elle secoua la tête. « Jamais, dit-elle avec force. Je veux retourner à Londres ; je pense que l'institution qui m'a envoyée sera furieuse que j'aie quitté madame si hâtivement, mais il me faut courir ce risque. N'y a-t-il pas un endroit dans le Yorkshire où je pourrais trouver du travail ?

— Êtes-vous obligée de travailler ? » demanda-t-il.

Elle acquiesça.

« Oui, dit-elle avec calme. J'ai besoin de gagner ma vie et c'est la seule façon que je connaisse... »

Elle s'assit et, à la demande d'Alain, commença à verser le thé.

« Qu'est-ce qui n'allait pas, à Brindley Hall ? » demanda-t-il.

Elle ne répliqua pas immédiatement. Elle lui tendit sa tasse, coupa un muffin sur son assiette et dit alors :

« Tout ! L'atmosphère était terrible, sinistre. C'est un terme dramatique, mais je ne puis rien trouver de mieux. Surtout ces hommes effrayants...

— Y en a-t-il beaucoup ? »

Elle hésita.

« Une dizaine environ, je crois, dit-elle à la grande surprise d'Alain. Mme Stahm a un laboratoire privé dans la propriété. Quelques-uns y travaillent, d'autres sont des domestiques ; on les rencontre tout le temps dans la maison et ils sont plutôt... comment dirai-je ?... gênants.

— Et Baumgarten ? »

La jeune fille baissa vivement les yeux.

« Je ne sais pas. Il n'est pas très agréable,... plutôt aimable,... trop aimable,... et il est absolument tout-puissant là-bas ; il gouverne la maison et Mme Stahm, quoiqu'il prétende tout le temps n'être qu'une sorte de domestique supérieur. En réalité, il est son secrétaire. Je ne sais quelle correspondance elle entretient, mais il est apparemment tout le temps avec elle, excepté quand cet horrible petit homme, Peace, est là...

— Vient-il souvent ? demanda Alain, avec vivacité.

— Très souvent. C'est un petit être étonnant, n'est-ce pas ? J'avoue que sa vue me rend malade. C'est le seul homme au monde avec qui je ne pourrais rester seule sans crier. Mais Mme Stahm ne se lasse jamais de lui, elle dit que c'est un génie,... qui a reçu un don de Dieu, dit-elle. Ce qui le rend plus terrible, c'est l'illusion qu'il semble se faire qu'aucune femme ne peut lui résister. »

Elle eut un frisson et son joli visage se plissa en une grimace.

« Il doit vraiment appartenir à la plus basse classe d'humanité. J'ai rencontré ce genre d'individu dans les hôpitaux, mais jamais un aussi vilain personnage. Son visage en lui-même est extraordinaire. Il peut le modifier de telle sorte que vous ne le reconnaîtriez jamais... Il peut le rendre encore plus hideux. »

Son sens de l'humour l'emporta sur son dégoût et la jeune fille se mit à rire doucement.

« Il a demandé s'il pouvait m'emmener faire une promenade, un après-midi.

— Demandé à qui ? s'écria Alain effaré.

— À Mme Stahm… et elle a donné la permission ! Pas pour tout de suite, mais pour plus tard. Elle m'a dit que c'était une des récompenses qu'elle offrait au petit homme, et elle m'a pratiquement ordonné de lui accorder sa requête. Je lui ai dit que je préférerais aller me promener avec une nombreuse famille de serpents, mais cela a paru seulement l'amuser.

— Il va très souvent là-bas, n'est-ce pas ? demanda Alain pensivement. Voilà du nouveau pour Baldy.

— Qui est Baldy ? Oh ! Vous voulez dire le sergent Eltham ? N'est-il pas extraordinaire ? Il doit m'avoir signalé cinquante personnes ou endroits sur le chemin du retour, et il ne savait le nom d'aucune. Resterai-je ici ce soir ?

— Oui. C'est tout à fait convenable, dit vivement Alain. Ma femme de charge passe la nuit ici…

— Ne dites pas de bêtises, interrompit-elle. Je suis censée être une infirmière professionnelle et je suis restée seule toute une nuit dans une maison avec un fou. »

D'habitude, Alain Mainford prenait son temps pour faire la tournée de ses visites de l'après-midi, mais ce soir-là il se surprit à précipiter la cadence, sautant des malades sans importance auxquels il aurait certainement rendu visite, en temps normal, ne fût-ce que pour bavarder. Il fut de retour chez lui en moins d'une heure, mais il fut très déçu de trouver la jeune fille prête à aller se coucher.

« Comme je vais bien dormir cette nuit ! Pas de cris…

— Des cris ? demanda vivement Alain. Que voulez-vous dire ? »

La jeune fille était furieuse contre elle-même.

« Je n'aurais pas dû dire cela, mais il y avait des cris,… des bruits épouvantables quelquefois. J'ai d'abord cru que c'était Mme Stahm qui hurlait en dormant, mais j'ai entendu crier pen-

dant que je bavardais avec elle et elle était dans un tel état d'agitation que j'ai compris qu'elle avait déjà entendu ce bruit auparavant.

— Qu'a-t-elle fait ? demanda Alain.

— Elle a envoyé chercher Baumgarten et lui a parlé énergiquement en russe ; et quand je dis « énergiquement », je veux dire… énergiquement ! Le soir où vous êtes parti vous avez entendu ce cri ? »

Il fit signe que oui.

« C'était effrayant, n'est-ce pas ? Cela m'a glacé le sang dans les veines. »

Elle paraissait de nouveau un peu pâle et lasse, aussi Alain l'envoya-t-il se coucher. Il resta longtemps assis, retournant dans son esprit le problème de Mme Stahm, bâtissant à son sujet les plus fantastiques théories. Mais aucune de celles-ci n'était peut-être aussi fantastique que la vérité.

CHAPITRE VII

À Brindley Hall, Mme Stahm était assise devant une table de laque noire, les coudes posés sur la surface polie, le menton dans la main.

À l'autre extrémité de la table, Baumgarten était affalé sur un siège.

« Minuit. La voiture du docteur devait la ramener », déclara Mme Stahm en russe.

Baumgarten se redressa, s'étira, chassa d'une chiquenaude un grain de poussière qui déparait son habit immaculé et bâilla.

« Et moi, ma chère Clarice, je vous ai dit qu'elle ne reviendrait jamais. » Les sourcils de Mme Stahm se froncèrent en un pli profond.

« Un autre espion à combattre, dit-elle, le regard étincelant. Et une femme ! Ce sont les plus terribles. »

Baumgarten bâilla de nouveau.

« Elle n'est pas une espionne. Elle est effrayée, en partie par cette brute de petit homme, en partie par les bruits qu'elle a entendus ; mais surtout par cette brute, à mon avis. Vous avez été absolument stupide de la laisser le voir. »

Mme Stahm haussa les épaules.

« C'est une espionne, elle a écouté aux portes. Je l'ai trouvée dans mon bureau, quand elle n'avait rien à y faire. Si elle ne revient pas... » Elle regarda la montre ornée de bijoux qui était posée devant elle sur la table.

« Elle ne reviendra pas... N'ayez crainte.

— Elle aurait pu envoyer un mot, commença Mme Stahm.

— Le médecin aurait pu envoyer le mot, mais il ne l'a pas fait. Si ces barbares avaient le téléphone, nous pourrions téléphoner à Sheffield. Certes, j'irai moi-même voir le docteur, mais je sais exactement ce qu'il me dira : qu'il a fait une prise de sang à la belle infirmière et qu'elle doit interrompre son travail une ou deux semaines. »

Mme Stahm médita pendant dix minutes.

« Ce n'est pas moi qui l'ai demandée...

— Parfaitement, c'est moi qui l'ai demandée, dit Baumgarten. Si vous mourez sans secours médical, que diront les gens ? Ils diront : « Baumgarten, à qui cette chère brave dame a laissé tout son argent, doit l'avoir empoisonnée ! » Les Anglais sont disposés à croire n'importe quoi, quand il s'agit d'étrangers. »

Nouveau silence méditatif.

« Le petit homme saurait bien la ramener », reprit la femme.

Baumgarten sourit et caressa son long visage d'un geste pensif.

« Vraiment ? Vous surestimez la brute. Il peut faire beaucoup ; il est très fort, rusé et méchant. Je n'ai moi-même jamais vu un individu pire que lui. Il peut jouer divinement et vous tirer de vos accès de mauvaise humeur, Clarice, et cela est en soi étonnant. Il peut accomplir d'autres exploits qui demandent de la violence. Mais comment amènera-t-il la jeune fille ici ? Faudra-t-il qu'il la frappe sur la tête, ou qu'il l'enlève dans une voiture, et votre médecin ne fera-t-il rien ? Méfiez-vous de ce jeune homme, Clarice. Il est intelligent et c'est un soldat. M. Dibden, qui le connaît, me dit qu'il est le meilleur tireur au revolver du pays. En outre, il a tué son homme. Ceci est très important à mes yeux. Tuez un homme,... il vous sera facile d'en tuer

d'autres, même si le premier n'est qu'un Somali en maraude. De plus le médecin a entendu les cris. »

La femme haussa les épaules.

« C'est vous qui le dites.

— Je vous ai dit la vérité, dit froidement Baumgarten, parce que je ne pouvais pas m'offrir le luxe d'une nouvelle crise de nerfs avec cris et grincements de dents. Je n'ai pas exagéré l'importance du fait, mais ce jeune médecin a fort bien entendu. »

Dix minutes s'écoulèrent encore. Seules les bouffées que Baumgarten tirait de son cigare ponctuaient le silence.

« En avez-vous tiré quelque chose ? demanda-t-elle.

— Résultat négatif... pour le moment. Je ne suis pas sûr que Lamonte ne sache rien. Il était avec Eckhardt en Amérique. Il nous a dit une chose importante, c'est qu'Eckhardt avait un ami à Cleveland, un ingénieur, un homme qui se trouve actuellement dans le Yorkshire et a été en rapport avec Wertheimer. Eckhardt et cet homme ont passé de nombreuses années ensemble, en particulier pendant la maladie d'Eckhardt. Ce personnage est ingénieur de profession et dessinateur. Il a pris des notes. Il semble être l'espèce d'homme à prendre des notes avec méthode. Par ailleurs, et ceci je le tiens de notre ami, Dyson (c'est le nom de l'homme) a offert à Wertheimer de l'aider, moyennant certaines conditions que ce chien de traître n'a pas acceptées. Or il ne pouvait marchander que s'il avait quelque chose à offrir en contrepartie. De plus, certains observateurs à moi, qui l'avaient pisté, prétendent que Dyson se vante d'avoir dans son cerveau étroit un secret qui révolutionnerait le monde. Ce ne peut être que la formule.

— Est-il possible de se procurer ses notes ? demanda Mme Stahm. Qui est cet homme ? Que fait-il pour vivre ? Où travaille-t-il ? »

Baumgarten soupira avec lassitude.

« Je vous l'ai dit cent fois, Clarice, vous êtes tellement peu de ce monde que vous refusez de m'entendre. Il est ingénieur, il s'appelle Dyson, il a habité ou travaillé à Cleveland, dans l'Ohio...

— Mais s'il a les documents, on peut les trouver. »

La voix de Mme Stahm se faisait perçante. Baumgarten vit là un signe de son excitation grandissante.

« Si vous restez calme et sage, je vous en dirai davantage, mais si vous vous mettez à crier, à vous tordre les mains et à vous exalter, je vais me coucher. »

Mme Stahm respirait fortement par le nez, ce qui montrait, cette fois, l'effort qu'elle faisait pour se dominer.

« Nous perdrons notre temps à chercher ses notes, s'il garde les renseignements essentiels ici, et Baumgarten se frappa le front. Nous sommes prêts à lui soumettre une offre, je suppose ?

— Naturellement, répondit-elle avec impatience. Dites-moi, Pierre, qu'envisagez-vous ? »

L'homme haussa ses larges épaules.

« Je ne sais pas. Tout cela n'est que conjectures. Dyson a une femme tout à fait charmante, une jolie femme qui aurait tendance à boire,... ce qui signifie qu'elle a des goûts vulgaires. Il me semble que cette petite brute de Peace pourrait fasciner une femme pareille. »

Une expression de dégoût contracta le visage de Mme Stahm.

« Il n'y a que vous pour avoir de telles idées, Pierre !

— Et vous, répondit tranquillement Baumgarten. Je suis en train de faire des compliments de votre petite horreur,… vous devriez m'en être reconnaissante ! Il me dit tout le temps qu'il plaît aux femmes, et je le crois. Il court des histoires sur lui, en ville. Je parle souvent aux ouvriers et j'ai entendu parler de lui. Votre petit homme est irrésistible. »

Mme Stahm frappa la table du plat de la main.

« Amenez-le-moi tout de suite, dit-elle impérieusement. Envoyez-le chercher. Faites atteler les chevaux à la victoria et qu'on l'amène tout de suite. »

Un regard amusé parut dans les yeux du Russe.

« *Mañana !* fit-il. Demain ferait aussi bien l'affaire, chérie. »

Il se leva de la table et s'étira.

« Je n'aime pas votre médecin,… il est trop intelligent, et il ne m'aime pas, ce qui est regrettable. Il vous causera des ennuis, surtout si l'infirmière le pousse. Il est épris d'elle.

— *Glouposti !*

— Ce n'est pas une baliverne », dit Baumgarten.

Il vint se placer derrière elle ; laissant tomber ses mains sur les épaules minces de Mme Stahm, il la balança d'arrière en avant.

« Chérie, pendant qu'il reste de l'argent, ne pourrions-nous pas retourner dans un pays de neige propre et sous un ciel bleu ? Ces Anglais sont un peuple qui manque particulièrement d'imagination. Ils pendent les hommes avec trop de facilité, et les femmes aussi. Il n'y a chez eux ni émotion, ni sentiment, ni romanesque. Pensez-y, Clarice, dans un jour et une nuit nous pourrions être à l'ombre du Matterhorn !

— Jamais ! s'écria-t-elle. Jamais de la vie ! Jusqu'à ce que j'aie recouvré le fruit du travail auquel John Stahm avait consacré sa vie et le secret qu'on lui a volé, je ne me reposerai jamais. Si vous ne vous sentez pas assez fort pour cette besogne, partez, Pierre. Je ne crains ni la prison, ni la corde. J'irai jusqu'au bout !

— Très bien. »

Baumgarten était le calme même.

« Si vous restez, il faut que je reste aussi, car je vous adore ! Je ferai ce que vous désirez,... tout, sauf m'engager à travailler avec le vilain petit homme. Là je crie : jamais ! Il m'offusque, tant au point de vue social qu'au point de vue esthétique. Il n'y a rien en lui qui ne soit pas... quel est le mot ? Les Anglais en ont un qui est excellent... ah ! crasseux. Cet homme est la crasse en personne, il est immonde, il est quelque chose qu'il faut brûler comme il convient et transformer en cendres propres. »

Elle fit entendre un petit rire amusé.

« Il est divin, gloussa-t-elle. Il est sans prix. Il est aussi extrêmement utile, Pierre, comme vous l'avez démontré, et il peut être plus utile encore. »

Dans la matinée, Baumgarten envoya un commissionnaire à Peace. Celui-ci n'était pas chez lui ; il était parti la nuit précédente pour Manchester, une ville à laquelle il s'intéressait, quoiqu'elle l'eût envoyé au bagne pour douze ans. Néanmoins, l'attrait exercé sur lui par la ville du coton ne manquait jamais son effet. Dans toutes les circonstances de crise financière, Manchester était pour lui « la ville ».

Charles Peace gagna en boitant la gare, prit un billet de troisième classe pour Manchester, et passa deux heures de voyage profitables et instructives en discussions théologiques. Car Charles Peace avait des opinions solides et orthodoxes,

quoiqu'il se vantât de croire à l'existence de Dieu et du diable, mais de ne craindre ni l'un ni l'autre.

Il partit avec le montant de son billet d'aller et retour et un souverain d'or dans sa poche ; il revint avec un petit sac rempli de divers articles, dont il jeta quelques-uns au feu. Le plus précieux objet de son butin était un petit accordéon neuf et merveilleusement monté. Tout le long de la journée, à son retour, ses voisins entendirent des mélodies étranges s'échapper de la maison de Peace, car celui-ci était en train d'improviser un cantique, dont il composait les paroles en marchant. Il y était question d'amour, du ciel, de beaux anges blancs et de petits enfants qui attendaient de recevoir leurs parents demeurés sur la terre. M. Peace avait perdu un enfant, qui était né et mort pendant que son père était en prison, mais pour lui c'était un enfant de rêve, étonnant et d'une éblouissante beauté ! Il pleurait souvent sur l'enfant qu'il n'avait jamais vu, et composait des poèmes dont celui-ci était le sujet, car Peace était sentimental et facilement ému par une vision d'anges jouant de la harpe. Il était lui-même toujours à la recherche d'une harpe, car il était certain qu'il saurait en jouer à la perfection, mais il n'en avait jamais trouvé.

« Il n'y a pas d'instrument dont je ne puisse jouer », se vantait-il toujours.

Puisqu'il n'y avait pas de harpe, un accordéon était un remplaçant efficace.

Quand il était assis, renversé sur une chaise appuyée contre le mur de la cuisine, manipulant les touches sous ses doigts, rêvant les yeux fermés, il pouvait prêter, aux harmonies frémissantes qu'exhalaient les petits soufflets de cuir, des qualités presque comparables à celles de la harpe.

« Je tiens beaucoup à cet accordéon », exposait le propriétaire de la maison cambriolée à un agent de police compatissant. « Je l'ai payé très cher ».

— Avez-vous perdu autre chose ? » demanda le policier.

Son interlocuteur établit une liste de cuillers, de pendules et de petite argenterie. M. Peace aurait pu établir une liste plus complète et prétendre à une plus grande exactitude, car tous les articles perdus se trouvaient confortablement nichés dans sa cave à charbon et seraient vendus à un receleur, le soir même, pour un dixième de leur valeur.

Il n'avait pas d'amis, ce loup solitaire. Sa loqueteuse épouse le craignait, son beau-fils le haïssait et l'enfant né de son mariage restait pétrifié en sa présence. Il avait la main leste et lourde à la fois pour sa femme et son enfant, bien qu'il pût être généreux. Quelquefois il regorgeait d'argent de manière inexplicable : les souverains d'or sonnaient dans ses poches et le bar de son café favori lui offrait un auditoire de flatteurs.

« Il n'y a pas d'instrument dont je ne puisse jouer : cithare, piano, trompette, clairon, orgue.

— De la harpe ? » suggéra quelqu'un au hasard.

Le hideux visage de Peace devint encore plus hideux.

« Ne touchons pas à la religion, mon garçon. Je suis un homme religieux. »

Il était particulièrement disposé à la piété en ce moment, car il venait d'échapper de justesse à l'arrestation et, par bonheur, il n'avait pas son revolver.

Par la suite, il dit à un chapelain qu'il considérait le fait d'avoir échappé à la justice comme une réponse directe du ciel à sa prière. Il priait pour obtenir ce qu'il désirait et il l'obtenait, disait-il. Ainsi il raconta comment il avait une fois fait sa cour à une jeune fille qui avait reçu ses avances froidement ; après une

soirée passée en prières, il l'avait fait changer d'attitude à son égard, dans les vingt-quatre heures.

Mme Stahm, qui ne priait jamais, envoya chercher son fidèle serviteur. Celui-ci loua une carriole et se rendit auprès d'elle en pleine nuit, en fumant un cigare qui lui était parfaitement désagréable, mais semblait convenir à son importance.

Un agent en civil le vit, alors qu'il quittait les faubourgs de la ville et rendit compte de ses mouvements au quartier général au moyen d'un télégraphe à cadran. Baldy, qui était au poste de police, prit le compte rendu et renifla :

« Laissez-le aller, dit-il. S'il y a un cambriolage quelconque dans cette direction, arrêtez-le et demandez à la patrouille de le prendre à son retour. »

Baldy Eltham s'intéressait de façon inaccoutumée à son habituelle bête noire. Assez curieusement, Peace, au même moment, s'intéressait particulièrement au sergent Eltham.

CHAPITRE VIII

Mme Stahm était une femme remarquable. Elle était infatigable. Baumgarten, qui, fait assez curieux, ne parlait jamais un bon allemand, l'appelait la « Wonderfrau ». Elle pouvait vivre en dormant à peine ; elle ne mangeait pas plus qu'un canari et, à part les crises d'hystérie auxquelles elle était sujette, n'avait jamais été malade un seul jour. Elle avait une connaissance peu commune de la mécanique, était une chimiste particulièrement brillante, bien qu'elle n'eût aucun diplôme ; et, pendant sa vie conjugale, elle avait acquis un peu de cet instinct mystérieux qui forme les neuf dixièmes de l'inspiration.

En outre, elle était riche et pouvait, comme Baumgarten le lui rappelait à de fréquents intervalles, s'offrir de laisser tomber les recherches auxquelles elle se livrait et d'abandonner ses activités pour jouir d'une vie agréable et confortable. Mais parvenir au but que son mari s'était proposé était la passion de sa vie. Sans cela, la vie ne pouvait avoir aucun sens pour elle.

Son intérêt pour Peace n'était pas affecté. Elle avait un penchant pour le bizarre, disons à son honneur qu'elle voyait à travers la laide enveloppe des objets et découvrait des qualités qui restaient cachées à l'œil normal.

« De la fange, montrez-moi de la fange, et je vous ferai voir les parties chimiques constituantes les plus réjouissantes », telle était sa phrase favorite.

Baumgarten était un homme d'une grande pénétration, mais il ne pouvait jamais discerner dans le petit homme à la démarche lourde et au visage repoussant, autre chose qu'un être légèrement éloigné de la forme inférieure de la vie animale. Il admettait que Peace eût un génie musical, car Baumgarten

n'était pas musicien et savait être magnanime. Il voulait bien croire que le petit homme fut un prodige.

Il reçut Peace dans l'antichambre nue qui suivait le hall aux dalles carrées, et le visiteur entra, en frottant ses mains couvertes de mitaines.

« Il fait froid ici, grommela-t-il. N'avez-vous pas du feu quelque part ?

— Écoutez-moi ! » cria Baumgarten. Il ne cherchait jamais à déguiser son antipathie pour l'homme qu'il employait. « Madame désire vous poser des questions et vous donner du travail. Vous pouvez gagner dix ou vingt livres, plus que vous ne retirerez jamais d'un cambriolage. »

Peace le regarda en fronçant les sourcils.

« Je ne sais pas ce que vous entendez par cambriolage. En voilà une belle expression à employer à l'égard d'un homme respectable ! Je ne serais pas sorti si j'avais pensé que vous alliez m'engueuler ! Vingt livres ! Un de mes amis en gagne des centaines,... des milliards ! »

Il portait sous son bras un paquet enveloppé dans une étoffe qui était manifestement un morceau de drap de lit.

« Je lui ai apporté quelque chose qui va l'étonner.

Regardez ceci ! » Il développa le paquet et montra un petit violon d'une forme inaccoutumée. Mais la caractéristique la plus extraordinaire de toutes était que cet instrument n'avait qu'une seule corde.

« Je l'ai inventé. Quand vous l'entendrez, vous serez surpris. Cela fera sensation, à Londres. Mais il faudra que je leur apprenne à s'en servir. J'ai donné des leçons aux plus grands violonistes d'Angleterre. Savez-vous comment on m'appelle ? « Le second Paganini ». J'ai des programmes de spectacles qui le prouvent. « Charles Peace, le second Paganini ». Quelques

personnages parmi les plus considérables du pays sont venus me trouver et m'ont dit : « Pourquoi ne montez-vous pas sur la scène, monsieur Peace ? » Je peux le prouver.

— Vous le pouvez, sans aucun doute, interrompit l'autre avec impatience, mais je ne m'intéresse pas aux violons et madame ne désire pas de musique. C'est d'une autre question que je veux vous entretenir avant que vous la voyiez. Elle vous demandera de faire quelque chose à Sheffield,... peut-être d'enlever quelqu'un. Vous ne devez rien faire sans me consulter d'abord,... vous comprenez ? Vous ne devez faire aucune démarche sans que j'aie examiné tous les détails de vos plans. » Peace remuait la mâchoire, les yeux fixés sur le Russe.

« Elle est ici ? demanda-t-il soudain.

— Madame... Ah ! non, vous voulez dire Miss Garden, l'infirmière ? » Le petit homme fit signe que oui.

« Non, elle est partie... Le sergent Eltham est venu hier et l'a conduite à Sheffield, chez le médecin.

— Le sergent Eltham,... un homme chauve et barbu ? » Peace se gratta le menton d'un air gêné.

« Le connaissez-vous ? »

Une courte hésitation.

« Oui, je le connais, le vieux renard ! Il a juré ma mort,... il s'est présenté à la barre des témoins et il s'est tellement parjuré que je m'étonne que la toiture ne se soit pas effondrée. On dit que les détectives de Londres sont des menteurs ; eh bien, cet homme pourrait leur apprendre quelque chose ! Est-ce qu'elle ne va pas revenir, l'infirmière ?

— Elle demeure chez le docteur Mainford. »

Le petit homme avança la mâchoire.

« Ce freluquet ! Il voulait me jeter hors de sa voiture, moi qui aurais pu le prendre sur mes genoux et lui rompre l'échine. Personne ne sait combien je suis fort. J'ai empoigné, une fois, un terrassier de six pieds et je l'ai lancé par-dessus une haie, j'ai des témoins pour le prouver. Un lord a fait le pari, un jour, que je ne pourrais pas porter un cochon de quatre cents livres pendant un demi-kilomètre, et je l'ai porté pendant un kilomètre. Et pourtant, personne n'aurait pensé, à me regarder, que je...

— Oui, oui,... vous êtes étonnant, mais là n'est pas la question. Il ne doit rien arriver à cette jeune femme, vous comprenez ? Quoi que madame dise. »

Peace le regarda d'un air rusé, les yeux mi-clos.

« C'est vous qui allez me dire ce que j'ai à faire et ce que je ne dois pas faire ? Supposez que je raconte à madame ce que vous êtes en train de me dire, vous vous feriez laver la tête, n'est-ce pas ? »

Si Baumgarten s'était écouté, il aurait pris le long pistolet qu'il gardait dans le tiroir de son bureau et il aurait supprimé l'homme dont la vue l'offusquait.

« Vous pouvez le raconter à madame, si vous voulez ; elle connaît déjà ma manière de penser. Maintenant, vous pouvez aller la voir. Vous n'avez pas besoin d'emporter votre violon, car elle ne veut pas de musique. »

Ouvrant la marche, il monta l'escalier. Peace le suivit, portant, en dépit des instructions de Baumgarten, le violon à une corde et son archet.

Il fut introduit dans une petite pièce, qu'il n'avait encore jamais vue. Madame était assise à son secrétaire, vêtue d'une robe ouatée. Elle fumait une cigarette brune, ce qui constituait un spectacle remarquable. Peace n'avait encore jamais vu fumer une femme. Il avait toutefois vu des hommes s'adonner à la désagréable habitude de fumer la cigarette.

« Asseyez-vous, très cher, dit-elle. Donnez-lui le tabouret, Pierre. Il paraîtra si drôle ! Qu'avez-vous là ? »

Peace lui passa le violon avec un sourire affecté.

« Il m'a dit que vous n'auriez pas envie de le voir. »

Elle examina avec curiosité l'instrument construit par Peace.

« J'en ai vu de semblables en Russie », dit-elle en le lui rendant.

Le visage du petit homme s'allongea.

« Je l'ai inventé dans mon cerveau, commença-t-il.

— Je l'ai vu en Russie, mon ami. C'est très intéressant, et un de ces jours il vous faudra en jouer pour moi. »

Elle débarrassa le secrétaire des papiers qui le couvraient et, s'accoudant sur le meuble, regarda son visiteur d'un air pensif.

« Le sergent Eltham,... le connaissez-vous ? A-t-il un poste important ?

— C'est un menteur, dit vivement Peace.

— Tous les policiers sont des menteurs, dit madame. Je ne m'intéresse pas à leurs qualités morales. Mais a-t-il une situation importante ?

— Il ne compte pas, dit Peace. C'est un flic, un sergent. Ne serait-il qu'un simple sergent s'il était intelligent ? Supposez qu'il ait mon cerveau, où serait-il ? Peut-être serait-il chef de la police d'Angleterre. C'est le poste qu'il occuperait ! Il aurait un emploi élevé au Parlement et donnerait des ordres aux gens qui l'entourent.

— Personne n'a votre intelligence, petit homme, roucoula-t-elle.

— Ni sa modestie, murmura Baumgarten, et Peace lui jeta un regard sinistre.

— Et le docteur Mainford ? Que faut-il penser de lui ? Est-il intelligent ?

— Un gamin, dit Peace. Je pourrais le casser en deux sur mon genou. J'ai la force de dix hommes.

— Est-il connu ? continua-t-elle avec persévérance. S'il s'en allait sans rien dire à personne, s'apercevrait-on de son absence ?

— Il y a des centaines de médecins, à Sheffield, dit Peace. On irait en trouver un autre.

— Ce n'est pas ce que je désire savoir. Elle tambourina d'un air irrité sur le bureau d'acajou. Est-ce que... comment appelez-vous cela !... sa clientèle est très nombreuse ? »

Dans ce domaine, Peace était incompétent. Il n'entendait rien à la question « clientèle », et n'avait qu'une idée très vague du système selon lequel travaillaient les médecins.

« Je vous ai dit qu'il était inutile de le lui demander, interrompit Baumgarten, un soupçon d'âpreté dans la voix. Cet homme peut seulement vous dire ce qu'il sait et il ne sait rien. »

Le visage du petit homme devint livide. Baumgarten l'avait touché au vif... Sa vanité colossale était blessée. Mettre en doute sa science universelle était lui faire une offense mortelle.

« Je ne sais rien, n'est-ce pas ? » bredouilla-t-il. Mais Mme Stahm le calma de nouveau.

« Je vois que vous n'avez pas étudié le docteur. Et pourquoi l'auriez-vous fait, d'ailleurs ? Maintenant, mon ami, écoutez. »

D’un casier, elle sortit un morceau de papier.

« Vous savez lire, naturellement ?

— J’ai fréquenté la meilleure école d’Angleterre, commença Peace.

— Voici quelques noms et quelques adresses. Il s’agit d’amis du nommé Wertheimer. La première personne est une jeune femme avec laquelle il entretient une correspondance suivie.

— Il la courtise ? » Elle fit signe que oui.

« Peut-être sont-ils fiancés, je n’en suis pas certaine. Il lui écrit régulièrement. Connaissez-vous Manchester ? » Peace la regarda de travers.

« Est-ce que je connais ma main droite ?

— Je vois que oui, continua-t-elle. Elle est jeune et romanesque. Peut-être conserve-t-elle toutes les lettres de Wertheimer. J’ignore où. Peut-être dans son bureau, sous son oreiller, ou près de son cœur... Dieu le sait ! Vous êtes un malin petit homme, je l’ai toujours dit. Vous êtes adorable ! Je suis votre amie et votre disciple, n’est-ce pas ? Vous êtes trop habile pour qu’on vous fasse la leçon. Peut-être un domestique vous dira-t-il où la jeune femme conserve ses lettres. Je désirerais les avoir. »

Il la regarda d’un air soupçonneux, avec un peu de ressentiment. Personne ne devait le juger mal, ni avoir l’air de le déprécier.

« On pourrait croire que je suis un cambrioleur, à la façon dont vous parlez ! » gémit-il.

Mme Stahm lui sourit.

« Quelle absurdité ! Naturellement vous n’êtes pas un cambrioleur, vous êtes un homme très intelligent, et vous êtes

un espion merveilleux. En Russie vous seriez un grand homme, vous gagneriez des millions de roubles. » Peace examina la question. Il était un peu troublé ! L'aimable fiction de son intégrité devait être maintenue. Cambrioler était vulgaire et bas, mais espionner… Peace se sentait capable de camper n'importe quel personnage. Déjà il se glissait en pensée le long des rues couvertes de neige de Saint-Pétersbourg, à la poursuite des nihilistes.

« Pouvez-vous faire cela pour moi, cher ami ? » Il hésita.

« Je connais un homme, dit-il lentement, un homme du commun qui fait un peu de cambriolage. Je ne l'ai pas vu depuis des années, mais il ferait n'importe quoi pour m'obliger. Je lui ai sauvé la vie, j'ai sauté dans le fleuve quand il s'enfonçait pour la troisième fois et je l'ai ramené à la surface. On voulait me donner une médaille, mais je suis parti,… je n'ai même pas laissé mon nom.

— Toujours cette modestie, murmura l'incorrigible Baumgarten.

— Il y a autre chose dont je voudrais vous entretenir, continua vivement madame, pour prévenir la réplique hargneuse du petit homme. Vous vous souvenez de la jeune fille,… l'infirmière ? Vous vouliez l'emmener se promener avec vous. Vous vous rappelez que vous me l'avez demandé ? »

— Je l'aurais traitée comme une dame, dit Peace avec véhémence. Je traite toujours les dames comme telles. Je l'aurais conduite dans le meilleur débit et je ne lui aurais pas offert autre chose que du vin. Personne n'a jamais dit que je n'étais pas un gentleman.

— Oui, oui, oui, je sais cela. Mais elle s'est sauvée de chez moi pour aller chez le médecin. Je pense qu'il est son amant. »

Le visage de l'homme se tordit de rage.

« S’il fait le moindre mal à cette jeune fille, je lui écrase la tête ! grommela-t-il. Je ne puis supporter de voir traiter les femmes avec cruauté. »

Mme Stahm était secrètement amusée, mais elle ne le laissa pas voir. Elle était renseignée sur M. Peace et sur sa réputation. Elle savait qu’il avait battu sa femme, au point de la défigurer ; elle n’ignorait pas d’autres faits, peu honorables, qui ne s’accordaient pas avec cette profession de foi chevaleresque.

« Vous avez raison, dit-elle, c’est admirable de votre part ! Vous avez le cœur d’un chevalier, mon petit homme. Cette jeune fille est entre de mauvaises mains. Je voudrais bien que vous me la rameniez. Elle peut raconter des histoires à notre sujet,... au vôtre par exemple. Ce médecin est brouillon, arrogant et sans scrupules. Et puis, c’est un ami de votre sergent Eltham. Cela est très mauvais pour nous tous.

— Je la ramènerai, s’écria Peace. Je viens tout juste de trouver comment il fallait m’y prendre ! Voilà comment mon esprit travaille, madame. D’autres personnes réfléchissent pendant des heures, des jours et des mois... Moi, cela me vient d’un coup ! Je la suivrai quand elle ira se promener et je lui parlerai. Elle ne peut pas me repousser. Et puis j’aurai alors un beau cabriolet, je lui demanderai de venir faire un tour et je l’amènerai ici.

— Très habile, dit Baumgarten. Et si le docteur se promène avec elle ?

— Je lui réglerai son compte, dit Peace avec une affreuse grimace. Souvenez-vous de ce que je vous dis, monsieur ! »

Baumgarten et Mme Stahm échangèrent un regard.

Le Russe secoua légèrement la tête et la femme fit un signe d’assentiment.

« Je ne pense pas que cela fasse l'affaire, dit-elle. Il faut essayer un autre plan. Mais, en attendant, ces lettres... Il me faut ces lettres. Il y aurait vingt livres pour vous : dix livres aujourd'hui et dix livres quand vous m'apporterez les lettres. Il s'agit de la jeune fille de Manchester, bien entendu. Après, nous nous occuperons de cet homme-ci. » Elle indiquait le deuxième nom sur la liste. « Un ami de Wertheimer, lui aussi. Connaissez-vous M. Dyson ?

— Je connais tout le monde à Sheffield », dit Peace, sans paraître remarquer le claquement sarcastique des lèvres de M. Baumgarten. « Dyson ? Il a une boutique de fruitier dans...

— Il est ingénieur aux chemins de fer, dit madame. Il a une femme séduisante.

— Rapportez-vous-en à moi », dit le petit homme.

Son sourire de satyre écœura Baumgarten, qui avait pourtant le cœur solide.

« Nous reparlerons de lui plus tard, dit madame. D'abord, – son doigt allait au sommet de la liste, – cette jeune fille. Voici l'adresse. Je ne sais pas de quelle espèce de maison il s'agit, mais vous la découvrirez. S'il arrive quelque chose, vous ne parlerez naturellement pas de moi.

— Ne vous tourmentez pas. »

Peace voulut prendre le papier, mais elle le maintint sous sa main.

« Avez-vous un carnet ? Je vous l'écrirai.

— Je sais écrire », répondit-il d'un ton bourru.

Il était très susceptible pour ce qui touchait à son instruction.

Elle l'observa tandis qu'il copiait le nom et l'adresse sur un petit calepin, avec un bout de crayon. Il écrivait comme le fait un enfant, lettre par lettre, marmottant chacune d'elles en la couchant sur le papier.

« Ça, c'est une belle écriture ! » Il lui montrait triomphalement son griffonnage d'illettré. « Il y a des gens qui sont allés à Oxford et à Cambridge et qui ne pourraient pas écrire mieux que cela. »

CHAPITRE IX

Une demi-heure plus tard, Peace repartait en voiture le long des sentiers silencieux de la campagne et des rues désertes de Sheffield, avec un sentiment de son importance qu'il n'avait jamais connu auparavant. Il allait montrer son habileté.

Couché vers quatre heures, il était debout de nouveau à huit heures dans son petit atelier sale, jonché de pots de colle et de moulures de cadres. Il choisit ses instruments avec le plus grand soin, et partit par le dernier train pour Manchester avec le sentiment agréable de sa haute valeur.

Il n'avait pas non plus perdu sa journée. Il avait trouvé et observé Dyson : un homme grand, mince, se plaignant toujours, qui parlait à l'occasion avec un accent américain à la manière des Anglais qui ont vécu aux États-Unis. Peace se demandait comment était la femme de Dyson et espérait qu'elle était une dame. Il avait un faible pour les dames authentiques qui portaient des bagues et des robes de soie et se parfumaient avec prodigalité.

Il arriva à Manchester tard dans la nuit et se faufilait hors de la gare quand il fut hélé par une voix autoritaire.

« Eh ! Venez ici ! »

Il se retourna d'un air renfrogné et, reconnaissant dans l'homme à l'allure militaire, en long manteau, un membre de la police de Manchester, il alla vers lui avec un sourire bon enfant.

« Que faites-vous ici ?

— Comment, inspecteur, qui se serait attendu à vous voir ? En voilà une heureuse surprise !

— Vous en paraissez heureux, dit l'autre d'un air ironique. Vous étiez à Manchester avant-hier soir ? »

Peace secoua la tête.

« Non, monsieur, la semaine dernière. Pour affaires...

— C'est ça, vos affaires ? Quelqu'un a cambriolé un joli petit cottage à victoria Park. »

Le vilain petit homme ouvrit de grands yeux :

« Moi, monsieur ? Je marche droit, maintenant ! Il n'est plus question de ce sentier étroit qui mène à la ruine comme dit le bon Livre. Non, monsieur, j'ai un métier à moi ; je gagne ma vie en faisant des cadres pour tableaux. Je puis le dire, grâce à Dieu, j'ai un métier en mains ! On vient me trouver et on me dit : « Charlie, venez nous aider à cambrioler un cottage... » Mais je ne veux pas en entendre parler. J'ai vu la prison pour la dernière fois, inspecteur. C'est un jeu de gogo.

— Combien de temps allez-vous rester à Manchester ? interrompit le policier sceptique.

— Quarante-huit heures. J'essaye d'obtenir un contrat d'une des grosses maisons de la ville.

— Où descendez-vous ? »

Cette fois Peace donna sans hésiter une adresse : un des trois logements dont il se servait, mais pas celui où il était descendu lors de sa précédente visite.

« Venez au bureau de l'inspecteur de la gare », dit brusquement le policier. Il poussa l'homme devant lui jusqu'au moment où ils arrivèrent dans une petite pièce, mal éclairée, avec un bureau et deux chaises.

« Maintenant, jetons un coup d'œil au contenu de votre sac », suggéra-t-il.

Docilement, le petit homme ouvrit le sac de voyage qu'il portait et l'inspecteur en retira quelques articles vestimentaires. Sous ces derniers se trouvaient un assortiment de moulures de cadres et tous les instruments propres au métier que Peace exerçait.

« Voilà un beau ciseau qui me paraît commode. Et que faites-vous de cette mèche anglaise ?

— Je suis menuisier, dit Peace. Voici également une vrille. »

L'inspecteur examina le ciseau ; un instrument d'acier trempé, large, effilé, dont on pouvait se servir pour sculpter le bois, mais qui pouvait également faire une pince-monseigneur efficace pour forcer une fenêtre. Mais il y avait aussi les échantillons de moulures. Peace ne voyageait jamais sans ces échantillons qui annulaient l'effet produit par les instruments et constituaient un sûr moyen de défense pour lui, en cas d'arrestation. L'inspecteur rejeta les instruments dans le sac et n'essaya pas de dissimuler son désappointement.

« Avez-vous un revolver ? demanda-t-il.

— Un quoi, monsieur ? » Peace était étonné et blessé. « Vous ne voulez pas dire des armes à feu, n'est-ce pas, monsieur ? Grand Dieu ! Je n'ai jamais entendu parler de choses pareilles ! Je n'oserais pas en porter une sur moi, je craindrais qu'elle ne parte toute seule. »

L'inspecteur le regarda droit dans les yeux.

« Si un cambriolage quelconque a lieu pendant que vous êtes ici, Peace, nous vous ferons boucler. À propos, comment vous appelez-vous, maintenant, Ward, ou Peace ?

— Par mon nom à moi, monsieur, Charles Peace, celui sous lequel j'ai été baptisé, selon la loi et l'évangile. » Il s'éloigna rapidement de la gare avec son sac, monta en omnibus et parcou-

rut quelque trois kilomètres. Il logeait dans une petite maison sale, dans une rue remarquable par sa malpropreté. Il attendit de se trouver dans l'intimité de sa chambre, les jalousies tirées, pour ôter son chapeau de feutre dur et dégager, des courroies qui le retenaient, le petit revolver au nez camus, avec sa courroie de cuir. Il ouvrit le pistolet, examina soigneusement les antiques cartouches à broche, et plaça le revolver sous son oreiller.

Il ne sortit pas, mais passa la soirée à sculpter la tête d'un chérubin ; il avait commencé le travail à Sheffield et comptait en faire cadeau à la dame de Brindley Hall ou à la jolie infirmière. Il était opportuniste, bien qu'il n'eût jamais entendu prononcer le mot.

CHAPITRE X

Longtemps après son départ, Mme Stahm resta assise à son bureau, le menton dans la main, discutant certaines questions urgentes avec son secrétaire. Elle paraissait insensible à la fatigue et Baumgarten, qui avait été fabriqué dans un moule plus normal, avait appris à dormir autant que possible dans la journée en prévision des conférences du milieu de la nuit ou des premières heures du matin.

« Nous approchons tout de si près, c'est exaspérant, répéta-t-il pour la quatrième fois.

— L'inspiration viendra », fit madame.

Il continua :

« Ce docteur,... que voulez-vous faire de lui ?

— Le docteur Mainford ? » Elle haussa ses maigres épaules. « S'il devient gênant... »

Elle n'acheva pas la phrase.

« Il faut trouver une autre méthode. » Baumgarten était ferme sur ce point. « Ce médecin n'est pas comme les autres. Il a des amis, il connaît les gens du poste de police qui s'apercevront de son absence. Il est bien né aussi. Ce n'est pas facile, Clarice. Pensez-vous être raisonnable en faisant confiance à votre petit démon ? »

Il s'arrêta tout à coup. Madame avait levé le doigt pour lui imposer silence. Lui aussi avait entendu le bruit, un curieux froissement, comme si quelqu'un se fût frotté contre les panneaux de bois qui couvraient les murs de la pièce.

« Qu’était-ce que cela ? demanda-t-elle à voix basse.

— Des rats, je pense. La maison en est pleine », fit Baumgarten. Il regarda mal à l’aise dans la direction d’un vieux mur lambrissé.

« C’est venu de là, n’est-ce pas ? »

De nouveau, elle mit son doigt sur ses lèvres, et ils ne bougèrent pas pendant quelques minutes. Le bruit ne se répéta pas.

« Ne m’avez-vous pas dit qu’il y avait un passage secret derrière ce panneau ?

— Il y a des passages secrets derrière la plupart des panneaux, dit Baumgarten avec aigreur. Cette maison en est criblée ! C’est une très vieille maison. Un des hommes a trouvé un tunnel dans le jardin ; il conduit on ne sait où. Je le ferai condamner un de ces jours. »

Ils écoutèrent de nouveau, mais il ne se produisit aucun bruit. Soudain une pensée vint à l’esprit de Baumgarten. Il se hâta de quitter la pièce, descendit en courant les escaliers, traversa la cuisine, ouvrit la porte du caveau, et atteignit la porte de la cellule. Celle-ci était également fermée à clef et il faillit s’en retourner, rassuré. Mais une idée lui vint, et il pénétra dans la cellule. Une lumière y était allumée, bien qu’il se rappelât distinctement l’avoir éteinte quand il était descendu porter au prisonnier son repas du soir. Le lit était soulevé en bosse. À première vue, il semblait qu’il y eût quelqu’un dedans, mais, en regardant de plus près, on se rendait compte qu’il n’y avait là rien de plus que le traversin et le lit. Le prisonnier était parti !

Mais où ? Baumgarten regarda autour de lui. Il n’y avait pas d’endroit où se cacher, les murs de pierre étaient pleins. Il regarda sous le lit : personne.

Il aperçut alors, dans un coin du plancher, une ouverture carrée. Une dalle grise avait évidemment été enlevée. Il poussa

le lit de côté, craqua une allumette et regarda en bas. Deux mètres au-dessous, il aperçut le plancher d'un petit couloir. Il n'avait pas de lampe et encore moins envie d'explorer. Il ne doutait pas que le bruit qu'il avait entendu eût été produit par le passage de l'homme entre la paroi lambrissée et la chambre à coucher de Mme Stahm.

Une nouvelle surprise l'attendait quand il regagna le hall. La porte était grande ouverte. Quelqu'un était sorti dans le bref espace de temps qu'il lui avait fallu pour atteindre le caveau et revenir, quelqu'un qui l'avait probablement surveillé. Un panneau se balançait paresseusement sur le mur, à l'endroit où celui-ci avait paru plein. Un des panneaux mangés par les vers était une porte secrète.

Montant les marches de l'escalier deux à deux, il bondit chez Mme Stahm.

« Il est parti ! » dit-il. Sa voix était hésitante et ses mains tremblaient. « Maintenant, madame, je pense qu'il faut se décider,… pour la prison ou le continent. » Elle ne répondit pas. Ses yeux sombres étaient fixés sur ceux de Baumgarten.

« Nous n'irons à aucun de ces deux endroits », dit-elle. Elle frissonna, poussa sa correspondance vers les casiers et rabattit le couvercle de son bureau, le fermant avec deux clefs.

« Envoyez quelqu'un ôter le lit et la chaîne, et faites partir Weiss et Bernard à sa recherche. Il faut qu'ils prennent les chevaux de selle.

— Mais supposez que Lamonte,… commença-t-il.

— Il ira droit chez Wertheimer,… et Wertheimer ne fera rien. Il n'oserait pas. Il ne fera rien de plus que de se servir des renseignements de Lamonte pour acheter sa réconciliation avec moi. Maintenant, allez, et faites ce que je vous dis ! »

Il se hâta de transmettre ses ordres. Quand il revint, elle regardait fixement, avec mélancolie, le feu qui brûlait dans l'âtre. Elle jeta un regard autour d'elle et tressaillit lorsqu'il entra.

« Oui. Vous avez fait ce que je vous ai demandé ? Bon ! Maintenant, écoutez. Je suis tourmentée au sujet de Miss Garden. Ne pourriez-vous pas la voir, Pierre ? Vous avez de la finesse, vous pourriez lui dire que je suis malade, mourante, si vous voulez ! »

Il fit une grimace en entendant cela.

« Le docteur voudra l'accompagner. Quelle explication donner, si je dis que je n'ai pas besoin du docteur ? D'ailleurs, il a écrit pour dire qu'elle n'était pas en état de travailler. Je la verrai cependant, si vous le désirez. Quelle est l'adresse de Mainford ?

Elle dut ouvrir son bureau pour trouver son carnet et lui lire l'adresse. Il la répéta, en l'écrivant sur sa manchette blanche.

« Cet homme est notre pire ennemi. » Tels furent les derniers mots de Mme Stahm.

Baumgarten aurait pu rire. Il avait rencontré tant de « pires ennemis », qu'un de plus ou de moins ne valait pas la peine de s'en tourmenter. Le pire ennemi de tous pourrait être Lamonte.

Tout ce jour-là, Alain Mainford avait tourné et retourné dans son esprit la question, extrêmement importante, de l'avenir de Jane Garden. Il s'était informé dans des cliniques et des hôpitaux de la localité, sans trouver l'emploi que méritaient, à son avis, les capacités de la jeune fille. Il avait été surpris de découvrir l'importance des aptitudes de celle-ci. Si sa propre clientèle avait été plus considérable...

Il se complaisait dans cette idée, essayant de se convaincre que ses clients pourraient avoir besoin d'une infirmière, justifiant ainsi cette extravagance. Le cas n'était pas si rare : il pouvait nommer trois médecins qui entretenaient leur propre personnel infirmier. Il finit par s'habituer à l'idée de cette folie, qui bientôt l'enthousiasma.

Il confia à Miss Garden sa suggestion le soir même à table, et elle la considéra de la façon qu'il attendait d'elle. « Y aura-t-il assez de travail pour moi ?

— Franchement, je ne sais pas, dit-il. Naturellement il faut que je trouve où vous loger. »

Elle acquiesça.

« J'y ai songé. Voudriez-vous me louer l'appartement du cocher, au-dessus de la seconde écurie ? »

Il la regarda fixement.

« Mais c'est un bouge ! »

Elle rit. « Mais non ! il y a là trois jolies pièces, il y a même une salle de bains. Dixon me disait que le vieux docteur, dont, entre parenthèses, il ne parle jamais qu'avec respect, entretenait quatre chevaux et deux palefreniers. Ce sont les pièces du deuxième palefrenier que je désire. J'aurai ma porte d'entrée personnelle, je n'aurai pas besoin d'approcher de la maison, et je sais que je serai très confortablement installée. Quelques jeunes filles de Sainte-Marie avaient une chambre à Devonshire Mews au-dessus d'une étable, et elles en avaient fait un intérieur tout à fait charmant. »

C'était là une solution, quoique Alain la trouvât douteuse. À vrai dire, il n'avait jamais exploré l'appartement du second palefrenier. Le vieux médecin, dont il avait acheté la clientèle, était une sorte d'aristocrate, et, d'après ce qu'il connaissait des commodités de sa propre maison, Alain était certain que les pièces

seraient au moins habitables. Il dit qu'il les verrait le matin et consentit à un arrangement d'essai, marchanda pendant une heure à propos du loyer qu'elle aurait à payer – une heure délicieuse – et somme toute passa une agréable soirée.

À dix heures un quart, le cas de maternité qu'Alain attendait depuis trois jours se manifesta, urgent, sous la forme d'un jeune père de famille agité et en transpiration qui traîna presque Alain dans la rue. Il n'eut pas à aller loin et arriva deux ou trois heures avant que sa présence fût nécessaire.

À un certain égard, toutefois, sa venue fut providentielle. L'infirmière malpropre n'était pas du tout une infirmière, mais une voisine qui avait offert de remplir ces délicates fonctions. Son incapacité était légèrement accrue par l'effet de la boisson et son inutilité devint plus manifeste encore, à mesure que la nuit avançait. Alain griffonna un mot et l'envoya à Jane Garden. Une demi-heure après, celle-ci se présentait, calme, extrêmement capable, à même de s'occuper non seulement de la malade, mais de la femme ivre qu'elle remplaçait et qui, en fin de compte, dut être jetée à la rue et confiée aux soins paternels de la police. À deux heures, un hurlant morceau d'humanité vint accroître d'une unité la population anglaise. Alain laissa Jane s'occuper de la mère et rentra chez lui à pied.

Elle était très capable, très douce et absolument étonnante. Il médita ce phénomène tout en se dirigeant lentement vers son logis. Elle s'était installée superbement à la place qui lui avait été offerte. Il est vrai que la clientèle de Mainford ne pouvait pas s'offrir les services d'une infirmière de formation supérieure, mais ceci était une sorte d'expérience et, aux yeux d'Alain, l'expérience avait déjà réussi.

Il n'était pas le moins du monde fatigué, lorsqu'il ouvrit la porte et entra dans sa maison. Il prit le registre de ses clients sur la tablette, inscrivit quelques détails relatifs aux cas d'un ou deux malades intéressants qu'il avait à visiter ce jour-là. Il venait de finir lorsqu'il entendit frapper à la porte. Quel que fût le

visiteur, celui-ci ne sonna pas, mais frappa avec son poing sur le panneau. Un visiteur pressé, sans doute, car il ou elle frappa de nouveau avec frénésie.

Alain sauta sur ses pieds. Quelque chose avait dû aller de travers avec la femme qu'il venait de quitter. Il traversa le couloir à grandes enjambées et ouvrit la porte. Un homme tomba en avant dans ses bras. Son poids et la force de sa chute faillirent faire tomber Alain. Se redressant, il saisit l'homme sous les aisselles, le traîna dans le cabinet de chirurgie où il recevait ses malades, et l'étendit sur le plancher avant de frotter une allumette, puis d'allumer le gaz.

L'homme était crasseux, pas débarbouillé. En dépit du froid de la nuit, il portait seulement une chemise et un pantalon. Il pleuvait dehors, mais il n'y avait aucun signe d'humidité sur ses épaules. On eut par la suite l'explication de ce fait, lorsqu'en dehors de la maison on découvrit la grande couverture brune dont il était revêtu et qui avait glissé de ses épaules quand il était tombé en avant. Son visage non rasé était tiré et avait une teinte violacée. Sur l'un des côtés de sa tête, on voyait les cicatrices d'une vieille blessure qui n'avait pas guéri comme il aurait fallu, et son visage osseux était traversé de trois marques rouges.

Alain regarda les mains sales, émaciées, et tâta le pouls. Celui-ci était si faible qu'il était presque imperceptible. Les pieds de l'homme étaient nus, bleuis par le froid et rayés de filets de sang.

Alain entra dans son petit dispensaire, remplit une seringue hypodermique et injecta son contenu dans l'avant-bras de l'homme. Ce dernier, étendu apparemment sans vie, ne fit aucun signe.

Le docteur était intrigué. Qui était cet étranger ? D'où venait-il ? Laissant l'homme sur le plancher, il courut en traversant la cuisine jusqu'à la cour de l'écurie et appela Dixon. Quand

il revint l'homme avait repris connaissance. Il regardait fixement, le plafond, les yeux grands ouverts.

« Vous sentez-vous mieux ? »

Lentement, l'épave humaine tourna les yeux vers Alain, et murmura d'une voix fêlée quelque chose que le médecin ne put distinguer. Il se pencha et écouta. De nouveau l'homme parla en français.

« Ceci ne peut continuer… Je ne puis endurer… » Alain entendit un pas lourd dans le hall. Il crut d'abord que c'était Dixon, mais quand il aperçut par dessus son épaule la silhouette robuste du sergent Eltham, il s'écria :

« Vous êtes justement l'homme que j'aurais pu prier le ciel de m'envoyer !

— Qu'est-ce que ceci ? » Eltham avait sur le bras une grande couverture. « J'ai vu que votre porte était ouverte et j'ai trouvé ceci dehors. Je me suis demandé si M. Peace avait commis un petit cambriolage… Oh ! Est-ce qu'il a été renversé ? »

Alain lui raconta brièvement ce qui s'était passé et comment l'homme était venu. Le déchet d'humanité étendu sur le plancher avait perdu connaissance.

« Le connaissez-vous ? »

Baldy secoua la tête. « Non, pas du tout. »

Il jeta la couverture sur les pieds de l'homme.

« Nous devrions le conduire à l'hôpital. Qu'est-ce qu'il a ?

— De l'épuisement, et une température très élevée. » Baldy souleva la main maigre et examina le poignet avec curiosité.

« Il a eu les menottes. Voyez ! » Autour du poignet, il y avait une marque rouge, à vif.

« C’est drôle ! »

Il souleva une jambe de pantalon et ici la marque était incontestable. La chair était à vif autour de la cheville. Les deux hommes échangèrent un regard.

« Qu’en pensez-vous ? »

Pendant un moment le sergent ne parla pas ; puis avec un cri, il saisit dans sa poche intérieure une photographie qu’il examina attentivement, son regard allant de la figure de l’homme au portrait qu’il tenait.

« Grand Dieu ! C’est lui ! fit-il haletant.

— Qui ? demanda Alain.

— L’homme qui a disparu de l’usine Silver Steel, il y a une quinzaine ! »

CHAPITRE XI

« C’est bien lui, dit le sergent agité, en se penchant et en scrutant le visage dévasté. Voyez, docteur... »

Il tendit la photographie à Alain qui identifia l’original d’autant plus promptement qu’il l’avait vu lorsque ses yeux étaient ouverts.

« Je ne sais pas son nom », commença le sergent.

Alain jeta un regard au dos de la photographie, où quelques renseignements avaient été griffonnés.

« Lamonte, n’est-ce pas ?

— C’est exact, Lamonte. Maintenant d’où vient-il ? » Baldy examina les pieds blessés de l’homme.

« Il vient de loin, diablement loin. Voyez son pantalon, la boue est encore humide. Il devait avoir cette couverture sur lui. Je vais aller chercher un agent, nous nous procurerons un brancard et nous le conduirons à l’hôpital. »

Il se précipita hors de la maison. Lorsqu’il revint, au bout de cinq minutes, il trouva Alain en train de forcer l’homme sans connaissance à ingurgiter de l’eau-de-vie.

« Il va assez mal, n’est-ce pas ?

— Très mal, dit Alain gravement. Je ne pense pas qu’il y ait le moindre espoir. Il a une pneumonie aiguë, parmi d’autres maux, et le cœur a presque cessé de battre. »

À cet instant, Lamonte ouvrit les yeux et jeta un regard autour de lui d’un air égaré.

« Je vous ai tout dit, tout ce qu'il y a à dire, fit-il d'une voix perçante. Je ne puis vous en dire davantage. Je ne sais rien de plus,… je ne suis qu'un employé,… je ne connais pas la technique…

— Que dit-il ? » demanda vivement Baldy.

Alain était en train de griffonner les paroles de Lamonte et les traduisit à peu près.

« Écoutez tout ce qu'il dit, fit Baldy avec insistance. Ne faites pas d'erreur, docteur, cela peut signifier la corde pour quelqu'un. »

L'homme ne parla plus. Il reposait, étendu, très calme, respirant à peine. Une seule fois il murmura des mots inintelligibles. Puis il eut une légère grimace de souffrance et ne bougea plus ; il sembla au sergent Eltham, tandis qu'il regardait ce malheureux, que toute l'angoisse peinte sur son maigre visage se calmait soudain pour faire place à une merveilleuse sérénité. L'ambulance vint ; deux agents de police avancèrent à pas lourds dans le couloir et se tinrent à la porte, regardant la scène.

« Faut-il le transporter ? » demanda le sergent avec anxiété.

Alain fit signe que oui. « Il est mort », dit-il.

Henri Lamonte, jadis ingénieur au service de la Silver Steel Company, était parti, emportant avec lui son douloureux secret.

Jane Garden vint déjeuner le lendemain matin, paraissant aussi fraîche que si elle eût bénéficié d'une excellente nuit de repos. Elle n'avait rien, ou peu de chose, à signaler. La grand-mère de l'enfant était arrivée et l'avait pris en charge.

« C'est un cas tout à fait normal », dit Jane.

Alain piqua dans le plat un morceau de lard.

« J'ai eu un cas qui n'était pas tout à fait aussi normal », dit-il d'un air sombre.

Et il lui raconta la venue et la mort de Lamonte.

« En fait, j'ai eu une nuit fiévreuse et je me sens comme un torchon mouillé qui essaierait de marcher sur une corde raide, fit-il. Je suppose que vous n'avez jamais vu cet individu ? »

Baldy avait, par inadvertance, laissé derrière lui la photo de l'homme et Alain l'avait adossée à la cheminée afin que le sergent ne pût manquer de la voir quand il reviendrait. Elle se leva, la prit, la regarda longuement, puis secoua la tête.

« Non, je ne l'ai jamais vu… Je ne l'ai jamais rencontré dans la maison de Mme Stahm. N'avez-vous pas dormi du tout ? »

Alain s'était couché à quatre heures du matin et avait été réveillé par Dixon à huit heures.

« Il faut me dire comment vous vous arrangez pour paraître comme vous le faites, sans avoir dormi », plaisanta-t-il.

Elle expliqua qu'elle avait dormi tout l'après-midi précédent. À Brindley Hall, madame ne faisait jamais rien avant minuit, à moins qu'elle n'allât en ville. Les affaires et le traintrain de la maison étaient accordés aux activités de Mme Stahm, et le sommeil de l'après-midi faisait partie de la routine générale.

« J'ai promis de retourner ce soir auprès de ma malade. Il y a un petit ennui dans cette maison. Ces gens sont très pauvres, n'est-ce pas ? »

Alain fit signe que oui.

« Ce genre d'ennui est assez général à Sheffield, dit-il. Quoique, comme ville, nous soyons en train de progresser avec

une si prodigieuse rapidité que nous serons une cité avant de savoir où nous en sommes ! »

Elle sirota son thé en le regardant.

« Ce n'est pas la pauvreté ! La femme est un peu légère, semble-t-il. Est-ce que vous vous intéressez aux scandales des pauvres ? Une fois remis de sa crise nerveuse, le père n'a pas paru aussi heureux au sujet de l'enfant qu'on aurait pu l'espérer, sachant qu'il s'agissait de leur premier-né. Elle a un ami qu'il ne peut pas souffrir et qu'il craint beaucoup... Devinez de qui il s'agit ? »

Il leva les yeux avec un tressaillement.

« Ce n'est pas Peace ? » fit-il d'un air stupéfait.

Elle fit signe que oui. « Charles Peace ! »

Puis, en clignant de l'œil, elle ajouta :

« Le chevalier servant ! »

Après le déjeuner, Baldy arriva, agissant pour l'instant en qualité d'huissier du coroner. Il remit au docteur un avertissement.

« Nous avons fixé l'enquête à trois heures, demain, docteur. Le patron voulait qu'elle eût lieu ce matin, mais je savais que vous seriez occupé.

— Avez-vous découvert quelque chose au sujet de Lamonte ?

— Beaucoup de choses, dit le sergent. J'ai eu la visite de M. Machin... de la Silver Steel.

— Je m'étonne que vous puissiez vous rappeler la Silver Steel. Vous voulez dire Wertheimer, naturellement ?

— C’est bien le type. Il a reconnu l’homme tout de suite. Il a été complètement bouleversé. Il se demande ce qui est arrivé à cet autre camarade à lui qui a disparu.

— Ceci renverse-t-il votre théorie selon laquelle Lamonte était parti avec une jeune fille ? Vous vous souvenez qu’une jeune fille avait disparu ?

— Erreur de ma part, dit Baldy sans se déconcerter. Elle est allée voir des amis à la campagne. Je le savais, mais je ne l’ai dit à personne. Ce type de la Silver Steel pleurait,… il pleurait réellement, docteur. Il s’est effondré quand il a vu le cadavre. Les étrangers pleurent souvent, ils s’embrassent aussi… des hommes ! Je l’ai vu faire à victoria Station, à Londres. Cela ne devrait pas être permis.

— Qu’avez-vous appris d’autre ?

— Il était venu de très loin. Un de nos agents montés l’a vu marchant péniblement dans la neige… et a cru que c’était une femme enveloppée dans un châle. C’était juste en dehors de la ville. L’agent monté était à un carrefour, il ne savait pas de façon certaine par quel chemin l’homme était venu et il n’a pas pris la peine de s’en enquérir. Ça, c’est bien les agents montés ! Dès l’instant où vous placez un agent de police sur un cheval, il semble perdre son intelligence. Je l’ai déjà dit et je le répète. »

Le sergent consulta son carnet.

« Il avait été battu. Il y avait des marques sur son corps et aussi sur sa figure. Le chirurgien de la police dit qu’il y a également des marques de fouet. L’affaire est un mystère pour moi. »

Alain réfléchit longtemps, puis il demanda lentement : « Faites-vous un rapprochement entre Mme Stahm et la mort de cet homme ? »

Le sergent ouvrit la bouche et les yeux.

« Grand Dieu, non !

— Je vais vous dire quelque chose », fit Alain.

Et il rapporta avec plus de détails l'histoire de sa visite à Brindley Hall et du cri qu'il avait entendu.

Baldy tira sur sa barbe. « Cela peut avoir été un coup de sifflet, commença-t-il.

— C'est l'explication stupide que m'a donnée quelqu'un qui savait qu'il n'en était rien, fit Alain avec aigreur. Non. Si j'étais à votre place je prendrais des renseignements. Voyez Mme Stahm et Baumgarten, – vous feriez mieux d'écrire ces noms, vous ne vous les rappellerez jamais, – et si vous pouvez trouver un prétexte, fouillez la maison. »

Baldy hésita sur ce point. C'était une grosse affaire dont seuls ses supérieurs pouvaient se charger. Quant à lui il n'aimerait pas s'en mêler ni même suggérer une pareille démarche. C'était une chose terrible que d'accuser une femme, même s'il s'agissait d'une étrangère, et la police n'était justement pas très populaire pour le moment. Il exposa toutes ces considérations à Alain.

« La police n'est jamais populaire, ne dites pas de bêtises, fit sèchement Alain. Si vous êtes habile vous pouvez même accuser votre ami Charles Peace de complicité dans la mort de Lamonte. Vous rappelez-vous m'avoir dit que l'un des deux assaillants de Lamonte, aperçus par un témoin, était un petit homme ?

— Ce n'était pas Peace, répondit Baldy. Il n'était pas en ville. Il est parti pour Manchester avant-hier soir. Je ne puis comprendre pourquoi on ne le pince pas à la minute où il arrive à la gare. J'ai un ami à moi qui est inspecteur et je l'avertis toujours quand Peace va à Manchester, mais il ne fait jamais rien. Or, pendant que Peace y est, il se commet généralement un ou deux cambriolages.

— Il s’en commet probablement quelques-uns quand il n’y est pas », fit Alain en souriant.

Puis il continua plus sérieusement :

« Que pense le chirurgien de la police du cas de Lamonte ?

— Inanition, épuisement, mauvais traitement, répliqua Baldy. C’est un meurtre, au sens de la loi. Si nous mettions la main sur l’homme qui l’a commis, il ferait la connaissance de M. Marwood. Un aimable compagnon, Marwood, on ne croirait jamais avoir affaire à un bourreau quand on lui parle. C’est un vrai *tory* patriote, et ce qu’il dit de M. Gladstone vous ferait dresser les cheveux sur la tête. »

Les idées politiques des bourreaux n’intéressaient pas Alain et il en fit la remarque.

Il passa les courts instants qui s’écoulèrent entre le départ d’Eltham et le commencement de sa « tournée » à rédiger un rapport sommaire pour le coroner. Baldy avait promis de porter à la connaissance de son supérieur les soupçons d’Alain sur Mme Stahm et sa maison. Qu’il l’ait fait ou non, aucune démarche ne fut entreprise pour explorer la voie indiquée.

Selon toute probabilité, le sergent Eltham n’avait pas insisté sur ce point auprès de son chef, car il considérait la suggestion comme fantastique et ne s’en cachait pas.

Tout en effectuant sa tournée ce matin-là, Alain examina la possibilité de poursuivre les investigations pour son propre compte. Il était à moitié décidé à aller voir Mme Stahm quand il rentra chez lui pour déjeuner. Sa femme de charge vint lui ouvrir la porte. « Il y a une dame qui désire vous voir. Elle est dans le salon. Mme Stahm.

— Tiens ! tiens ! tiens ! fit Alain un peu désarçonné. La montagne est venue au prophète ! »

Puis, à voix basse :

« Si Miss Garden s'éveille, ne la laissez pas descendre avant que Mme Stahm soit partie. »

Mme Stahm avait le talent de paraître trôner dans le cadre le plus banal. Elle s'était assise sur une chaise haute au centre de la pièce, sa robe de soie magenta déployée, les mains croisées avec affectation sur ses genoux. Elle apportait avec elle une atmosphère de cour et salua Alain avec un sourire railleur, qui n'était pas dépourvu de majesté.

« La malade est venue à vous, fit-elle gaiement. La dame au cœur malade, hein ? Mais mon cœur est bien disposé pour vous, docteur. Ma pauvre Jane va-t-elle mieux ? » Il y avait dans cette question un soupçon d'ironie qui n'échappa pas à Alain.

« Beaucoup mieux, fit-il. Tellement mieux qu'elle est couchée. » Mme Stahm sourit.

« Les jeunes filles qui restent dehors toute la nuit à s'occuper d'accouchements ont parfois besoin de dormir. Elle était trop malade pour me soigner, mais non pour soigner la mère de petits bambins. Ce n'est pas gentil de votre part, docteur ! »

Alain ne répondit rien à cela. Évidemment, elle avait fait un usage judicieux du temps qu'elle avait passé à attendre, d'autant que la femme de charge d'Alain était un peu bavarde.

« Vous avez eu un cas terrible, ici, la nuit dernière m'a-t-on dit ? Comme c'est pénible d'être médecin !

— Oui, un homme qui est mort dans cette pièce », mentit Alain. S'il avait espéré impressionner Mme Stahm par le sentiment d'une tragédie, il fut désappointé. « C'est une pièce très agréable pour y mourir, répondit-elle.

— Connaissiez-vous Lamonte ? »

Elle fronça les sourcils à cette question.

« Lamonte ? Le nom m'est familier. Mon mari avait un employé de ce nom. Ce nom est très commun dans le pays de Vaud. Tous les noms y sont français ; ils deviennent allemands quand vous franchissez les montagnes et que vous pénétrez dans l'Oberland ; italiens dans le Trentin. À Bâle, ils sont allemands.

— Mme Stahm – Alain souriait – vous n'êtes pas venue ici pour discuter des divisions ethnologiques de la Suisse, n'est-ce pas ? Savez-vous quelque chose sur la mort de Lamonte ? »

Elle haussa les épaules.

« Moi ? Quelle absurdité ! Pourquoi saurais-je quelque chose ? Le pauvre a été tué dans un accident, d'après ce que je comprends. Je ne savais rien à son sujet jusqu'à ce que votre femme de charge me parlât de lui. Vous ne m'aimez pas, docteur ? Vous pensez que je suis une mauvaise femme, n'est-ce pas ? Vous pensez que j'ai tué Lamonte... que je lui ai coupé la gorge ou quelque chose d'analogue ? Absurde ! Tout à l'heure vous direz que j'aime Peace, ce petit homme laid. Vous n'êtes pas raisonnable, mon cher ami, parce que vous avez des préjugés. Vous croyez que je suis mauvaise parce que je suis étrangère ! »

Elle avait un rire très musical, quand elle était amusée, et elle paraissait amusée en ce moment.

« Je suis venue ici, d'abord... elle compta délicatement sur ses doigts, d'abord pour m'informer de ma chère Jane. Naturellement, je suis attachée à la jeune fille ; et j'ai à songer à sa bonne renommée. Vous êtes médecin et homme du monde, est-il convenable qu'une jeune femme habite votre maison, où vous n'avez ni mère, ni sœur, ni tante, ni Dieu sait qui, pour avoir soin d'elle ?

« En second lieu, je suis venue parce que je vous dois des excuses. J'ai été très impolie à votre égard, j'étais furieuse après

vous. Pierre Baumgarten m'a dit que je devrais avoir honte, aussi je suis venue m'excuser et vous demander de vouloir bien continuer à me voir. »

Alain secoua la tête.

« Ce n'est pas pour cela que vous êtes venue. Lamonte était vivant, quand il est arrivé ici, il pouvait parler. Vous désirez savoir ce qu'il a dit. »

Un air d'étonnement absolu fut la réponse de Mme Stahm.

« Pourquoi ce qu'il a dit m'importerait-il ? En quoi ce qu'un individu quelconque dit dans son délire peut-il m'intéresser ? Quand les gens sont mourants, ils n'ont pas leur raison et ils disent des choses extravagantes. N'est-ce pas vrai ? Vous êtes médecin, vous devez le savoir. »

Elle attendit un moment, mais Alain garda le silence, et elle continua :

« Il aurait pu parler de moi… Pourquoi pas ? S'il était un des employés de mon mari, ce serait très vraisemblable. Il aurait pu aussi parler de M. Wertheimer pour qui il a travaillé ou de M. Eckhardt, qu'il a rejoint en Amérique, ou de vous, docteur, qu'est-ce que cela peut faire ? Rien. S'il a dit quelque chose… »

Elle s'arrêta et attendit.

« Vous lirez ce qu'il a dit dans le compte rendu de l'enquête qui sera publié dans le *Sheffield Telegraph*.

— Pourquoi pas au palais ? demanda-t-elle.

— Avez-vous l'intention de vous y rendre ? » demanda Alain.

Et tout de suite il se rendit compte de la faute qu'il avait commise.

Le sourire de Mme Stahm était triomphant.

« Je ne suis donc pas appelée à témoigner ? Il n'a rien dit du tout à mon sujet ! Pas même dans son délire de mourant ! Mon cher docteur, vous êtes plutôt naïf. Je n'oserai plus jamais me fier à vos conseils. »

Elle avait appris tout ce qu'elle désirait savoir. Toujours souriante, elle se leva, mit ses gants et arrangea son chapeau devant le miroir carré.

« Il ne faut pas croire que je suis une méchante femme, ni me blâmer en tout. Si j'avais habité ici à l'époque, vous auriez dit : « Cette femme a causé l'inondation de Bradfield », et ce ne serait pas vrai ! Non, non, il y a bon nombre de mes actions qui sont innocentes. »

Lorsqu'il l'accompagna à la porte, la victoria était là et le valet de pied attendait, debout, la couverture sur le bras, pour aider Mme Stahm à monter en voiture.

« Vous viendrez me voir, docteur, et vous m'apporterez toutes les nouvelles, n'est-ce pas ? Mon ami Baumgarten a de l'amitié pour vous, et amenez-moi ma petite infirmière. Nous nous sentons seuls sans elle. Mais il faut qu'elle revienne sans qu'il y ait de scandale autour de son nom, vous comprenez ? »

Il y avait un léger sourire malicieux sur ses lèvres lorsqu'elle partit. Alain entra dans la maison et il eut d'amples sujets de réflexion pendant son frugal repas.

Jane Garden et Alain Mainford passèrent la soirée sans être dérangés et il lui apprit à jouer à l'écarté. Elle se montra une élève docile, mais le jeu offrait moins d'intérêt pour Alain que sa partenaire elle-même. Il se rendit compte, ce soir-là, qu'il était follement amoureux et quand, le lendemain soir, Jane manifesta l'intention de faire le tour des magasins pour tâcher de trouver quelques articles de mobilier, il insista pour mettre à sa disposition la quantité considérable d'objets mobiliers qu'il avait entreposés en ville.

CHAPITRE XII

Les médecins détestent les enquêtes qui sont la pire façon de perdre son temps. En outre, l'épreuve risque toujours d'être prolongée par les questions trop zélées d'un juré. Car les jurés ont toujours l'impression qu'on leur cache quelque chose.

L'enquête sur Lamonte, cependant, fut une affaire de courte durée, le jugement n'ayant pu désigner le coupable. Il n'y eut pas de témoignage suffisant pour justifier un verdict de meurtre volontaire, et le jury, à la manière de tous les jurys, ne voulut pas se compromettre, et renvoya un de ces jugements curieusement obscurs qui ne signifient rien.

Alain ne vit pas Charles Peace, quoiqu'il eût des raisons de savoir que celui-ci était rentré. Baldy lui dit que Peace avait été arrêté lors de son départ de Manchester et que son sac avait été fouillé, car, pendant son séjour, il y avait eu deux cambriolages notoires. Dans l'un des cas, une maison avait été cambriolée, un bureau forcé et tout son contenu enlevé. Assez curieusement, quoiqu'il y eût beaucoup d'articles de valeur dans la maison et à la portée du cambrioleur, il n'avait rien emporté.

Le second cambriolage était une affaire plus sérieuse ; des objets représentant une valeur d'environ cinq cents livres, surtout de l'argenterie, avaient été volés. Peace avait été fouillé, et son léger bagage examiné à la gare, sans que l'on pût rien trouver. Il s'était indiscutablement occupé d'une affaire régulière, car il avait exhibé une commande qu'il avait passée et payée à un fabricant de moulures en gros.

On n'avait pu trouver aucun des objets volés.

Si la police s'était adressée à l'employé du guichet de la gare, on aurait découvert que Peace avait pris deux billets de

Manchester à Sheffield, le second destiné à un gamin qui franchit la barrière avant lui, portant un gros paquet sous son bras.

« Ne dites pas que vous me connaissez, jeune homme, lui avait recommandé Peace. Quand nous arriverons à Sheffield, vous me suivrez chez moi, et il y aura un souverain pour vous. »

Ainsi les objets volés passèrent sous le nez d'une force importante de police qui était rassemblée pour arrêter le cambrioleur à la gare et des trois agents de police en civil qui attendaient l'arrivée du train à Sheffield.

Peace était assis au sein de sa famille ce soir-là, accordant son violon et discourant sur son sujet favori, qui était Charles Peace.

À une heure et demie, Peace glissa la clef de la maison dans sa poche, fixa son revolver à l'intérieur de son chapeau haut de forme et, mettant un manteau neuf qu'il venait d'acheter, se rendit au lieu de rendez-vous où l'attendait, attelée de deux chevaux bais, la victoria de Mme Stahm. Il se couvrit soigneusement et se recula à l'intérieur de la capote, quoique, s'il se fût écouté, il eût fait le voyage en plein jour, sous les yeux admirateurs et étonnés de la multitude.

En montant dans la voiture, il avait glissé sous un des coussins un petit paquet de lettres. On ne savait jamais ce que la police allait faire. Il avait été fouillé deux fois ce même jour et peut-être qu'on le surveillait quand il était sorti de sa maison et qu'il était suivi. Il souleva le pan de cuir qui masquait la petite glace au dos de la capote, mais il n'aperçut aucune lampe. Les agents n'étaient pas assez fins pour le suivre. La déficience de la police tenait à ceci : aucun policier n'avait son intelligence.

Il atteignit Brindley Hall, traîné par les chevaux en sueur, en un temps incroyablement court, récupéra ses lettres et entra avec un air d'importance dans le bureau de Mme Stahm. La pre-

mière question qu'elle lui posa fut pour lui demander s'il était suivi.

« Il faudrait aller bien vite pour me suivre, madame, avec des chevaux tels que les vôtres.

— Avez-vous pu vous procurer ce pourquoi je vous ai envoyé ? »

Il sortit les lettres et les plaça sur le bureau.

« À part ça, il n'y avait que des factures », dit-il.

Il avait aussi trouvé six billets de cinq livres, mais il n'en fit pas mention. Il se proposait de les vendre le lendemain pour deux livres le billet à un receleur qui les enverrait sur le continent.

« Donnez-moi les lettres. »

Elle était impatiente et les lui arracha presque des mains. Elle les retourna, les éplucha une par une et son front se creusa de rides.

« Ce ne sont pas celles que je désire, dit-elle. La jeune fille ne s'appelle pas Emily. »

La figure de l'homme s'allongea.

« J'ai fait ce que vous m'avez dit de faire. Vous m'avez donné l'adresse… je l'ai ici. »

Il fouilla dans sa poche, en retira son calepin et elle y jeta les yeux.

« Trente-neuf, imbécile. Vous avez écrit cinquante-neuf, et vous vous êtes trompé de maison.

— Mon ami doit avoir fait erreur… commença Peace.

— Ne m'exaspérez pas, petit homme. Votre ami ! Pourquoi craignez-vous que je sache ? Naturellement, c'était vous ! »

L'homme, abattu, regardait le calepin, il y avait presque des larmes dans ses yeux.

« L'affaire n'était pas commode, gémit-il. Il m'a fallu toute la journée pour trouver la servante, et la plus grande partie de la nuit pour visiter la maison. Je trouvais que c'était drôle : il n'était nullement question d'amour dans les lettres… car je les ai lues soigneusement. »

Elle fit un effort pour maîtriser sa fureur.

« C'est lamentable, mais il faut essayer de nouveau. Ces lettres n'ont absolument aucune valeur. Ce sont des lettres stupides, d'une femme à une autre femme.

— Il n'y avait pas de jeune fille dans la maison, commença Peace.

— Alors, pourquoi y êtes-vous allé ? fit-elle avec brusquerie. Je vous ai dit qu'une jeune fille habitait la maison. » L'homme se rebiffa. En l'appelant imbécile, elle avait touché au point le plus sensible sa susceptible vanité.

« Tout ce que je puis dire, madame, c'est que vous feriez mieux de vous charger de la besogne vous-même, grommela-t-il. Je n'ai pas l'habitude de me laisser insulter par des femmes. »

Baumgarten, qui, généralement, n'observait pas une attitude sympathique à l'égard de Peace, essaya de verser du baume sur la plaie.

« N'importe qui pouvait commettre cette erreur, Clarice, dit-il d'un ton suave. Notre ami ici présent a commis une erreur pardonnable. J'aurais pu en faire autant, et vous aussi. »

Madame recouvra une apparence de calme. Elle comprit l'avertissement contenu dans le ton de son « secrétaire ».

« Oui, oui, c'est stupide de ma part, mais j'avais mis tout mon cœur dans cette affaire. Je suis désolée, petit homme ; vous serez payé, exactement comme si vous m'aviez apporté ce que je désirais. »

Si elle avait lu dans la pensée de Charles Peace, elle n'aurait pas pu lui adresser un appel plus éloquent.

« Non pas. Je n'accepterai pas un penny avant de vous avoir donné les lettres. C'est trente-neuf, n'est-ce pas ? Je connais la disposition de la rue tout entière, mais il me faut gagner Manchester par une autre voie. J'irai à Londres, je prendrai le train pour Manchester et je sortirai de la gare avant l'endroit où l'on vérifie les billets. Je reviendrai par le même chemin. Quand je m'engage à quelque chose, je le fais. Voilà comme je suis ! Ce n'est pas l'argent qui me fait agir… C'est l'orgueil ! »

Elle le laissa parler de lui-même pendant un petit moment, lui donna ensuite des nouvelles et, incidemment, lui développa une partie de son plan.

« La femme dont je vous parlais et l'homme à haute taille déménagent pour se fixer à Darnall. Il y a là deux maisons vides sur une terrasse, elle en a pris une. Serait-ce une bonne idée de vous installer dans l'autre en admettant que je paie votre loyer et les dépenses du déménagement ? »

L'idée plut à Peace. Il avait par nature une âme inquiète et n'était jamais demeuré longtemps à n'importe quel endroit. Darnall était un lieu qu'il fréquentait depuis longtemps et qui lui rappelait de plaisants souvenirs. Déménager ne signifiait rien de plus que l'échange d'un logis en brique, avec tous ses inconvénients, contre un autre. Cela comportait une part d'aventure… d'aventure humaine, qui lui était très agréable.

Il n'avait jamais vu Mme Dyson et s'efforça donc de l'imaginer. Cette occupation l'absorba tant et si bien que le voyage matinal jusqu'à Londres lui parut très court et qu'il at-

teignit les abords de Manchester sans presque s'être aperçu de la durée du trajet.

Il n'avait pas le temps d'ébaucher des relations avec qui que ce fût du personnel de la maison de Seymour Grove. Il fallait qu'il tentât sa chance.

Il atteignit Whalley Range au crépuscule et fit la reconnaissance de la maison. La chance était pour lui ; il vit paraître une lumière à l'une des fenêtres de l'étage supérieur, et une jeune fille de vingt-cinq ou vingt-six ans baissa les stores. Son ombre était projetée par la lumière sur le store blanc, et il vit qu'elle écrivait. C'était une fameuse chance. Celle-ci grandit encore, quand, plus tard, il vit un homme se présenter à la maison. Il y resta une demi-heure ; puis l'homme et la jeune fille sortirent ensemble. Peace conclut, de ce qu'il entendit par hasard, que l'homme était un parent.

Comme ils passaient près du buisson derrière lequel il était accroupi, Peace entendit la jeune fille dire quelque chose dans une langue étrangère. L'homme qui était avec elle riait, et elle dit alors en anglais :

« Je n'aime pas laisser la maison vide, même pour un soir. Papa ne rentrera pas avant minuit. »

Vide ? Cela signifiait qu'il n'y avait pas de domestiques, comme la suite le prouva. La porte fut facilement forcée. Peace gagna la chambre à coucher, fractura le bureau et prit les lettres liées ensemble par un ruban bleu. Par la suite, il découvrit, à son grand mécontentement, qu'elles étaient écrites en français. Du moins il supposa qu'il s'agissait de cette langue. Et il était ainsi fait qu'il eût aimé lire les lettres.

Il plaça soigneusement celles-ci dans une poche intérieure pratiquée dans la poche de son veston, sortit par la porte de derrière, longea une allée latérale et passa dans le jardin de devant.

Dans ce secteur se trouvait un agent de police trop zélé qui n'était pas particulièrement populaire parmi les gens de basse classe habitant dans le voisinage. Peace, qui pouvait voir dans l'obscurité, aperçut de loin l'homme en uniforme et traversa la route. Le policier traversa lui aussi et vint à la rencontre de Peace.

« Hello ! Où allez-vous ?

— Chez moi, monsieur. »

Ce fut une grosse erreur de la part de Peace de dire « monsieur ». L'agent, homme rusé, flaira en lui un individu appartenant aux milieux du crime.

« D'où venez-vous ?

— Je viens de Manchester et je m'en retourne chez moi.

— Permettez que je vous examine. »

L'agent le saisit sans ménagement par le revers de son habit. À ce moment, Peace le frappa de toute sa force et avec toute la haine concentrée qu'il nourrissait dans son cœur pour l'autorité.

Le coup atteignit l'agent sous la mâchoire et il tomba comme une bûche.

CHAPITRE XIII

Peace s'enfuit aussitôt au pas de course. Il tourna dans une ruelle latérale, enjamba une clôture, traversa un champ et parvint à la route principale. Il aperçut un omnibus à chevaux qui arrivait, sauta sur le marchepied et grimpa le long des barreaux de fer d'une échelle perpendiculaire jusqu'au sommet.

Si le policier l'avait reconnu, ou était capable de le décrire, cela pouvait signifier la prison pour lui. Il gagna une gare où il savait que les trains s'arrêtaient et, apprenant qu'un rapide devait arriver quelques minutes après, il se dissimula sur le quai obscur, monta dans une voiture vide et se cacha sous le siège. Prendre un billet serait fatal. Les employés des guichets et les pointeurs de billets seraient à même de le décrire, qu'il se rendît à Londres ou à Sheffield, mais particulièrement s'il allait à Sheffield.

Le train était évidemment un express. Au bout d'un moment, Peace sortit de sa cachette et commença à examiner les lettres. C'est alors qu'il fut désappointé, car les passages les plus tendres étaient du grec pour lui. Le signal avancé d'une gare située à cinq milles au Nord-Ouest était fermé. Le train ralentit et s'arrêta.

L'occasion était trop bonne pour être manquée : ouvrant la portière du compartiment, Peace se laissa glisser sur la voie ferrée, descendit un talus escarpé et, après une demi-heure de marche à travers les champs couverts de neige, atteignit une route déserte.

Ce fut une coïncidence que le seul homme qui le vit ce soir-là fût le sergent Eltham, et la salutation peu amicale de Baldy ôta un poids de l'esprit du petit homme.

« Ne vous ai-je pas vu à la porte du Norfolk Hall cet après-midi ?

— Si, monsieur, dit Peace avec vivacité.

— Pourquoi vous êtes-vous sauvé ? »

Peace répondit avec volubilité. Son alibi était établi ; il en avait besoin, car l'agent Cock avait mis en circulation une description assez exacte de lui qui ne parvint toutefois à Sheffield que le lendemain matin.

Peace fut emmené au poste par la force de l'habitude. Mais il put mettre en avant son pire ennemi, pour témoigner qu'il était à Sheffield cet après-midi-là.

« Et quand j'y réfléchis, dit Baldy ennuyé, je ne suis pas tellement sûr que c'était lui ! Le petit démon m'a répondu si vite que j'aurais dû me rendre compte qu'il me faisait marcher. N'importe comment, il n'est pas descendu à la gare, et pour autant que je sache, il n'était pas parti pour Manchester. Ce Peace est aussi rusé qu'un plein wagon de singes ! »

Quand Baldy l'accosta ce soir-là, près de l'hôtel de ville, Peace se tenait debout sur le bord du trottoir, promenant ses mains du haut en bas des poches de son long pantalon et écoutant le tintement musical des pièces d'or.

« Je ne suis pas tellement sûr que je vous aie vu à la porte du Norfolk Hall, commença Baldy.

— Vous devriez en être sûr, grommela Peace. Vous ne devriez pas faire de déclarations si vous n'êtes pas disposé à vous y tenir. Vous m'avez vu et je vous ai vu. »

Le sergent Eltham fit un mouvement de déglutition.

« On m'a dit que vous alliez déménager, que vous alliez à Darnall ?

— Je n'aime pas mon quartier actuel, il est vulgaire. »

Il avait été entendu que, s'il réussissait à se procurer les lettres, Peace enverrait un message pour avertir Mme Stahm et que Baumgarten viendrait les prendre. Ceci n'était pas du goût de Peace. Il désirait faire parade de son succès et de ses capacités devant la femme qui l'avait accusé. Mais les ordres de madame étaient impératifs. Il y avait d'excellentes raisons pour se tenir à l'écart depuis la mort de Lamonte.

Il rencontra Baumgarten dans une petite auberge, sur le bord de la route, à quelques kilomètres de Sheffield, et lui remit le paquet. Baumgarten jeta un regard sur les lettres et ses yeux étincelèrent.

« Pouvez-vous les lire, monsieur ? »

Et comme Baumgarten acquiesçait :

« Lisez-nous-en un passage... un passage d'amour, dit Peace avec ardeur.

— Mon ami – et Baumgarten lui tapa sur l'épaule avec bonhomie – vous n'avez pas besoin de leçons dans l'art d'écrire des lettres d'amour. »

Le petit homme parut boire du lait à ce compliment. Madame consentit gracieusement à le recevoir huit jours plus tard. Il dut apporter trois cadres de tableaux et passer par la formalité de se présenter comme un marchand qui vient prendre des commandes, procédé qui, pour une raison ou une autre, l'ennuyait. C'était un petit homme très vaniteux. Il n'aimait rien autant que d'être considéré comme un « gentleman ». Rien ne le mettait dans un tel état de colère qu'une allusion à son manque de culture. S'il pouvait « jouer » les émotions de madame, elle pouvait tout aussi bien le « jouer » lui.

Une femme ingénieuse que Mme Stahm ! Elle restait assise pendant des heures, rêvant de grands projets, de projets ingé-

nieux, incroyablement habiles dans leur complexité. Elle avait beaucoup songé à Jane Garden et au docteur, et elle avait mêlé à ses histoires imaginaires cet homme fruste et laid.

Son principe était d'aller au fond des choses. Elle ne s'était pas contentée de découvrir les antécédents de Jane Garden, et son histoire, pour autant que l'hôpital pouvait la renseigner. Elle partit plus loin en campagne et fit des recherches dans le petit village où la jeune fille était née. La mère de Jane, ainsi que son père, étaient décédés. Ils avaient fait un ménage malheureux et s'étaient séparés quelques mois avant la naissance de Jane. M. Garden avait fait une mésalliance en épousant une jolie fille qui sortait d'un cirque ambulant. On parlait d'un ancien amant. L'affaire dut être débattue au tribunal des divorces, mais les témoignages ne furent pas suffisamment convaincants pour assurer leur séparation complète.

Les villageois, qui n'abandonnent pas aisément un potin, en parlaient encore longtemps après que le gazon eut recouvert la tombe des deux êtres que la question intéressait le plus.

Madame fut captivée par les nouvelles qu'elle recueillit. Elle poursuivit son enquête, tandis que tout le temps son esprit ingénieux cherchait une recette lui permettant d'accommoder les éléments qu'elle avait récoltés en un plat qui serait le plus désagréable possible au goût de l'homme qu'elle haïssait sans réserves : le docteur. Il l'avait défiée, l'avait indirectement menacée, et il devinait son affreux secret.

Le plan de Mme Stahm prit une forme définitive le jour où Peace arriva. Le fait qu'il fût entré le moins du monde dans la combinaison tint à la circonstance fortuite de son arrivée. Elle lui donna la récompense qu'elle lui avait promise, l'augmenta généreusement, trouva un malin plaisir à compléter ses bontés en traduisant une des lettres qu'il avait volées, puis elle amena la conversation sur Jane.

« Je n’aime pas les gens prétentieux. Elle est trop prétentieuse pour moi, dit Peace. Ce n’est qu’une gamine. J’aime les femmes du monde et elles m’aiment. Je ne suis pas beau, madame, mais j’ai quelque chose qui plaît. »

Il continua sur le même ton, et elle ne l’interrompit point. Quand elle parla, elle ramena la conversation sur Jane. De toute manière, le désir qu’avait Peace d’être en meilleurs termes d’amitié avec elle était irréalisable, et pour beaucoup de raisons.

« Lesquelles ? » demanda-t-il vexé.

Elle les lui dit, et il faillit sauter de sa chaise.

Pendant deux heures, ils restèrent assis ensemble, causant avec ardeur. Baumgarten qui vint jeter un coup d’œil à deux ou trois reprises, se retira aussi vite qu’il était apparu, content d’échapper à l’atmosphère que Peace apportait avec lui.

La nuit était déjà venue quand la victoria ramena Charles Peace à Darnall. La voiture le laissait toujours à un endroit solitaire, près du village ; il haïssait cette idée, mais madame ne transigea pas. L’esprit de Peace était maintenant pleinement occupé. Les Dyson avaient emménagé. Il avait entrevu pour la première fois la dame et celle-ci lui avait fait bonne impression. Il n’éprouva aucune difficulté à faire la connaissance de la femme et de son mari à la langue acerbe.

Les hommes étaient toujours moins commodes que les femmes, car les hommes n’avaient jamais confiance en lui, et quelques femmes avaient trop de confiance. La connaissance était devenue de l’amitié, autant que le maigre Dyson voulût bien le permettre. L’Américaine trouvait Peace laid, mais séduisant.

Ce fut huit jours après sa visite que Jane Garden rencontra le petit homme et, fait curieux, elle ne parla jamais à Alain de cette rencontre. Elle aurait continué sa route, mais l’homme lui adressa la parole et, par pure courtoisie, elle s’arrêta. Il avait

quelque chose à lui dire, quelque chose qui ne pouvait être dit dans un lieu public. Il était très respectueux, plutôt triste. Elle se sentit pleine de pitié pour lui. Il mentionna alors un nom qu'elle n'avait pas entendu depuis des années, et son sang se glaça. Elle avait une heure de liberté, Alain était absent et ne rentrerait pas avant le soir. Elle accompagna le vilain homme au nouveau Fritz Park qui venait justement d'ouvrir. Une fois là, il lui dit ce qu'il jura n'avoir révélé à âme qui vive et, tandis qu'elle l'écoutait, elle se sentit la mort dans l'âme. À un moment donné, elle se serait évanouie si elle n'avait fait un suprême effort pour se maîtriser.

À la porte du parc, elle le quitta. Il désirait la revoir dans quelques jours, mais elle secoua la tête.

« Je ne désire pas vous revoir, je ne désire jamais vous revoir, dit-elle hors d'haleine. Je vous hais... mon Dieu, comme je vous hais maintenant. »

Un cab passait. Elle le héla et regagna le domicile d'Alain en voiture. Il remarqua sa pâleur quand il rentra et pensa qu'elle était malade.

« Je trouve vraiment que vous devriez vous reposer. Cet emploi chez Mme Stahm doit vous avoir enlevé beaucoup de votre vitalité.

— Je vais très bien... je me sens tout à fait bien », dit-elle.

Elle passait ses soirées dans sa chambre, cousant les étoiles qu'elle avait achetées pour sa nouvelle installation. Il sembla à Alain qu'elle était soudain devenue différente, une Jane Garden qu'il ne connaissait pas, et il était embarrassé pour s'expliquer ce changement d'attitude. Il lui demanda de but en blanc ce qui l'ennuyait ; elle lui répondit un peu brièvement, et il décida de ne pas intervenir. Elle avait certainement ses propres soucis, sa vie personnelle. Cette pensée fit naître en lui une légère jalousie. Y aurait-il un homme dans sa vie, se demanda-t-il ? Mais alors elle le lui aurait dit, il en était sûr.

Elle était plus jeune qu'il ne l'avait pensé et avait commencé son apprentissage d'infirmière avant d'atteindre ses seize ans.

« J'ai été obligée de travailler, expliqua-t-elle. Je vivais chez une tante qui ne m'aimait pas particulièrement et il y avait en outre certaines autres complications. » Elle ne lui dit pas en quoi consistaient ces complications.

Alain ne pouvait se rappeler le temps où elle n'avait pas été la douceur de sa vie, quelqu'un à qui penser quand il s'éveillait, un guide sûr de ses rêves. Il avait le talent de lui faire de petits compliments, directement ou indirectement. Ceux-ci amusaient la jeune fille, au début de leurs relations, et lui étaient agréables. Maintenant, ils semblaient l'ennuyer. Alain cessa de lui en adresser et, quand par hasard il le faisait encore, il se sentait stupide et gêné devant les réactions de la jeune fille.

Pourtant elle venait à lui avec toutes ses difficultés et affirmait implicitement sa confiance en lui.

Mais il se heurtait toujours à cette attitude réservée qui l'affligeait, de sorte qu'un jour il s'enquit brusquement de sa santé et plus brusquement encore lui demanda s'il l'ennuyait.

Le « non » énergique par lequel elle répondit à la dernière question le rendit heureux pendant huit jours.

CHAPITRE XIV

Jane Garden reçut des lettres, mais Alain ne put deviner comment et quand elles lui étaient remises.

Elles ne venaient pas par la poste. Un jour il vit un petit messager en haillons sortir en hâte par la porte d'entrée et, en pénétrant dans la maison, il la surprit en train de lire un billet. Elle se tenait debout près de la fenêtre, le visage de profil, ses fins sourcils froncés, et il vit au soulèvement de sa poitrine que quelque chose l'avait troublée.

« Quelque chose qui ne va pas ? » interrogea-t-il.

Vite, elle chiffonna le papier qu'elle tenait à la main et le fit disparaître derrière son dos.

« Rien, rien », dit-elle.

Il ne pouvait pas lui demander des détails sur sa correspondance. Une allusion à la lettre, plus tard dans la journée, parut la mettre mal à l'aise. Elle sortit dans l'après-midi ; quand elle revint, elle était pâle comme la mort.

« Au nom du Ciel, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. » Elle semblait le défier.

Ce fut alors qu'Alain fit une surprenante découverte. Il avait été appelé par un malade éloigné, et il revenait en voiture, tard, un après-midi, lorsque Dixon décida de prendre un raccourci et de passer par un chemin de traverse dont le sol était en mauvais état, mais qui, sans aucun doute, faisait éviter un crochet long et ennuyeux. En un point du chemin se trouvait un portail, encastré dans la haie, qui conduisait dans un champ. Alain eut obscurément conscience d'apercevoir deux personnes

près du portail. Il ne les reconnut pas avant d'arriver à leur hauteur. La femme était Jane, le petit homme qui lui décochait des œillades en plein visage était Charles Peace.

Le cœur du jeune médecin cessa presque de battre. Pendant un moment, il eut une envie folle de sauter en bas de sa voiture, de revenir sur ses pas et de demander une explication, mais il se contint.

Jane Garden rentra trois quarts d'heure après lui et ne donna aucune explication. Il n'en demanda d'ailleurs point.

Il était confondu, déconcerté et, jusqu'à un certain point, horrifié. Que cette jeune fille raffinée et délicate trouvât en Peace un compagnon agréable, ce n'était pas croyable.

Il attendit patiemment, jour après jour, que Jane le mît dans sa confidence ; mais elle ne le jugea pas nécessaire. Il ne put deviner si elle l'avait vu. Ce qui est certain c'est qu'elle ne donna aucune indication, qu'elle ne trahit jamais, par un seul mot, le moindre malaise.

Peace ! C'était incroyable ! Un vil petit cambrioleur, un homme dont le nom était la fable des gens de basse condition !...

Y avait-il du vrai dans cette histoire de fascination surnaturelle ? Il rejeta l'idée comme ne méritant pas créance.

D'autres personnes les avaient vus ensemble. Un de ses clients rappela Alain Mainford au moment où il s'en allait.

« Oh ! à propos, votre infirmière... Miss Garden, la jeune fille qui est arrivée ici il y a deux jours... ne pensez-vous pas qu'elle devrait être prévenue ?

— Prévenue de quoi ? demanda laconiquement Alain.

— Je l'ai vue l'autre jour à Fritz Park avec un affreux petit homme. Je crois que c'est un personnage très connu dans ce

quartier-ci. Mme Hackitt les a vus ensemble un autre jour. Elle ne devrait pas agir ainsi.

— Je pense que Miss Garden est tout à fait capable de prendre soin d'elle-même », répondit Alain, froissant un client riche sans espoir de pardon.

Il devait y avoir une raison pour expliquer la conduite de la jeune fille.

Était-ce quelque chose qui avait un rapport avec Mme Stahm, quelque secret que Peace aurait déterré ? Plus il y pensait, plus il s'embrouillait.

Alain trouvait vexant que la jeune fille ne lui offrît pas volontairement une explication sur cette amitié singulière.

Comment pouvait-elle concilier ses véhémentes déclarations de haine à l'égard de Peace avec ces rencontres fugitives ? Elle ne le voyait jamais que dans la journée.

Quelquefois elle s'échappait une heure de chez un malade pour rencontrer Peace à un endroit propice mais isolé. Alain devinait toujours quand un rendez-vous avait eu lieu, car elle était plus grave, plus laconique, incapable de concentrer sa pensée.

Il avait parfois l'impression qu'elle souffrait atrocement. Il lui fit entendre un jour, avec brusquerie, qu'elle avait quelque chose dans l'esprit et qu'elle ferait mieux de le lui dire.

La suggestion fut reçue froidement, et il se rendit compte que, si leur amitié devait durer, il ne faudrait plus qu'il fît aucune allusion à cette étonnante relation de Jane.

Cela le tourmentait beaucoup, quoiqu'il y eût quelque chose d'impersonnel dans les rapports amicaux qu'elle conservait avec le misérable petit voyou.

Elle demeurait si sereine, si parfaitement saine d'esprit, et Alain avait une telle confiance en elle qu'il n'envisagea pas un instant l'explication la plus classique.

Aucune femme intelligente ne pouvait succomber au charme du petit encadreur. Il pouvait croire n'importe quoi sauf cela.

Il découvrit que, même lorsqu'elle ne le rencontrait pas, Peace suivait ses pas. On le vit attendre à la porte des maisons où elle donnait des soins, et la police dut le forcer à poursuivre son chemin.

Intrigué, Baldy vint demander des explications à Alain. « Je le fouille dans la rue, mais sans jamais trouver aucun outil de cambrioleur dans ses poches. Toutefois, il y a un fait : il a surveillé cette maison pendant deux jours. Je crois que j'ai le droit de le faire coffrer. »

Alain secoua la tête.

« Je ne le ferais pas si j'étais à votre place. »

Baldy le regarda d'un air bizarre.

« Il n'y a rien de vrai dans cette histoire ? »

Il hésita.

« Quelle histoire ?

— Qu'il est en train de tourner autour de... eh bien ! de Miss Garden ? »

Alain réfléchit un moment, puis il dit :

« Non – mais pas de façon très convaincante. Je vais vous dire ce que je pense, Eltham, fit-il. Cet homme doit connaître un ami de Miss Garden, quelqu'un qu'elle ne veut pas froisser. Le petit démon se sert de cela comme excuse pour lui parler.

— Est-ce qu'il ne l'a pas le moins du monde ennuyée ? demanda Baldy vivement. Si oui, je vais le mettre en tôle.

— Elle ne s'est pas plainte, répliqua Alain. Pour autant que je sache, il ne lui a rien dit qui pût la froisser. »

Le sergent Eltham frotta son crâne luisant avec perplexité.

« Je ne puis comprendre cela… il lui a offert un cadeau.

— Un quoi ? s'écria Alain stupéfait.

— Un cadeau,… un anneau d'argent avec une pierre en imitation. Il l'a bien acheté car un de nos hommes en civil l'a vu. Il l'a acheté pour elle. Il le lui a donné cet après-midi et elle l'a jeté sur la route. Notre policier l'a vue jeter quelque chose au loin et, après son départ, Peace l'a cherché, mais c'est mon collègue qui l'a trouvé : un anneau d'argent avec un saphir de verre.

— Je donne ma langue au chat, fit Alain.

— De toute façon, cela a dû lui paraître dur de l'acheter, dit Baldy. Tous les cadeaux qu'il fait à ses amies sont des objets qu'il vole et qu'il ne peut vendre.

— Miss Garden n'est pas son amie, dit Alain froidement, et il est ridicule de lui appliquer ce qualificatif. »

Ce fut pendant cette période plus aiguë d'anxiété qu'Alain Mainford renoua des relations anciennes et peu désirables. L'entrevue fut brève et finit de façon brusquée.

Il avait fini d'examiner un certain nombre de clients et il appuya sur la sonnette posée sur le côté de son bureau. C'était le signal pour le suivant et, il l'espérait, son dernier client de la matinée.

L'homme qui entra, palpant nerveusement le bord de son melon, paraissait l'image de la santé et de l'embarras. Il avait attendu longtemps à la porte de la maison avant d'oser entrer ;

puis il avait attendu, tandis que malade après malade passait dans le cabinet de consultation et en ressortait.

Cette fois il obéit à l'appel.

« Eh bien ! de quoi souffrez-vous ? » demanda Alain d'un ton aimable.

Puis il fronça les sourcils.

« Je vous ai vu quelque part.

— Oui, monsieur,... je suis Carton, monsieur. »

Les yeux de l'homme ne le quittaient pas.

« Carton ? Grand Dieu ! Vous étiez mon domestique au temps où j'étais dans l'armée, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, fit Carton qui se mit à tousser.

— Est-ce qu'il n'avait pas été question d'une montre perdue... ma montre, en fait ?

— En effet, monsieur, dit Carton très respectueusement. C'est le seul acte de ma vie que je n'ai jamais cessé de regretter, monsieur. Cédant à une tentation soudaine et ayant ma femme malade...

— Vous n'étiez pas marié ! » riposta vivement Alain. Son visiteur, mal à l'aise, dansa d'un pied sur l'autre. Il avait espéré que le docteur Alain Mainford serait trop absorbé par sa nouvelle clientèle pour se remémorer ces petits détails de sa vie d'autrefois.

« Quand je dis ma femme, monsieur, je veux dire ma belle-sœur. Je puis seulement vous dire que je n'ai jamais oublié ma dette envers vous et que j'ai l'intention de vous rembourser un jour.

— Et en attendant ? » demanda Alain.

Carton toussa encore.

« J'ai une chance d'obtenir du travail et de marcher droit, monsieur, dit-il. Un gentleman du Nord de l'Angleterre demande un valet de chambre... c'est un gentleman titré.

— Dans ce cas, il lui faudrait deux valets de chambre, dit Alain ironiquement. Vous n'êtes pas venu me demander de vous donner un bon certificat, n'est-ce pas ? » Carton était évidemment venu pour cela.

« Ce gentleman est très difficile et cela ferait une grande différence pour moi si vous pouviez parler en ma faveur. »

Il lui donna en toute confiance le nom et l'adresse de son futur employeur. Alain fut stupéfié par l'audace de sa demande.

« Je me rappelle un tas de choses à votre sujet maintenant. Vous avez fait de la prison, n'est-ce pas ? »

L'homme fit signe que oui.

« Combien de fois ? »

M. Carton leva les yeux au plafond d'un air pensif.

« Environ deux fois, monsieur, dit-il vaguement.

— Une fois pour avoir quitté la maison où vous étiez employé en emportant les bijoux de la maîtresse de maison ?

— Ce n'étaient pas de vrais bijoux, monsieur, se hâta de dire Carton pour corriger une mauvaise impression. Je les avais emportés pour les montrer à ma... ma belle-sœur,... elle adorait les bijoux... et je les ai perdus sur le chemin du retour, alors je n'ai pas eu le courage d'affronter la patronne. »

Il dit tout cela d'une haleine, comme un homme qui a bien répété son rôle. Le jeune médecin se renversa sur sa chaise, jetant à l'homme un regard amusé.

« Et maintenant tout ce que vous désirez est que j'écrive à votre gentleman que vous êtes honnête, sobre et digne de confiance ? Je crains de ne pouvoir faire cela, Carton. Je veux bien vous pardonner le petit incident de la montre qui n'avait pas grande valeur.

— Je n'en ai tiré que huit shillings, interposa Carton.

— Par exemple ! Votre respect pour moi a dû descendre à zéro ! Non, je ne puis faire cela. Mais je suis heureux que vous soyez venu me voir. Par ces temps de tension et de nervosité, il est agréable de rencontrer quelqu'un qui a tout son sang-froid. Vous pouvez disposer. »

Carton s'attardait encore.

« N'avez-vous pas besoin d'un domestique vous-même, monsieur ? » suggéra-t-il.

Alain agita le tuyau de sa pipe dans la direction de la porte, et M. Carton sortit, après un petit salut courtois.

Cet individu d'aspect sordide ne s'avouait pas vaincu, car il avait à Manchester un ami qui, pour une faible rémunération, lui préparerait les témoignages les plus reluisants, chacun d'eux d'une écriture différente, sur une feuille de papier à en-tête et accompagné d'un papier certifiant que l'auteur prétendu était mort ou vivait à l'étranger.

Alain se trouvait devant un dilemme. Il se rappelait maintenant chaque incident relatif à l'homme qui venait de le quitter. Un serviteur déloyal,... un voleur invétéré. Il était plus que probable qu'il obtiendrait la place convoitée avec de fausses références. Le docteur Mainford se remémorait les circonstances du procès de Carton et il se rappela que de faux certificats avaient figuré dans la déposition.

Pourtant il lui répugnait, comme à tous les honnêtes gens, de rendre la vie plus dure à ceux qui ont connu le talon de fer de

la justice. Il prit la plume, hésita longtemps, puis il écrivit un mot bref au gentleman dont Carton lui avait donné le nom.

Il ne pouvait laisser son ancien domestique s'engager dans une maison honorable sans être complice d'un crime inévitable.

C'était une tâche ingrate, comme il le découvrit quinze jours plus tard. Il reçut en effet une lettre hautaine de l'employeur, disant qu'il était absolument satisfait des références de Carton et de Carton lui-même, et qu'il était dommage qu'Alain eût laissé son parti pris s'exprimer de façon aussi énergique sur une « malheureuse affaire ».

Alain se demandait quelle était exactement la « malheureuse affaire » dont Carton avait entretenu son nouveau patron.

Il chassa la question de son esprit et ne revit plus son ancien maître d'hôtel jusqu'à cette nuit fatale où il le conduisit dans sa voiture de Banner Cross à la gare.

Le jour où il vit Carton et écrivit la lettre, il reçut un autre visiteur, mais celui-ci était un peu plus troublant.

Le visiteur fit passer sa carte, qui portait le nom d'une agence de Leeds. Toutefois il n'était pas spécifié de quel genre particulier d'affaires s'occupait l'agence. Le visiteur, un jeune homme plutôt sûr de lui-même, en arriva vite au fait. Y avait-il une Miss Garden demeurant dans la maison et Alain pouvait-il lui dire quelque chose de ses antécédents ?

Alain fut trop déconcerté sur le moment pour répliquer.

« Je ne vous comprends pas. Que voulez-vous dire ?

— Savez-vous quoi que ce soit de son passé ? » demanda froidement le visiteur.

Alain se leva de sa chaise.

« Qui vous a envoyé ? Mme Stahm, interrogea-t-il avec colère.

— Je désire seulement savoir…

— Sortez ! »

L'homme partit précipitamment. Un détective privé !

CHAPITRE XV

L’hiver passa, le printemps vint, et celui de 1876 fut particulièrement chargé pour le médecin.

Jane Garden s’était fait sa place. Dans le courant de la semaine qu’elle passa à meubler son petit intérieur situé au-dessus des écuries, Alain lui découvrit une place dans une famille riche pour soigner un cas grave, et depuis lors elle passait à peine huit jours dans son petit appartement avant d’être à nouveau envoyée auprès d’un autre malade.

Alain la voyait tous les jours, puisqu’elle soignait ses propres malades, et au printemps elle s’arrangea pour passer plusieurs dimanches avec lui et faire des promenades en voiture à travers la campagne.

Alain rencontrait souvent Mme Stahm ; celle-ci allait presque tous les jours visiter son matériel d’expérimentation. Le bruit courait que la nouvelle formule qu’elle appliquait avait donné des résultats heureux, bien que jusqu’ici le produit n’eût pu être fabriqué en quantités industrielles. De son côté, la Silver Steel avait hardiment fait une annonce et avait indiqué une date à laquelle sa marchandise paraîtrait sur le marché ; mais ni l’un ni l’autre des échantillons n’avait satisfait les experts.

Quant à Peace, Alain le vit très rarement, mais il eut parfois de ses nouvelles par le sergent Eltham. Celui-ci, toutefois, paraissait s’intéresser moins au petit homme depuis qu’Alain et lui avaient eu une discussion au sujet des étranges relations d’amitié que Peace entretenait avec Jane Garden.

Par une étouffante journée de juillet, Alain aperçut le petit homme, revêtu de ses plus beaux habits du dimanche, en compagnie d’une femme qu’il ne se rappela pas avoir jamais vue au-

paravant. Elle était jeune, environ vingt-cinq ans, avait de fraîches couleurs et était plutôt grassouillette. Son visage hardi n'avait pas une expression particulièrement intelligente.

C'était un vendredi après-midi dans un sentier de campagne. Le couple venait d'attirer l'attention du jeune médecin, qui se reposait à l'ombre d'un arbre pendant que son cocher réparait une pièce de harnais cassée, lorsqu'il vit le petit homme sauter sans effort par-dessus une palissade et cueillir une poignée de fleurs. Il n'était pas difficile de se les procurer, car Peace avait choisi le jardin d'un fleuriste. Peu après, la voix courroucée du régisseur ou du propriétaire demanda avec colère ce que voulait l'intrus. Une minute plus tard, le gardien légal des fleurs, un jeune homme svelte, arrivait au pas de course à travers champs. « Remettez ces fleurs où vous les avez prises ! » ordonna-t-il.

Dans l'intervalle, Peace avait regagné l'autre côté de la palissade, mais le jeune homme avait franchi celle-ci et lui faisait face. « Remettez-les ! »

Le fleuriste saisit Peace au collet, mais dans l'espace d'une seconde il voltigeait à travers les airs, par-dessus une palissade qui devait avoir quatre ou cinq pieds de haut et retombait avec fracas de l'autre côté, dans un châssis vitré. Alain descendit en hâte, pensant que l'homme avait été tué, mais celui-ci se releva en s'aidant des pieds et des mains, la figure ruisselante de sang.

« Espèce de sale petite brute, pourquoi avez-vous fait cela ? » demanda Alain furieusement.

S'il vit jamais la mort, ce fut sur le visage horriblement contracté de Charles Peace.

« Je vais vous en servir autant ! »

La femme cria et l'attrapa par le bras, mais il se dégagea et s'élança sur Mainford. Cette fois, cependant, il avait affaire à un athlète entraîné, à un boxeur qui était parvenu à participer aux

finales de l'armée des Indes. Alain fit un pas de côté et, comme un éclair, frappa l'homme à la gorge. Ce dernier hoqueta, toussa et faillit tomber sur les genoux : il était battu. Il n'avait de courage que pour un combat dans lequel il était sûr de la victoire ; il était incapable de supporter un coup dur. De meurtrier frénétique il devint subitement geignard et suppliant. Le changement était renversant et absolument révoltant. Même la femme au teint rosé qui se tenait à son côté le regarda fixement, bouche bée.

« Pourquoi m'avez-vous frappé ? Je vous poursuivrai en justice pour cela, pleurnicha Peace. Un grand type comme vous, frapper un petit homme comme moi ! »

Mais Alain s'occupait du jeune homme encore étourdi qui avait été jeté par-dessus la palissade. Sauf deux ou trois coupures à la figure, il n'avait aucun mal.

« Si vous m'en croyez, vous porterez plainte contre cet homme. Son nom est Chartes Peace. C'est un ancien forçat qui a subi trois condamnations. »

Peace l'entendit et laissa échapper un hurlement d'angoisse ; « Ne faites pas cela, monsieur ! Ne le laissez pas faire cela ! Je le paierai pour le dommage que je lui ai causé ! »

Il prit une poignée de pièces de monnaie dans sa poche et en mit de force deux ou trois dans la main hésitante de l'homme blessé :

« Vous n'auriez pas dû lui dire cela, docteur, vraiment vous n'auriez pas dû. C'est me jeter mes ennuis à la figure, je ne trouve pas ça bien.

— Qu'est-ce qui n'est pas bien ? » demanda la femme.

C'était la première fois qu'elle parlait. Sa voix était un peu épaisse, ses yeux vitreux. Alain considéra son état de façon fort peu charitable.

« Ce n'est rien, ma chère, dit Peace. Ce monsieur me connaît. C'est un médecin, un des plus grands médecins de Sheffield. Si vous tombez malade, envoyez-le chercher ! »

Et alors, s'adressant à Alain d'un ton suppliant : « Je dis toujours cela de vous, docteur, et vous avez démoli ma réputation parce que vous êtes un homme riche et que je suis un pauvre diable. Il n'y a pas de justice, il n'y a vraiment pas de justice du tout ! »

Alain songea alors que cette femme ne savait rien de la véritable réputation de Peace et qu'elle n'avait probablement pas entendu la description peu flatteuse de son amoureux. Il lui parut que le petit homme était très désireux qu'elle n'en sût rien, car, la prenant par le bras, il l'entraîna rapidement hors de portée de voix.

« Trois livres, dit le jeune homme tamponnant sa figure tachée de sang avec un mouchoir. Il a beaucoup d'argent. Je suppose qu'il a commis un cambriolage.

— Le connaissez-vous ?

— Charles Peace, oui, je le connais, répondit le jeune homme. Et il me reconnaîtra, car je porterai sa marque pendant un an ou deux. Si j'avais eu une hache, je l'aurais tué.

— Qui est la femme ?

— C'est la femme d'un ingénieur. Ils habitent l'un à côté de l'autre, à Darnall. On dit… »

Il raconta à Alain ce qu'on disait et ne se répandit point en propos charitables sur Mme Dyson, nom qui se trouvait être celui de la dame.

« Ils s'entendent comme larrons en foire, fit le fleuriste. Je les rencontre toujours ensemble et d'autres personnes me disent qu'elle va avec lui dans les music-halls. Son mari est un gentle-

man. Ce que toutes les femmes peuvent voir dans ce petit bonhomme… »

Ce témoignage ne laissait rien à l'imagination.

Alain retourna à la victoria qu'il avait récemment achetée et se rendit chez le malade suivant. Mme Dyson ne l'intéressait pas beaucoup, ni en vérité aucune des nombreuses conquêtes de cet homme d'une laideur surprenante et d'une méchanceté inexprimable. Pour sa part, il ne s'absorbait pas en méditations sur ce que les femmes voyaient chez les hommes. Son expérience lui avait enseigné la futilité d'une spéculation de ce genre.

À part un détail d'importance, Peace était presque sorti de sa vie. Mme Stahm était devenue un souvenir confus. Le défunt Lamonte était oublié, même par le jury qui avait fait une enquête sur sa mort.

Alain conduisit Jane au théâtre ce soir-là, et dans le courant de la soirée fit une remarque sur la brièveté du souvenir.

« J'appartiens aussi à cette période, fit-elle en souriant.

— Vous n'êtes pas oubliée, vous êtes en plein dans l'éclat du présent, dit-il avec calme. Et vous êtes en train de prendre une part un peu trop prépondérante pour ma tranquillité d'esprit. »

La jeune fille leva vivement les yeux vers lui, et Alain vit son visage s'empourprer, mais elle ne fit aucun commentaire jusqu'au moment où ils se trouvèrent sur le chemin du retour.

« Est-ce que je vous dérange vraiment ? demanda-t-elle.

— Pas le moins du monde.

— Je parle sérieusement. Pensez-vous que je… devrais faire quelque chose ?

— Oui… Je pense que vous devriez m'épouser. »

Il essaya d'affecter un air indifférent, mais sa voix se brisa. Elle ne répondit pas et il lui sembla qu'elle accélérait légèrement l'allure.

Elle aurait pu passer par la maison pour gagner son appartement, mais elle le quitta à la porte, en prenant le chemin des voitures.

« Vous n'allez pas me quitter comme cela, demanda Alain, le souffle coupé, en retenant sa main. Je vous aime... Vous le savez ?

— Aimez-vous Charles Peace ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Charles Peace ? Pour l'amour de Dieu, que voulez-vous dire ? »

La jeune fille respirait avec peine.

« Je suis sa fille ! » dit-elle en retirant sa main de celle d'Alain.

Elle s'enfuit, puis tourna le coin de la maison et disparut.

CHAPITRE XVI

Alain Mainford resta cloué sur place, pétrifié d'étonnement. Il fut incapable de bouger pendant une seconde. Il avait lu les mots « cloué sur place » auparavant, mais ils n'avaient eu aucune signification pour lui. Maintenant il savait ce que les écrivains imaginatifs voulaient dire.

Recouvrant son activité normale, il s'élança derrière Jane, grimpa le long de l'échelle de bois et atteignit le palier juste comme elle fermait la porte.

« Ouvrez la porte, Jane !

— Allez-vous-en ! »

Il entendit sa voix se briser ; elle était trop près des larmes pour qu'il pût la consoler.

« Ouvrez la porte ou je fais sauter la serrure ! »

La clef tourna et il pénétra dans la chambre obscure. La jeune fille s'était jetée sur le petit sofa, la tête sur les bras. Il la saisit par les épaules et la redressa.

« Maintenant, dites-moi ce que veut dire cette sottise. Est-ce cela qui vous a tracassé tous ces temps derniers ?

— Je suis sa fille ! N'est-ce pas terrible ? N'est-ce pas horrible ? sanglota-t-elle. Voilà des mois que je le sais ! »

Maintenant il comprenait et son esprit était libéré d'un grand poids.

« Est-ce pour cela que vous aviez des rendez-vous avec lui ?

Elle fit signe que oui.

« Qui vous a dit qu'il était votre père ? »

Elle ne voulait pas répondre, mais il la secoua doucement.

« Qui vous a dit ce mensonge ?

— Il me l'a dit lui-même. C'est vrai. Il sait tout. Ce ne peut être que la vérité ! Il était connu sous le nom de Fenner... Ma tante me parlait toujours de l'homme laid qu'était mon père et me raillait à ce propos. Je savais qu'il faisait partie d'un cirque, mais je n'avais pas songé... »

Sa voix se brisa.

Alain finit par arracher à la jeune fille, phrase par phrase, l'histoire de sa jeunesse, celle de ses parents, qui, tout à fait mal assortis, s'étaient finalement séparés, du scandale et enfin du procès en divorce avorté.

« Il peut l'avoir lu !

— Il ne pouvait pas l'avoir lu. Il connaît le surnom de l'homme... tout ! »

Alain s'assit à ses-côtés, se mordant la lèvre. Il était certain que l'histoire était un mensonge. Qui pouvait avoir mis le petit démon au fait de tous les détails ? L'idée lui vint tout d'un coup : Mme Stahm !

« Avez-vous jamais raconté à madame l'histoire de votre vie ?

— Non. Elle désirait savoir tout ce qui concernait mes parents, mais je n'ai jamais voulu le lui dire. Je me souviens qu'elle était très contrariée et prétendait qu'elle pourrait aisément le découvrir si l'envie l'en prenait. »

Alain se leva et se mit à arpenter la pièce, les mains dans les poches.

« C’est parti de là ! Mme Stahm ! Elle s’est arrangée pour savoir l’histoire d’une manière quelconque et elle l’a racontée à cette petite brute, en lui donnant des dates, des noms, des détails, tout ! »

Jane Garden leva les yeux sur lui.

« Vous ne pensez pas que ce soit vrai ?

— Naturellement que ce n’est pas vrai ! railla-t-il. Regardez-vous dans le miroir et dites-moi si c’est vrai ! Il peut pousser des orchidées sur des tas de fumier, mais ce sont des espèces d’orchidées étranges. Je vais découvrir le fond de cette histoire. »

Il se rendit le soir même chez un confrère auquel il confia sa clientèle. De bonne heure dans la matinée, il partit pour le Warwickshire. Jane n’était pas chez elle quand il revint et il s’en réjouit, car il n’avait pas terminé ses recherches. Celles-ci le conduisirent à Leeds, et au bureau de l’agence privée qui lui avait envoyé son représentant.

L’agence se montra une organisation réticente jusqu’à ce qu’Alain menaçât de porter l’affaire devant le tribunal de police.

Ils avaient été engagés par une cliente, une dame (ils poussèrent la discrétion jusqu’à refuser de dévoiler le nom de cette dernière, mais Alain pouvait le deviner). Ils avaient poursuivi leur enquête, avaient interviewé la tante de la jeune fille.

« Une femme peu commode, dit le détective qui s’était chargé de l’enquête.

— Très peu commode, répliqua Alain. Je l’ai interrogée moi-même ce matin. La plus chipie des chipies !

— Je suis porté à abonder dans votre sens », fit son interlocuteur.

De cette dame ils avaient appris tout ce qu'ils désiraient savoir, coloré d'une pointe de malice. Le scandale éteint avait, pour ainsi dire, été enveloppé dans de la mousse humide et ses racines poussaient encore des surgeons.

Alain retourna à Sheffield, prit en passant la jeune fille à la maison où elle soignait une femme d'un certain âge, qui demandait une dame de compagnie plutôt qu'une infirmière.

Tout en ramenant Jane chez lui, Alain lui dit le résultat de ses recherches.

« C'était un mensonge du commencement à la fin. On avait fait la leçon à Peace pour qu'il vous raconte cette sale histoire. Et comme cela ressemble à madame d'avoir inventé cette machination ! Quant à Peace, j'ai un compte très important à régler avec lui. »

Jane ne demanda pas ce que c'était. Elle ne demanda pas non plus, quand elle se retira chez elle, pourquoi Alain semblait si désireux de se débarrasser d'elle.

Il y avait dans le hall de la maison d'Alain Mainford une planche carrée, polie, munie de doubles crochets sur lesquels reposaient plusieurs cravaches. Alain les essaya toutes, en choisit une et donna ordre au geignard Dixon d'amener la victoria à la porte.

Pendant trois heures, le jeune médecin fouilla divers cabarets. Ce fut à Darnall, dans une brasserie de bas étage, qu'il trouva sa victime et il lui fit signe de le rejoindre dans la rue.

Peace ne connaissait pas la crainte à certains égards. Il pouvait faire face à la violence de la loi et à ses représentants avec sérénité. Mais alors, il entretenait l'illusion que c'était lui qui avait triomphé et la loi qui avait échoué. Maintenant il se trouvait face à face avec son maître, un homme qui était physiquement son égal, mais moralement son supérieur.

« Je désire vous parler, Peace. »

Ils marchèrent en silence sur la route, le petit homme lorgnant la cravache avec appréhension. À un endroit solitaire, Alain s'arrêta.

« Miss Jane est-elle votre fille ?

— Cela ne vous regard… commença l'homme.

— Je veux la vérité. Si vous mentez je vous administrerai une volée dont vous vous souviendrez. Je puis même vous tuer. Est-ce que Jane Garden est votre fille ? »

Un silence. Alain se recula ; la mèche de la cravache siffla dans l'air.

« Non ! cria le petit homme. Je la faisais marcher… C'est une plaisanterie !

— Une plaisanterie de Mme Stahm ou de vous ?

— Je ne sais rien au sujet de Mme Stahm. »

Alors, comme Alain levait sa cravache :

« L'idée était de Mme Stahm,… une petite plaisanterie.

— Si c'est une plaisanterie… à vous de rire, salaud ! » gronda Alain, et la lanière retomba.

Avec un cri, Peace recula contre la haie. Sa main glissa vers sa poche droite. Le pistolet était à moitié sorti quand Alain le frappa de nouveau et l'homme s'écroula sur le sol avec un sanglot.

« Je ne vous pardonnerai jamais cela, Peace ! »

Alain parlait entre ses dents.

« Vous êtes une brute si ignare que vous ne pouvez pas savoir combien vous avez été dégoûtant !

— Je ne vous pardonnerai jamais non plus, monsieur ! »

Le visage du petit homme était plein de rage.

« Personne ne m'a jamais frappé... et vous l'avez fait deux fois. Personne ne l'a jamais fait, personne n'a jamais osé le faire, ni gardien de prison, ni personne. Un de ces jours je vous tuerai pour ça ! »

Alors Alain, qui était aussi grand psychologue que chirurgien, lui donna le *coup de grâce* moral. Il connaissait cet homme à fond. S'il en avait été autrement, Peace l'aurait certainement tué à son heure.

« Un jour, dit Alain lentement, on vous amènera à mon cabinet de chirurgie, ou bien à l'hôpital dans lequel j'opère, et je me souviendrai alors de votre menace. »

Il avait touché le véritable point faible de l'homme. Peace tomba sur ses genoux et s'accrocha au bras du médecin.

« Pour l'amour de Dieu, ne dites pas cela, monsieur. C'est cruel... C'est méchant ! Supposez que j'aie un accident... que je sois blessé... Vous ne voudriez pas faire cela ? Vous êtes médecin, vos actes sont inspirés par la pitié. Dites-moi que vous ne voudriez pas faire cela... Cela me hantera, monsieur ! Il n'y a pas d'homme plus courageux que moi dans tout l'univers, mais c'est la seule chose qui me fasse peur. C'est pourquoi je n'ai jamais touché à la maison d'un médecin. Je n'ai jamais de ma vie volé un penny à un médecin. Vous ne le feriez pas, monsieur, vous ne pourriez pas être aussi méchant ! Le Seigneur vous frapperait à mort si vous le faisiez ! »

Il sanglotait presque quand Alain le secoua et le remit sur pied.

« Conduisez-vous en homme, Peace ; encore un dernier coup et nous serons quittes ! »

L'homme secoua la tête de haut en bas. Il fut pendant un instant incapable de proférer une parole. Lorsqu'enfin il parla, sa voix avait repris le ton de pleurnicherie qui lui était familier.

« Cela règle l'affaire... Tout... Je vais écrire à la demoiselle et lui dire ce qu'il en est. »

Jane reçut la lettre le matin suivant. Elle lui fut remise de la main à la main par une petite fille en qui Alain reconnut la fille de Peace.

« Mademoisel,

« Sétai une plesantri, je nai jamai voulu dir que j'étai votre per je lai invanté aussi pardonné moi ma praisompsion et pardonné votre imble serviteur.

« Cher miss je ne connai pas votre per ni jai entendu parler de luy cétai une plesantri imajinet aussi sil vous plai pardonné à votre obéiçan serviter parsque je voulai seulman fer une plesantri.

« Votre imble serviter.

« Char. Peace. »

La jeune fille lut le griffonnage et le déchiffra avec l'aide d'Alain.

« Dieu merci, c'était une plaisanterie ! fit-elle avec ferveur.

— « Plesantri », voulez-vous dire », suggéra Alain.

Ce même jour, Peace, après un échange de mots vifs avec M. Dyson terminait sa tirade par ces mots mémorables :

« Vous ne méritez pas d'avoir pour ami un homme *bien élevé !* »

CHAPITRE XVII

M. Arthur Dyson, le voisin de M. Peace, était dyspeptique, d'un caractère emporté et renfermé. Le malheur était qu'il souffrait d'un sentiment de supériorité qui le rendait un peu difficile à supporter et qui, certainement, ne l'avait rendu populaire ni au bureau du géomètre d'York ni à son nouveau poste.

M. Dyson parlait peu. Il aurait pu raconter beaucoup de choses. Cela lui donnait une satisfaction énorme de savoir au juste ce qu'il pourrait dire, s'il le voulait. Il pourrait dire aux ingénieurs stupides, aux maîtres de forges et aux chimistes, quelque chose qui les rendrait muets d'étonnement. Il pourrait sortir de sa cachette un flacon de cristaux blancs rosés qui révolutionneraient l'industrie de l'acier. Et, au moment opportun, il le ferait.

Pour l'instant, il était plutôt incertain quant à sa position aux yeux de la loi : c'était un homme prudent et très respectueux de la loi. Il tenait avant tout à la respectabilité, avide qu'il était de la bonne opinion de ses semblables, et ceci était probablement sa plus grande faiblesse. Car peu de gens sont respectés par qui que ce soit, et l'honnêteté est une qualité négative. On le considérait comme un homme sûr, tranquille et bien élevé. Ses relations disaient de lui qu'il était un vrai « gentleman », ce qu'il était en vérité.

Sa vie familiale était une perpétuelle contrainte. Sa femme, plus jeune que lui de vingt ans, était vingt degrés au-dessous de lui dans l'échelle sociale. Il avait été, il le disait lui-même, trompé par l'apparente égalité sociale de tous les Américains, et il n'avait pas une connaissance suffisante du pays et de ses coutumes pour faire la différence entre les échelons de la société, si subtilement mais si nettement séparés aux environs de 1870.

Il s’irritait d’être obligé de vivre dans un quartier pauvre, à cause de ses ressources limitées ; d’être le locataire d’une maison à bon marché et d’avoir pour voisins des ouvriers communs et illettrés.

Victoria Terrace résumait parfaitement un niveau social. Il était furieux du voisinage, deux maisons plus loin, – ils étaient heureusement séparés par un immeuble vide, – d’un horrible petit homme qui pratiquait le métier de fabricant de cadres et avait, au dire de tout le monde, un passé très douteux. Peace le révoltait ; l’amitié de sa femme pour Peace le révoltait. Il haïssait par intermittence le petit homme laid, à la démarche oblique, qui arrivait à l’heure du thé pour s’en faire offrir une tasse. Le pire de tout était que Peace essayait ostensiblement de se mettre dans les bonnes grâces de M. Dyson.

« Je ne puis comprendre comment vous tolérez cet homme dans la maison… pouah ! » fit-il, et il ouvrit la fenêtre avec ostentation.

M. Peace avait rendu une de ses visites du soir.

« Il est fin, dit Mme Dyson, et un gentleman, ajouta-t-elle. Je voudrais bien pouvoir dire la même chose de vous.

— Un gentleman… oh ! »

M. Dyson mit ses pantoufles de tapisserie et son veston d’intérieur, il prit sur la cheminée sa pipe d’écume qui, par suite d’un long usage, était en train de revêtir une riche teinte brune.

« Il me plaît, il est très intelligent, et quand un homme est intelligent on peut lui pardonner n’importe quoi, dit la femme. Un homme intelligent ne dépend pas d’un salaire hebdomadaire ; il peut toujours gagner beaucoup d’argent et le dépenser. »

Dyson la regarda d’un œil froid et hostile.

« Avez-vous de quoi vous nourrir ? demanda-t-il.

— Tout juste assez, répliqua-t-elle, et je le gagne. Je suis une servante, mais je ne reçois pas de gages, et j'ai ce travail sur les bras pour toute la vie !

— Vous pourrez partir quand vous serez fatiguée, fit-il avec hauteur.

— Je m'en irai quand j'en aurai envie. »

Elle n'éleva pas la voix.

« Je suis une esclave ici. Vous ne me sortez jamais ; je n'ai pas eu de robe depuis six mois.

— Demandez à Peace de vous en acheter une. »

La remarque était malheureuse. Dyson esquiva le coup juste à temps et la soucoupe s'écrasa en morceaux sur le mur derrière sa tête. En un instant il fut sur pied.

« Un de ces jours, je vous flanquerai une rossée dont vous vous souviendrez ! » hurla-t-il.

Elle sortit de la pièce en claquant la porte derrière elle et resta longtemps dehors. Une demi-heure s'écoula ; Dyson posa son livre et sortit dans le jardin de derrière. Sa femme s'appuyait sur le mur de séparation, causant avec l'abominable petit homme. Peace avait un gros perroquet vert perché sur son index, et elle riait bruyamment à ses bouffonneries. Dyson appela sa femme, qui tourna simplement la tête dans sa direction.

Mme Dyson pouvait être très contrariante. Peace la fascinait. Sa laideur repoussante était presque un attrait. Il était une mine de renseignements (généralement faux) concernant toutes sortes de sujets, sur lesquels l'homme moyen ne savait rien. Il savait chanter, il était un mime excellent, il pouvait modifier l'expression de son visage de telle façon qu'il mettait presque la jeune femme en état de stupeur hypnotique. Il pouvait réciter de longues scènes de Shakespeare, jouer des airs de sa propre composition. Un après-midi, M. Dyson rentra chez lui de bonne

heure et trouva sa femme assise sur le sofa, écoutant avec extase un *obbligato* pour violon exécuté sur un violon à une corde. Il fut lui-même retenu par la mélodie sauvage et ne l'interrompit point. Quand l'air fut fini, et tandis que Peace était en train de minauder ses remerciements pour les éloges extatiques de Mme Dyson, l'orage éclata.

« Sortez d'ici avant que je vous jette dehors ! »

Dyson saisit le petit homme par le bras. Peace détacha très doucement, sans effort, les doigts de M. Dyson.

C'était le premier témoignage qu'il eût donné de sa force étonnante et M. Dyson, impressionné, se fit plus aimable. Peut-être pensait-il que la qualité de la musique du petit homme le relevait de sa bassesse et le rapprochait du plan élevé sur lequel évoluait un ingénieur qualifié. Il fut tout à fait affable le lendemain soir et, de sa propre volonté, invita Peace à venir prendre le thé. Sa soumission fut d'un exemple désastreux. Quand Mme Dyson annonça d'un air un peu provocant son intention d'aller voir une exposition de tableaux avec son voisin, Dyson ne broncha pas. Par la suite, les promenades se firent sans lui être en aucune façon notifiées. Il fut satisfait aussi de la façon presque respectueuse avec laquelle le petit homme avait encadré quelques-unes de ses photographies. Il déclara à un ami :

« Ce Peace n'est pas tellement mauvais. Il est naturellement très commun, mais il est plutôt amusant. »

L'homme qui trouve la vulgarité amusante s'abaisse de deux degrés.

Mme Dyson revenait parfois de ces promenades un peu incohérente dans ses discours et le visage rouge, trop prompte à saisir l'objet le plus à portée de sa main et à le lancer à la tête de son mari.

Quoique son amour-propre en souffrît, ce dernier était heureux de la voir sortir, parce qu'il était un grand rêveur.

Il allait dans sa chambre, fermait la porte à clef et, ouvrant un tiroir, en sortait une bouteille de liniment bleue, octogonale, bouchée et scellée.

Cette bouteille n'était pas exactement ce qu'elle paraissait être. En tirant, le fond de la bouteille venait tout entier et au centre de celle-ci se trouvait une petite fiole blanche, également bouchée et scellée, pleine de cristaux qui faisaient un bruit musical quand on secouait la fiole.

Dyson avait coutume de la contempler, de la tourner et de la retourner dans sa main, rêvant d'un palais à Londres, de voitures et de chevaux et d'une loge à l'Opéra. Il avait d'autres rêves : il songeait à un homme usé, mort à Cleveland en racontant son histoire avec une rapidité fiévreuse et déconcertante.

M. Dyson avait appris le français avec le mourant. Des devoirs de sa jeunesse, de la confusion des verbes irréguliers, était soudain sortie une langue, de sorte qu'il put suivre l'histoire racontée par Eckhardt et même comprendre les procédés compliqués décrits par celui-ci.

Eckhardt avait pris M. Dyson en grande affection. Il avait probablement commis l'erreur de considérer ses silences pesants comme un signe de sagesse. Cela avait été pour M. Dyson une page enchanteresse de sa vie.

Les portes d'or du roman s'étaient entrouvertes et il avait pu donner un coup d'œil à des visions fragiles. Cette petite fiole renfermait tout l'enchantement de chasses au trésor enterré, de mines d'or cachées, sans aucune des fatigues et des dépenses de la recherche.

Mme Dyson n'avait aucune part dans ses rêves. Elle était un bien meuble, une servante difficile, mais non une amie.

S'il désirait un jour faire cette démarche, il pouvait divorcer. Elle avilissait son mari en s'associant à un homme comme Peace... Mais Peace était tout à fait amusant. Une laide petite

bête, mais amusante. Certains jours, Dyson détestait l'homme, lui parlait à peine dans la rue, le croisait sans s'arrêter en disant d'un ton bourru : « Je n'ai pas le temps. »

Il y avait des scènes dans le ménage de Dyson, des éclats de rage frémissante, des gestes dramatiques, des flots d'injures, beaucoup de vaisselle cassée. Dyson lança un marteau à la figure de sa femme et lui meurtrit l'épaule. Pendant les jours qui suivirent, il prit ses repas au-dehors et il ne but jamais une tasse de thé sans en avoir versé un peu dans une soucoupe pour le chat, car Mme Dyson avait parlé obscurément d'acide prussique comme solution à sa misère conjugale. Et il avait compris qu'elle n'avait aucune intention de se suicider.

Dyson avançait à pas lents vers la réalisation de ses rêves.

Il avait été voir M. Wertheimer, homme mince et vif, qui parlait surtout avec les mains, si plein d'énergie qu'il courait là où il aurait pu marcher, et qu'il sautait là où il aurait pu courir. C'était un homme habile, mais à qui manquait cette étincelle divine du génie, essentielle au succès complet.

M. Dyson avait coutume de passer les soirées dans le petit cottage construit à l'intérieur des murs de l'usine de la Silver Steel et de parler d'Eckhardt, qui avait été autrefois un des amis personnels et un des compagnons de tous les jours de Wertheimer. Et si jamais le petit Français orientait la conversation dans une direction dangereuse, M. Dyson éludait.

Il lâcha ses renseignements avec prudence, l'un après l'autre. Ils se connaissaient depuis trois mois et Wertheimer ne soupçonnait même pas que le défunt eût discuté la formule avec son visiteur.

Eckhardt n'avait jamais eu l'occasion d'essayer ses cristaux. Il était tombé malade avant que les nouveaux creusets fussent posés et naturellement, il n'avait pas d'argent, pas un dollar.

Les hommes qui avaient l'intention de le commanditer étaient ruinés par la guerre et ils étaient du côté de la confédération.

Pas à pas, Dyson éveilla l'intérêt de Wertheimer au point de lui donner la fièvre et, un beau jour, il lui révéla le fait que le secret d'Eckhardt était entre ses mains. « Il a réalisé l'acier ! Regardez cela ! »

Il tira de sa poche une mince bande d'acier qui avait l'apparence de l'argent. Wertheimer la saisit avec vivacité et la porta à la lumière.

« Vous l'avez essayé ? Est-ce bon ? » cria-t-il presque, en faisant ployer la bande en arrière et en avant. « Vous allez me la confier pour que je puisse l'essayer ? »

Dyson secoua la tête.

« Pas de danger », dit-il.

Et il arracha presque la bande des mains hésitantes de son hôte.

« Je ne suis pas un idiot. Vous pourriez en faire l'analyse. Non, je ne m'en dessaisis pas. »

Dès ce moment commença un marchandage sur les conditions de prix. Wertheimer ne dit rien pendant huit jours. M. Dyson se tenait assis dans son petit salon isolé avec un crayon et du papier, cherchant des conditions avantageuses.

Pendant ce temps, Peace se métamorphosait, il portait presque tous les jours son meilleur complet, arborait une fleur à la boutonnière, se faisait raser par un coiffeur, tandis que ses chaussures étaient cirées par un cireur public. Il aimait et s'enivrait de sa passion. Lui aussi avait ses rêves : il emmènerait Mme Dyson à Manchester, ouvrirait pour elle un magasin splendide et dépenserait jusqu'à cent livres pour le stock de marchandises !

CHAPITRE XVIII

Mme Stahm avait employé les détectives privés de Leeds à beaucoup d'autres fins. La liste de ses suspects couvrait maintenant deux feuilles de papier. Elle avait suivi la piste non seulement des associés, mais aussi des serviteurs du traître Eckhardt. Apparemment l'homme avait travaillé à Birmingham pendant un an avant d'aller en Amérique, et elle était obsédée de l'idée qu'un de ces individus était instruit du secret même qu'elle s'efforçait de découvrir. Par ailleurs, elle avait réussi à introduire dans l'usine Silver Steel un de ses agents dont elle recevait des rapports bi-hebdomadaires.

Ils étaient très réconfortants pour madame. Elle exprimait son contentement à son secrétaire.

« Wertheimer a échoué. Pourtant j'ai idée qu'il a eu la formule entre les mains et qu'il n'a pas eu l'intelligence de la comprendre. Cette jeune fille de Manchester qu'il connaît a étudié les sciences. Leur correspondance a pris de plus en plus une importance vitale et je voudrais tellement savoir ce qu'il lui a dit.

— Vous ne pouvez pas faire une seconde tentative, suggéra Baumgarten.

— Pourquoi pas ? demanda-t-elle. Le père de la jeune fille est diamantaire. La police a fait à peine attention à la disparition des lettres ; elle a pensé que le cambrioleur recherchait un paquet de pierres précieuses qui se trouvait dans la maison. On dit qu'il a été dérangé et on pense qu'il a pris les lettres dans l'idée que parmi celles-ci se trouvait le paquet de diamants. Pourquoi n'essayerait-il pas de nouveau ? Il n'y avait aucun objet de valeur dans la maison, par conséquent pas de garde sup-

plémentaire. Il faut que je sache ce que cet homme écrit à la jeune fille. »

Baumgarten coupa le bout d'un cigare avec les dents et l'alluma.

« Nous n'avons pas vu notre cher Charles depuis très longtemps. A-t-il fait un rapport quelconque sur les Dyson ? »

L'éclair d'un sourire apparut dans les yeux durs de Mme Stahm.

« Pas encore. Il ne fait absolument aucun progrès, sauf dans la mauvaise direction. Il s'est épris de Mme Dyson. »

Baumgarten se pencha en arrière sur sa chaise et rit doucement.

« Le rat ! dit-il. Est-ce que c'est devenu sérieux ?

— Aussi sérieux que cela peut le devenir. Ils s'écrivent des lettres, ils se rencontrent secrètement ; le mari est jaloux ; notre Charles est vantard ; mais je n'ai rien appris d'Eckhardt qui soit d'importance. »

Baumgarten tailla un crayon avec une lenteur exaspérante.

« Si le mari est jaloux, est-ce que cela vous donne de grandes espérances, ma chère amie ? Est-ce que ce n'est pas du mari qu'on doit obtenir tous les renseignements ? Et si Peace provoque l'hostilité de M. Dyson, il semble qu'il nous fait manquer nos buts.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Peace a fouillé leur maison pendant qu'ils étaient absents ; il a examiné tous leurs papiers et il n'a rien pu trouver qui se rapporte directement ou indirectement à Eckhardt et à ses expériences.

— Peut-être n'y a-t-il rien à découvrir. Qui sait ? »

Peace rencontra Baumgarten au rendez-vous qui lui avait été fixé et se plaignit.

« La police de Manchester est à mes trousses comme un oiseau à la recherche du grain, grommela-t-il. Je n'ose pas y montrer le bout du nez. On me surveille nuit et jour. Le gouvernement sait que je suis un des plus dangereux et des plus habiles criminels d'Angleterre.

— Avez-vous peur que pendant votre absence quelqu'un vous vole la femme que vous aimez ? » demanda Baumgarten sans tact.

Peace se tourna vers lui dans un accès de rage :

« Personne ne pourrait jamais m'enlever une femme ! s'écria-t-il furieux. Si vous croyez pouvoir le faire, essayez ! Elles adorent le sol que je foule. Je vous écraserai la figure si vous dites le contraire. On n'a jamais raffolé de vous,... vous ne savez pas à quoi cela ressemble. Les femmes raffolent de moi, et pour elles je suis toujours un *gentleman*. »

Baumgarten rendit compte à son employeuse :

« Cet homme devient dangereux. Laissez-moi le rencontrer un soir et le faire disparaître... Je pourrais le tuer si facilement, et ce serait si amusant ! »

CHAPITRE XIX

Peace se rendit à Manchester par une nouvelle route. Il fit le trajet jusqu'à Leeds dans la charrette d'un voiturier, voyage long et fatigant qui lui prit la plus grande partie de la journée. Évitant les gares importantes, il attrapa un train omnibus, voyagea toute la nuit et parvint à Liverpool par un express qui ne s'arrêtait qu'à une seule gare et sortit de la gare centrale de Manchester sous les yeux mêmes des détectives vigilants, sans être reconnu.

Ils virent seulement un vieux marin qui, à la place d'une main, exhibait un vieux moignon et un crochet d'acier. Il portait une casquette de marin sur le derrière de la tête et un collier de barbe grise. Tandis qu'il traversait la gare, peinant sous le poids d'un grand sac d'équipement blanc, personne n'aurait pu imaginer qu'il fût autre chose que ce qu'il paraissait être, un des manœuvres d'un navire qui avait été désarmé à Liverpool. Sa figure avait un teint brun foncé, comme par l'effet d'un soleil tropical, quoique en réalité il dût cette riche couleur brune au brou d'une noix frottée sur son visage entre Liverpool et le lieu de sa destination.

Louant une voiture, il se fit conduire à une nouvelle adresse, qu'il n'avait jamais utilisée auparavant, et ce soir-là il s'embarqua dans la première aventure sérieuse de sa vie.

L'agent de police Cock, qui surveillait un secteur à Whalley Range, était un homme qui avait beaucoup d'ennemis.

Il était, comme on l'a déjà dit, trop zélé et très désagréable pour une certaine classe. Le zèle qu'il apportait à l'accomplissement de son devoir l'avait mis en conflit avec la

classe nombreuse qui vit sur les confins d'une carrière criminelle.

Il y avait trois frères qui habitaient une petite cabane au milieu d'un jardin où l'on cultivait des fleurs ; des hommes rangés, sauf quand l'un d'eux avait bu.

Cock, qui faisait des rondes dans le voisinage de leur demeure, était leur bête noire. Il les avait amenés au tribunal et ils lui avaient à leur tour prodigué les menaces habituelles sur ce qui arriverait à un agent de police trop zélé, s'il continuait à fourrer son nez dans leurs affaires.

À la vérité, leurs affaires étaient honnêtes. C'étaient des hommes qui travaillaient ferme. Ils attachaient des laitues, ramassaient des framboises dans les champs, allaient se coucher de bonne heure et se levaient à l'aube. Peace ignorait leur existence.

Il ne s'intéressait pas aux querelles privées ce soir-là, quand il se laissa tomber le long du mur de derrière et gagna la maison qu'il avait cambriolée auparavant. Il n'avait qu'un désir : retourner à Darnall auprès de la femme qui l'avait captivé et qui lui témoignait maintenant une froideur affligeante.

C'était un soir d'août, plutôt frais. Il avait plu, ce qui était parfait, car les rues étaient vidées des témoins possibles, tandis que la lune faisait son apparition.

La partie arrière de la maison était dans l'obscurité. Peace ne vit pas de lumière dans la cuisine, mais quand il essaya de forcer la porte, comme il l'avait déjà fait dans une précédente occasion, il la trouva fermée au verrou. Il eut recours à la fenêtre de l'office, cette voie qui mène infailliblement aux gains illicites.

Il avait une mémoire extraordinaire du détail ; il remarqua que l'horloge avait été changée de côté dans le couloir et que l'escalier, recouvert d'un tapis rouge lors de sa visite précédente, l'était maintenant d'un tapis d'une teinte verdâtre.

La chambre à coucher de la jeune fille était fermée à clef, mais cela n’offrait aucune difficulté. En cinq minutes il était dans la chambre et, à la lumière voilée projetée par une lanterne à bougie, il débarrassa le bureau de la correspondance.

Il ne fut pas interrompu ; il referma la porte derrière lui, descendit rapidement l’escalier, tira le verrou de la porte de derrière et sortit. Il gagna le devant de la maison avec beaucoup de précautions, marchant sur l’herbe verte pour éviter le bruit du gravier. Quoiqu’on ne pût rien voir ni entendre et qu’il n’y eût aucun danger apparent, il avança furtivement d’un abri à l’autre.

Ces précautions étaient justifiées, car peu après Peace entendit des voix. Jetant un coup d’œil par dessus la haie, il aperçut deux agents de police et un civil causant ensemble, deux ou trois maisons plus bas et du côté opposé de la route.

Il vit l’un des policiers entrer dans un jardin, probablement pour examiner la porte. Il n’y avait pas de temps à perdre, il sauta par-dessus la muraille.

Au même instant, il vit un agent traverser la route et se diriger vers lui ; il hâta aussitôt le pas. Il entendit le bruit de lourdes bottes ; une main le saisit et le fit se retourner.

« Je le pensais ! fit une voix triomphante. C’est toi le petit salaud qui m’a flanqué un coup sur la mâchoire ! »

Peace se débattit, essayant de se dégager. Le policier cherchait à tâtons son sifflet. Déployant toute sa force, Peace s’arracha à l’étreinte du policier. Mais l’homme était sur ses talons. Peace se retourna vivement avec un grognement. Devant lui, il eut la vision sombre de Dartmoor, il vit la perte de sa liberté, la perte de la femme, l’oblitération, une condamnation à vie…

Il leva son revolver ; une détonation retentit, puis une autre. Le policier chancela. Sautant par-dessus le mur, Peace fit

en courant le tour de la maison, franchit une palissade qui se trouvait derrière, traversa un champ. Il n'avait aucun remords, aucune contrition. Il avait tiré sur un ennemi naturel, peut-être l'avait-il tué, cela ne troubla pas son sommeil de la nuit.

Il était de retour à Sheffield le lendemain après-midi, ayant pris un chemin détourné. Mais la cause réelle de son retard fut la peine qu'il eut à se débarrasser des traces de brou de noix sur son visage. Il y réussit en partie ; le sergent Eltham qui l'aperçut en ville ne remarqua rien de particulier sur sa personne.

Peace ne fut pas recherché et cela pour de bonnes raisons. Quand il ouvrit le journal ce soir-là, il lut que trois frères, du nom d'Harbron, avaient été arrêtés pour le crime et qu'ils devaient être inculpés de meurtre. Cette annonce lui promettait une expérience nouvelle et qui n'était point sans agrément.

« Je vais aller à Manchester pour entendre les débats de ce procès », dit-il.

La vie devenait un peu difficile pour lui. Mme Stahm était de plus en plus exigeante, mais le principal grief de Peace était que l'intérêt de celle-ci pour ses talents de musicien s'était évanoui. Elle ne le faisait plus sortir de son lit pour venir lui calmer les nerfs. Un jour où il avait apporté son violon, elle lui demanda expressément de ne pas jouer. Il fut piqué au vif, et il était presque en larmes quand il quitta cette sinistre maison.

Mme Dyson aussi le blessait ; elle était devenue consciente de son pouvoir et l'évitait, donnant comme excuse la jalousie de son mari. Peace essaya de devenir l'ami de ce dernier ; il le guetta au passage en différents endroits, exagéra ses attentions pour le maigre personnage et fut brutalement repoussé. Et quand il essaya de parler à cette impudente, au visage rosé, elle accueillit froidement ses avances, et sa politesse étudiée dégénéra en récriminations. Elle pouvait s'emporter comme une poissarde, les poings sur les hanches, secouant la tête dans sa rage.

« Comment osez-vous proposer à mon mari de se promener avec vous ? demanda-t-elle d'une voix perçante. Mon mari est un gentleman !

— Ne suis-je pas un gentleman ? demandait le petit homme tremblant de colère.

— Il sera un gentleman riche, aussi. Il pourrait acheter Darnall tout entier. Il vaudra des millions... »

Peace était désespéré. Il sortait son revolver au nez camus, son visage avait des mouvements convulsifs, ses lèvres se tachaient d'écume. Il avait l'apparence d'un chien sauvage de race indéfinissable.

Ils s'injuriaient comme deux furies, jusqu'au moment où la femme rentrait et claquait la porte derrière elle.

Il fit tout ce qu'il put pour la ramener à lui. Le cœur du petit homme fut à cette époque torturé de chagrin. Il suspendit son perroquet et ses canaris au mur, où elle pouvait les voir ; laissa sur son chemin des souvenirs significatifs de leurs rendez-vous ; et quand il apprit qu'elle se préparait à déménager, il devint forcené, attaqua le mari dans la rue et le menaça. Le dyspeptique M. Dyson, craignant réellement pour sa vie, sollicita un mandat d'arrêt. Quand Baldy vint le lui signifier, sa victime, avertie, était partie.

Ce fut Mme Stahm qui lui offrit une retraite et un refuge. Mais une nuit passée dans cette vaste maison fut suffisante pour Peace. Il retourna secrètement à son vieux repaire. Il vit la femme sortir et suivit ses pas, surveilla les préparatifs de départ des époux et décida de les suivre à la trace.

Un soir, Mme Dyson sortit et prit le train pour une destination inconnue. Peace revint, telle une âme abandonnée, à la maison qu'elle venait de quitter. Il surveillait l'immeuble, objet de ses méditations, d'un endroit écarté où il se tenait caché, lorsqu'un cab s'arrêta : un homme en descendit. Il donna appa-

remment des instructions au cocher pour l'attendre plus haut sur la route. Il parla à l'homme pendant quelque temps et, à la lumière de la lampe, Peace reconnut le visiteur : Wertheimer !

Il redevint soudain l'esclave de Mme Stahm. Pour une fois le plaisir s'accorda avec le devoir, car Wertheimer alla droit chez les Dyson et fut immédiatement introduit par une domestique qui avait évidemment attendu l'arrivée du cab.

Une légère brume s'élevait. Si elle s'épaississait, ce serait favorable au petit homme.

Il se faufila derrière la maison et fit un bref examen de la situation. La porte de la cuisine était ouverte. Les Dyson avaient bien parfois une domestique, mais c'était une jeune fille à la journée.

Ôtant ses souliers, Peace entra dans la cuisine, ouvrit doucement la porte et écouta. Il entendit un murmure de voix dans la pièce de devant. Selon toute apparence, vue de la façade de la maison, cette pièce était dans l'obscurité. Peace découvrit plus tard que de lourds rideaux avaient été tirés devant les fenêtres. La porte du salon était fermée et il entendit la voix animée de Wertheimer :

« La preuve, mon ami,... la preuve. Vous m'en parlez toujours, mais vous ne me donnez jamais de preuve.

— Attendez une minute. » Il entendit la voix aiguë de Dyson et son pas lorsqu'il traversa la pièce.

Peace eut le temps de reculer sous l'escalier quand la porte s'ouvrit et l'homme sortit. S'il allait à la cuisine et tournait la tête, il ne pouvait manquer de voir l'intrus. Heureusement il monta l'escalier, disparut quelques minutes, revint et ferma la porte derrière lui, un peu négligemment, car il n'assujettit point le loquet et, au bout d'un moment, la porte s'entrouvrit légèrement. Peace se glissa plus près.

Par la petite ouverture il voyait les deux hommes. La pièce elle-même était en désordre, les tableaux avaient été descendus en vue du départ des Dyson pour une autre demeure. Ils étaient assis devant la table nue et l'homme de haute taille, qui dominait son compagnon de façon grotesque, tenait dans sa main un grand flacon qui était revêtu d'un pesant cachet et portait une étiquette blanche. Ce flacon contenait quelque chose qui rendait un son métallique quand on le secouait.

« Je peux vous le dire, maintenant, dit Dyson – il avait un léger accent américain, – Eckhardt m'a donné ceci une semaine avant sa mort.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? demanda la voix agitée de Wertheimer.

— Je n'allais pas vous montrer mon jeu. Je vous ai fait une offre, vous devez me faire confiance.

— Je n'ai confiance en personne, dit Wertheimer, personne ! personne ! Pourquoi aurais-je confiance ? Elle m'a enlevé mes hommes et les a tués, je le sais. Suis-je un imbécile ? Suis-je stupide ? Est-ce que je ne vois pas ? Je ne puis me fier à personne. Si vous m'aviez dit que vous aviez les cristaux...

— Je vous l'ai dit hier.

— Puis-je avoir la bouteille ? » demanda Wertheimer.

Peace vit l'homme à la haute taille retirer le flacon.

« Non, vous ne le pouvez pas. J'aurais l'air d'un nigaud si je vous confiais le flacon. Tout ce qu'il vous resterait, à faire serait de l'analyser et alors où en serais-je ? Je suis à même de vous donner tous les renseignements dont vous avez besoin, les températures... tout. Il m'a dit cela avant de mourir et j'en ai pris note ici ! »

Il montrait son front étroit.

Wertheimer était à demi convaincu. Il regardait avidement la petite bouteille qui contenait tout ce qu'il avait cherché pendant si longtemps. Il devinait que les cristaux étaient agglomérés. Il y aurait une demi-douzaine ou plus d'éléments chimiques qu'il faudrait dissocier.

« Vous avez essayé de vendre à Mme Stahm ?

— Je ne veux pas avoir affaire à elle. »

La voix de Dyson s'était élevée sur un ton hautain.

« Eckhardt m'a parlé d'elle, et je le lui ai promis. Je suis de cette espèce d'hommes qui ne manquent jamais à leur parole. Voici mon prix, Wertheimer : je demande soixante mille livres comptant que je me chargerai de placer dans une banque et auxquelles je ne toucherai pas. Je m'engagerai aussi, au cas où le procédé ne donnerait pas le résultat que vous attendez, à vous rembourser l'argent. Je ne puis rien vous dire de plus loyal. »

Soixante mille livres ! Peace haletait. Soixante mille... La tête lui tournait devant ce chiffre colossal. Cette bouteille valait tout cet argent !

Des gouttes de sueur perlaient sur son front, tandis que la signification de cette conversation commençait lentement à se faire jour dans son esprit. Il se décida rapidement. Si Wertheimer acquiesçait et emportait la bouteille avec lui, il la prendrait. Si la bouteille restait à la maison, il la prendrait. Il fallait avertir Mme Stahm.

Dyson traversa la pièce pour fermer la porte. Peace recula le long du couloir et attendit dans la cuisine, écoutant le murmure des voix. Il n'y avait pas lieu de courir un risque quelconque. Quand la porte s'ouvrirait, quelqu'un prononcerait un mot qui lui ferait connaître tout ce qu'il désirait savoir.

Il n'eut pas longtemps à attendre : la porte du salon s'ouvrit à nouveau et il entendit la voix de Wertheimer :

« … Pas cette somme en banque, mais je puis me la procurer. Vous me verrez samedi et j'arrangerai alors l'affaire. »

Ainsi le flacon devait rester à la maison.

Peace se glissa dehors par la porte de la cuisine et regagna son poste d'observation sur le devant de la maison. Il vit Wertheimer sortir et s'éloigner avec sa voiture ; dix minutes après, la porte d'entrée s'ouvrit. Dyson, enveloppé dans un lourd manteau, sortit et marcha rapidement dans la direction que son visiteur avait prise.

Peace attendit qu'il fût hors de vue pour gagner de nouveau le derrière de la maison. Mais, maintenant, la porte de la cuisine était fermée et verrouillée. Avec l'agilité d'un singe, il se hissa jusqu'au toit de la cuisine, souleva le châssis de la fenêtre et, en quelques minutes, il fut dans la maison, puis dans la chambre à coucher de Dyson.

Il se trouva entravé par le manque de préparatifs en vue d'une perquisition. Un réverbère de la rue donnait un peu de lumière. Il n'osa pas allumer une bougie de crainte que Dyson ne revînt ou que quelqu'un ne l'aperçût.

Il commença à perquisitionner dans la chambre en désordre, dans une demi-obscurité, tâtonnant sous les oreillers, sous les matelas, dans les tiroirs et les armoires, fouillant les paquets et ne trouvant rien.

Aucun tiroir n'était fermé à clef, ce qui était mauvais signe. L'homme à la haute taille avait-il emporté la bouteille avec lui ? Cela semblait possible. En vérité, cela équivalait à une certitude, décida-t-il.

Il se faufila hors de la maison par le chemin qu'il avait pris pour venir, ferma la porte sans bruit et se laissa tomber du toit de la cuisine jusqu'au sol.

Où Dyson était-il parti ? Il n'était pas homme à sortir le soir, bien qu'il fût membre d'un club politique. Toute la soirée, Peace rôda dans les environs, attendant le retour de l'homme à la haute taille. Quand celui-ci revint et que Peace vit son compagnon, il sut qu'aucune tentative ne pouvait être faite ce soir-là.

Ridiculement petit à côté de Dyson, s'avançait Baldy le barbu.

Ce dernier parlait à voix haute. Peace l'entendit mentionner son nom tandis qu'il s'enfonçait dans l'obscurité.

Il était à peu près deux heures du matin lorsque Peace tira la sonnette rouillée de Brindley Hall.

Il était fatigué d'avoir marché longtemps, il avait faim ; la jalousie et la cupidité avaient intensifié sa férocité naturelle.

Baumgarten, dont l'esprit était doué d'une sensibilité très vive, se rendit compte de l'humeur du petit homme quand il le fit entrer ; aussi n'essaya-t-il pas de se livrer à ses facéties habituelles.

« Madame est couchée.

— Alors madame ferait bien de se lever, dit Peace à haute voix. Je désire d'autre part quelque chose à manger et de la bière. »

Pierre Baumgarten était plus intrigué qu'ennuyé. Il fit entrer son visiteur dans une petite salle à manger et, sonnant pour appeler un domestique, il donna des ordres pour qu'on lui servît un repas.

« Qu'est-ce qui vous fait sortir si tard, monsieur Peace ?

— Monsieur Peace ! Oh ! ricana homme, ce n'est pas la façon dont vous me parliez la dernière fois que j'étais ici. Allez-vous réveiller la bonne femme ?

— Mme Stahm a été mise au courant de votre arrivée. Si elle désire vous voir, elle vous verra. »

On apporta une table pliante et on l'ouvrit devant la silhouette étrange assise, ramassée sur elle-même, dans un fauteuil. Baumgarten alla à sa table à écrire, car cette pièce était son bureau personnel.

« J'ai quelque chose de particulier à lui dire. Elle me connaît, je ne viens pas ici au milieu de la nuit pour rien. »

Peace était dans un de ses pires accès de méchante humeur.

Baumgarten ne l'avait jamais vu dans une disposition semblable et se demandait quelle serait la réaction l'un sur l'autre de ce petit homme féroce et de Mme Stahm. Toute la journée elle s'était montrée maussade et peu accommodante. Elle avait eu une crise d'hystérie après la révélation faite avec raison par Baumgarten qu'elle avait dépensé beaucoup plus d'argent à poursuivre l'acier fantôme qu'elle ne pouvait espérer en récupérer durant sa vie.

Pendant qu'il réfléchissait sur ce sujet, Mme Stahm entra en coup de vent dans la pièce.

D'habitude elle faisait attention à son extérieur, fignolant sa toilette pendant des heures. Le fait même qu'elle pénétrât dans la pièce vêtue de sa robe de chambre la plus vieille était en soi un signe de danger.

« Que désirez-vous ? » demanda-t-elle à Peace.

Il la regarda d'un air menaçant, tandis que ses mâchoires broyaient de grosses bouchées de nourriture.

« Croyez-vous que vous pouvez venir ici quand il vous plaît, petit meurtrier ? »

Il songea à une douzaine de répliques, mais il fit la seule de nature à produire une réaction sensationnelle.

« Ce Dyson a une bouteille de cristaux qu'il est en train de vendre soixante mille livres à Wertheimer. »

Il y eut un silence de mort.

« Des cristaux ? Que voulez-vous dire ? »

La voix et les manières de Mme Stahm changèrent immédiatement.

« Écoutez, petit homme, il ne faut pas m'en vouloir, mais je n'aime pas être réveillée au milieu de la nuit. Quels cristaux ? »

Peace savoura la sensation qu'il éprouvait.

« Un type les lui a remis en Amérique. Ec... quelque chose...

— Eckhardt ! »

Baumgarten et la femme parlaient ensemble. Peace fit signe que oui.

« C'est ce que l'homme à la haute taille a dit. Eckhardt habitait avec lui.

— Je le sais, dit Mme Stahm. Il les offre pour soixante mille... A-t-il vendu les cristaux à Wertheimer ?

— Non, il ne les a pas vendus, dit Peace. Wertheimer n'a pas l'argent. Après leur départ, j'ai pénétré dans la maison et j'ai fouillé la chambre, mais il n'y avait rien. Les tiroirs n'étaient pas fermés, ni les armoires, ni les malles, ni rien. Je n'ai pas perdu de temps, madame. Quand j'ai entendu ce dont ils parlaient, je me suis dit : Cette bouteille revient à Mme Stahm. »

Elle se pencha et caressa la main de Peace, sa figure rayonnait.

« Brave homme. Et vous avez mis la main sur les cristaux ?

— Non. Je ne cesse de vous dire que je n'ai pas pu m'en emparer, grommela-t-il. Cet individu doit les avoir sur lui. J'ai attendu son retour, mais Baldy était avec lui, et Baldy porte un revolver. »

Elle dit quelque chose très rapidement en russe à Baumgarten et celui-ci répliqua dans la même langue.

« Maintenant, dites-moi tout, mon cher petit ami, chaque mot. »

Peace avait un don remarquable : sa mémoire enregistrait pour ainsi dire sténographiquement.

Ce qu'il raconta devant son auditoire attentif était une reproduction fidèle de la conversation qu'il avait entendue par hasard ; il n'ajouta rien, ne retrancha rien.

Madame pinça sa lèvre inférieure, plongée dans ses réflexions, les yeux fixés sur le tapis.

« Il avait tout le temps ces cristaux, alors, dit-elle lentement, et il attendait l'occasion. C'est pourquoi il est entré en négociations avec Wertheimer. Il ne voulait pas venir ici parce qu'Eckhardt lui avait fait promettre... Eckhardt est un démon ! Un sale individu ! »

Baumgarten dit quelque chose d'autre en russe et elle acquiesça.

« Pouvez-vous le surprendre ? Il faut le surveiller nuit et jour.

— Non, je ne le puis pas, gronda Peace. Il y a un mandat d'arrêt lancé contre moi. Je n'ose approcher de l'endroit. Si je pouvais faire retirer ce mandat, ce serait facile. »

Elle était évidemment au courant du mandat d'arrêt. Il avait dû en être question dans les journaux.

« Vous êtes un petit imbécile de menacer les gens et de produire votre revolver en public. Un jour il vous conduira à la potence. »

Peace n'était pas d'humeur à entendre le récit de ses fautes. Il désirait plutôt quelques félicitations pour son entreprise et sa perspicacité. Il le laissa entendre.

« Naturellement, vous avez été épatant, reprit Mme Stahm, essayant de le calmer. Mais cette bouteille de cristaux, mon ami, il nous faut l'avoir. »

De nouveau Baumgarten s'exprima en russe et elle répondit assez longuement.

« Très bien, fit-elle, vous pouvez demeurer ici, mon cher petit. Je vais vous faire préparer un lit. Vous sortirez ensuite de nouveau pour me trouver la bouteille ainsi que les cristaux, et vous serez alors un homme riche. »

Peace reposa dans un lit d'un luxe incomparable ce soir-là, mais il ne dormit pas.

Où Dyson avait-il caché ce flacon ? Il était presque certain que l'homme ne l'avait pas emporté avec lui, qu'il était encore quelque part dans cette chambre, à un endroit d'accès facile.

Qu'avait-il vu dans la pièce ? Dans un des tiroirs il avait trouvé une bouteille octogonale de liniment ; elle était bouchée solidement et scellée, c'était une bouteille d'un remède populaire qu'on pouvait acheter chez le pharmacien et qui, évidemment, n'avait pas été ouverte. Peace avait trouvé également une collection d'instruments à dessin de géomètre, un vieux pot à tabac.

Il ne pouvait y avoir de panneaux dans la muraille, la pièce était tapissée de papier et les murs avaient le peu d'épaisseur auquel on pouvait s'attendre dans ce genre de maison.

Derrière les tableaux ? Ou dans le sommier ?

Non ! Ce flacon se trouvait à un endroit d'où Dyson pouvait l'enlever à la dérobée en un instant. Il n'était pas resté en haut plus d'une minute. Il avait quitté a maison presque sur les talons de Wertheimer et même alors il avait eu le loisir de fermer à clef et de verrouiller la porte de derrière.

Peace s'agita toute la nuit, longtemps après que le jour fut levé, réfléchissant et évoquant l'image de tous les objets qu'il avait vus dans la pièce, et une idée commença à prendre forme dans son esprit. Il résolut de mettre sa théorie à l'épreuve le soir même.

Il s'arrangea pour faire passer un mot à un compère et le rencontra dans un champ. Il donna des instructions détaillées à l'homme qui n'était que trop disposé à être son agent. À onze heures ce même soir, alors que la plupart des magasins étaient fermés, on frappa à la porte des Dyson, et l'homme à la haute taille vint ouvrir. Il reconnut le voisin.

« Eh bien ! Que désirez-vous ? »

Dyson était un homme supérieur à son entourage, et il ne perdait jamais de vue ce fait.

Le visiteur raconta une histoire avec volubilité. Un de ses enfants venait de tomber malade et il désirait savoir s'il n'y avait pas du Salby's liniment dans la maison. « Non, nous n'en avons pas », dit brusquement Dyson, et il ferma la porte au nez du visiteur.

L'homme éconduit partit à la recherche de Peace et le mit au courant. Charles Peace fit la grimace.

Maintenant il savait qu'il avait été clairvoyant dans sa conjecture.

La bouteille ne contenait pas de liniment, ce n'était même pas une bouteille au sens strict du mot. Il y avait, à la base, une ouverture à laquelle pouvait s'adapter un petit flacon. Peace avait vu beaucoup d'objets semblables, employés par des gens qui passaient en contrebande des narcotiques provenant du Continent. C'était là que se trouvaient les précieux cristaux.

Quand il alla se coucher, il faisait grand jour, mais il dormit longtemps et profondément, car il avait l'esprit satisfait de quelqu'un qui a vaincu de grandes difficultés.

CHAPITRE XX

Ce même jour, à l'heure habituelle des visites, un homme anormalement grand se présenta au cabinet de chirurgie d'Alain Mainford.

Il avait les manières supérieures de quelqu'un qui désire être considéré comme un égal et Alain connaissait trop bien ce genre d'homme pour le juger comme un cas unique.

Son mal était prosaïque : une arête de poisson s'était logée dans sa gorge étroite et s'il avait dû subir une opération plus importante sans anesthésie il n'aurait pas fait plus d'embarras. Allongé sur un sofa, que ses longues jambes dépassaient, il demanda des précautions, des soins, des détails sur les instruments à utiliser, le degré des souffrances à subir, le danger à envisager, les possibilités de complications et les effets post-opératoires... tout cela avant l'introduction d'un miroir et d'une pince. Quand l'extraction effective commença, il se tordit, saisit le bras d'Alain, avala presque le miroir.

Il se passa un quart d'heure avant que Mainford pût saisir le bout de l'arête et l'amener au jour.

« Dieu merci, c'est fini ! dit le visiteur en s'essuyant le front. Je m'appelle Dyson. Je suis ingénieur, là-haut, à la L.N.E. Je ne suis pas habitué aux chirurgiens anglais, j'ai été pendant quelque temps en Amérique. La chirurgie est plus moderne, là-bas.

— Est-ce qu'ils avalent aussi des arêtes de poisson en Amérique ? demanda Alain innocemment.

— Je ne sais pas s'ils avalent des arêtes de poisson, répondit l'autre avec raideur, mais ils savent les enlever. Quels sont vos honoraires ?

— Je ne vous prendrai rien, dit Alain. L'expérience elle-même m'a dédommagé. »

Son visiteur n'avait évidemment guère le sens de l'humour. Il avoua également n'avoir pas de médecin attitré. Ce qui était très visible, c'est qu'il avait été effrayé et très secoué par ce petit désagrément. Alain le pria de s'asseoir un instant avant de sortir et lui apporta une « fine à l'eau ». Sous l'influence du stimulant, Dyson se détendit et quoique d'habitude il ne fût pas bavard et que son ton emphatique fût un peu agaçant, il parla de façon tout à fait intéressante des habitudes et des coutumes des Américains.

« Un homme extraordinaire, fit Jane quand Alain la rejoignit au salon.

— Un ami d'une amie de Peace, dit-il, mais pas, j'en conclus, un ami personnel de Peace. M. Dyson... J'ai idée que j'ai entendu parler de lui. Il est si grand qu'on a dû fabriquer un bureau spécial pour lui. »

CHAPITRE XXI

Dans la soirée, des affaires conduisirent Peace à Banner Cross et là il reçut un choc. Une des premières personnes qu'il rencontra en atteignant ce faubourg fut M. Dyson. On ne pouvait se tromper sur cet homme grand et maigre, il dominait tous les autres piétons. Mme Dyson trottait à côté de lui, une Mme Dyson soumise mais plutôt digne, consciente de sa richesse et de sa position en perspective, peut-être très désireuse d'en finir avec une amitié qui se montrait aussi dangereuse que déplaisante.

Ils tournèrent brusquement et entrèrent dans une maison. Les affiches « à louer » étaient encore collées sur les fenêtres.

C'était donc ici qu'ils emménageaient. Peace repéra la maison et, retournant dans la région de Darnall, rencontra sa femme, et il prit des dispositions secrètes pour transporter son domicile à Hull.

Évidemment il ne pouvait rester plus longtemps dans ce voisinage, à moins que le mandat d'arrêt contre lui ne fût retiré.

La maison des Dyson, à Darnall, était sombre et inhabitée. Quelqu'un lui dit que le déménagement n'était pas commencé. Il fit le tour par-derrière, trouva la fenêtre de la cuisine ouverte et entra. Les meubles étaient emballés, prêts à être enlevés. Le lit de la chambre avait été démonté et formait un fouillis désordonné de bandes de fer et de matelas enroulés. Il vit que la table de toilette avait été enlevée, et le cœur lui manqua. Ouvrant les tiroirs l'un après l'autre, ses craintes se trouvèrent réalisées : le contenu avait disparu. La bouteille était probablement dans la poche de Dyson en ce moment.

S'il pouvait voir la femme de celui-ci, échanger quelques mots avec elle, sa recherche pourrait être simplifiée. Mais il n'osait pas montrer son visage en plein jour… pas à Darnall.

Il coucha en ville ce soir-là et se rendit à Banner Cross de bonne heure le lendemain matin. Il pénétra même dans la maison pour reconnaître les lieux avant l'arrivée de la voiture de déménagement.

Cette dernière arriva au bout de quelques heures. M. Dyson, qui avait un jour de congé de son bureau, survint bourgeoisement dans un cab.

Peace attendit qu'il fût entré et tenta son coup d'audace. Mme Dyson entendit prononcer son nom et se retourna dans un sursaut d'effroi.

« Que faites-vous ici ? interrogea-t-elle en tremblant. Méchant homme… ne savez-vous pas qu'un mandat d'arrêt a été lancé contre vous ?

— Il y aura un mandat d'arrêt lancé contre vous, madame, fit-il d'un ton déplaisant. J'ai besoin que vous m'aidiez… décidez votre mari à aller trouver la police pour retirer cette sommation. »

Elle regarda autour d'elle avec crainte ; son mari n'était pas en vue, mais il y avait des spectateurs curieux, dont quelques-uns devaient avoir reconnu Peace. Elle avait juré solennellement à son mari qu'elle ne reverrait jamais cet individu.

« Je ne puis, il ne voudrait pas le faire.

— Supposez que je lui montre les lettres ? »

Les yeux de Mme Dyson s'ouvrirent tout grands.

« Est-ce que vous les avez ? Vous m'aviez dit que vous les aviez brûlées. »

Peace ricana. « Peu importe ce que j’ai dit. Je les ai tout de même. Supposez que je lui montre ces petits billets que le garçon de l’épicier m’apportait, eh ? Cela le ferait bondir ! Et vous aussi ! Accordez-moi un rendez-vous ce soir.

— Je ne puis, dit-elle avec désespoir. Soyez raisonnable, Charles.

— Ne m’appelez pas Charles, mon nom est M. Peace, dit-il avec amertume. Après tout ce que j’ai fait pour vous, la musique que j’ai jouée pour vous, les choses que je vous ai dites, l’argent que j’ai dépensé !

— Nous partons ce soir, dit-elle vivement. Revenez dans huit jours, la pièce où nous nous tenons est par derrière. Si vous sifflez, je vous entendrai.

— Pourquoi partez-vous ? demanda-t-il d’un ton soupçonneux.

— Nous allons à Londres. M. Dyson a un congé. »

Devait-il lui parler de la bouteille ? L’idée lui en vint, mais il la rejeta instantanément. Dans son présent état d’esprit elle l’aurait certainement trahi et Dyson aurait trouvé une autre cachette. Elle était pour l’instant terrifiée par la crainte que son mari ne la vît, et elle donna presque une poussée à Peace tout juste avant l’arrivée à la porte de Dyson qui venait la chercher.

« Quel était cet homme ? »

Il était un peu myope et n’avait pas reconnu Peace.

« Le laitier, répondit sa femme avec volubilité. Il désirait savoir s’il pouvait nous fournir du beurre et des œufs. »

Peace ne prit pas la peine de s’assurer si elle lui avait dit la vérité au sujet de son départ en vacances. Sa curiosité l’appelait à Manchester. Le procès des frères Harbron devait commencer le mardi suivant. M. Peace se promit une sensation nouvelle.

Trait caractéristique de l'homme, quand Peace arriva à Manchester, bien qu'il n'y eût pas été invité à la gare, il se rendit immédiatement au bureau de police central pour déclarer sa présence.

« Je suis ici pour affaire, monsieur, dit-il à l'inspecteur.

— Quelle affaire ? » demanda l'officier de police d'un air sceptique. Peace lui dit la vérité.

« Vous désirez aller au tribunal et assister au procès ? fit l'inspecteur surpris. N'acquérez-vous pas assez d'expérience par vos procès personnels, Peace… nous vous avons eu ici deux fois, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, deux fois, pour une période de six ans. J'étais innocent, mais je n'ai pas de rancune. Une chose que l'on apprend en prison, monsieur, c'est la charité chrétienne. Je suis un homme différent maintenant, monsieur. J'aimerais mieux me faire couper la main droite plutôt que de prendre un sou qui ne m'appartiendrait pas.

— Ange, où est donc votre harpe ? demanda brutalement le personnage cynique. Non, je crains de ne pouvoir vous obtenir une carte pour la galerie publique, vous aurez à prendre rang et à obtenir accès dans la salle avec les autres. Vous ferez un peu de cambriolage, je suppose, pour passer les longues soirées d'hiver ? » Peace sourit tristement.

« Le soir, dit-il simplement, je tricote ! »

Ce qui était vrai. La plupart des chaussettes qu'il portait étaient de sa propre confection.

L'inspecteur facétieux fit une remarque à propos de travaux d'aiguille, mais il était de bonne humeur et ce fut tout.

Peace suivit l'ouverture du procès avec un intérêt professionnel. Il était assis, immobile, pendant que le substitut qui ouvrait la séance faisait l'éloge du dévouement et du patriotisme

de l'agent de police défunt. Comment les prévenus intervenaient-ils dans le crime ? Il ne tarda pas à l'apprendre.

Il y avait eu un cas, justiciable du tribunal de police, relevé contre eux ; ils avaient menacé le défunt et avaient été entendus par des hôtelières, des barmaids et des buveurs de hasard, au cabaret qu'ils fréquentaient. Les accusés étaient des pauvres gens, qui habitaient avec leur frère une cabane plantée au milieu d'un jardin.

Personne ne les avait vus tirer sur l'homme mais il y avait les empreintes des pieds.

Un inspecteur pompeux et très satisfait de lui-même exhiba les chaussures. Peace savait que des milliers d'hommes portaient des chaussures d'un modèle semblable, avec exactement le même nombre de clous, mais les jurés furent impressionnés. Cet inspecteur de police fut très théâtral, il développa ses déductions, comment il se précipita dans la cabane où les accusés dormaient, comment, avec une remarquable prescience et avant qu'il eût la moindre connaissance des empreintes de pieds, il avait emporté les chaussures des prévenus ; les jurés étaient de plus en plus impressionnés.

Le juge était nerveux ; c'était un nouveau venu pour Peace, et, de toute évidence, inexpérimenté. Il n'eut même pas le courage des opinions d'autrui, car il hésita, fut tour à tour en désaccord avec les deux avocats, et présenta des conclusions qui ne furent agréables à aucun des deux.

Jour après jour, Peace écouta jusqu'à ce que le moment fatal arrivât où le juge se couvrit de la toque noire et, en termes sobres, envoya l'un des deux frères à l'échafaud et remit l'autre en liberté.

« Je ne crois pas qu'il soit coupable. »

Le membre de l'assistance qui donna cette opinion à son voisin était M. Charles Peace.

« Je pense, fit l'homme à qui Peace adressa sa remarque, qu'on aurait dû les pendre tous les trois. Il y a trop d'irlandais à Manchester. »

CHAPITRE XXII

Le séjour de Peace à Manchester n'avait pas été sans profit. Cependant d'autres avaient moins de chance.

L'homme qui s'était assis à côté de lui le premier jour lui avoua, devant un pot de bière, du pain et du fromage, qu'il était au bout de son rouleau. C'était un homme d'apparence respectable, à l'air doux, déférent, s'exprimant bien. Il avait été maître d'hôtel dans une famille noble, à Sainte-Anne. Comme l'homme avait le physique d'un maître d'hôtel, il préférait se présenter ainsi. En réalité, il avait été valet de chambre chez un riche courtier maritime qui, d'une façon mystérieuse et pour des services plutôt obscurs, avait reçu la dignité de chevalier. Il l'avait quitté parce qu'il ne pouvait supporter madame.

Il raconta tout cela pendant le premier repas. Au cours du second, Peace apprit encore plus de détails sur la vérité des événements.

L'homme à tout faire était parti en hâte, et son départ avait été accéléré par le bout de la chaussure du courtier. Il manquait un peu d'argenterie, mais pas assez pour justifier des poursuites. Il fallut calmer une femme de chambre en pleurs et une mère furieuse. Le courtier-chevalier déclara généreusement que la jeune fille pourrait revenir et reprendre son emploi quand l'affaire serait close.

Peace ne pouvait souffrir les menteurs, et dès qu'il avait découvert une contradiction, il n'était satisfait que lorsqu'il connaissait la vérité tout entière.

Mais l'homme lui plaisait, il s'exprimait bien, c'était un gentleman : il l'était même plus que M. Dyson. Il pouvait lui être extrêmement utile.

Ce fut sur son avis que Carton – c'est le nom que donna l'individu – vint avec lui à Sheffield.

« Je connais Sheffield… j'y ai travaillé chez un monsieur très distingué.

— Il a dû venir à Sheffield en mon absence », dit Peace d'un ton sarcastique.

Jusqu'à ce moment, Peace avait été très réticent et avait à peine parlé de lui-même. Il s'échauffa durant le voyage, devant la sympathie de son nouvel ami, et lui raconta l'histoire de sa vie, ses amours et quelques-unes de ses aventures. Il expliqua son importance, fit allusion à des amis riches, mais toujours le sujet revenait à la « châtelaine » d'une maison récemment louée à Banner Cross.

« Je n'ai qu'à lever le doigt et elle quitterait son mari demain. Elle ne cesse de dire : « Charles emmenez-moi ! » Elle désire que j'ouvre un magasin à Liverpool. Une dame, vous savez. Il n'y a pas de plus jolie fille dans toute l'Angleterre. »

Quand Peace arriva à la maison où l'on déposait des messages pour lui, on lui remit une convocation urgente. Il devait se rendre immédiatement auprès de sa riche employeuse. Il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour rejoindre l'endroit où l'attendait la victoria, mais il ne se serait pas tant pressé s'il avait prévu la lenteur de ce trajet en voiture.

Un brouillard épais recouvrait la campagne et les chevaux marchèrent au pas pendant presque tout le trajet. Il n'alla pas jusqu'au château. À mi-chemin de Sheffield, se trouvait une grande villa, en retrait de la route. À la connaissance de Peace cette villa était inoccupée depuis quatre ans et avait la réputation d'être hantée parce que son précédent propriétaire s'était pendu sous un hangar.

La victoria s'arrêta devant cette maison.

« Madame est là », dit le cocher avec quelque difficulté, car il n'avait qu'une connaissance très sommaire de la langue anglaise.

Peace descendit en grommelant, ouvrit la porte cochère, marcha le long du chemin dallé et frappa à la porte. Ce fut Baumgarten qui le fit entrer.

« Vous êtes en retard, mon ami », fit-il, et il ferma la porte.

Alors, prenant le petit homme presque affectueusement par le bras, il le conduisit dans une grande pièce sur le devant qui sentait le moisi et n'était qu'à moitié meublée.

« Mme Stahm sera ici sous peu, dit-il. Elle a pris ce cottage pour être plus près de l'usine. Aussi... – il regarda Peace droit dans les yeux – pour y installer un petit ami à nous qui peut trouver avantage à rester longtemps absent de Sheffield.

— C'est de moi qu'il s'agit ? » demanda Peace surpris.

Baumgarten fit signe que oui.

« Nous avons entendu parler de vos souffrances et des ennuis que vous avez eus avec la police, mon pauvre ami. »

Sa sympathie était fausse, mais Peace, malgré toute son intuition, était insensible au sarcasme et le remarquait rarement. D'autre part, il était prêt à accepter les tributs, même indirects, à son importance.

« Madame a acheté la maison pour quelques centaines de livres. Il y a des provisions ici qui vous épargneront la peine et le risque d'aller dans les magasins. Si vous pouviez trouver un homme qui accepterait de faire le service de domestique sans exciter les soupçons de la police, cela rendrait les choses plus faciles.

— Ne me parlez pas de domestiques, dit Peace avec brusquerie. De quoi s'agit-il ? Vous voulez dire qu'il me faudra rester

ici jusqu'à ce que l'affaire soit oubliée ? Supposez que la police vienne ?

— C'est le dernier endroit du monde où la police songerait à faire des recherches. »

Le petit homme regarda autour de lui, mal à l'aise.

« Je ne vois pas clair dans toute cette farce, dit-il. Le mandat d'arrêt n'est rien. Je vais faire retirer l'assignation par la dame. De quoi peut-on m'accuser ? De rien !

— Le mandat d'arrêt de la police n'a pas d'importance, dit Baumgarten. Ce qui suit peut être une autre affaire. Nous sommes prêts à faire face à tous les imprévus. Au-dessus de cet étage – il leva le doigt – il y a une petite mansarde. Personne n'imaginerait qu'il y a là une mansarde. Vous pourriez vous y cacher pendant des années et personne ne le soupçonnerait. Si vous aviez un ami capable de faire le service de domestique, ce serait d'autant plus facile. Je pense seulement à votre commodité. »

L'esprit prompt de Peace se porta tout de suite vers sa connaissance la plus récente : Carton, l'ancien maître d'hôtel. Mais on ne pouvait se fier à un semblable individu que dans une mesure limitée ; jusqu'à quel point pouvait-il se confier à lui ?

« Que désirez-vous que je fasse ?... s'agit-il de la bouteille ? C'est facile. Je m'acquitterai de cette besogne n'importe quelle nuit, et je défie le meilleur policier de Sheffield de dire que c'est moi qui l'ai accomplie. Je n'ai pas besoin d'un domestique pour cela, n'est-ce pas ? »

Il y eut un bruissement soyeux de jupe dans le hall.

« Voici madame », dit Baumgarten.

Elle entra rayonnante, les deux mains tendues.

Peace n'avait jamais reçu pareil accueil dans sa vie et fut embarrassé.

« Mon petit ami, vous ne savez pas combien nous avons besoin de vous. N'avez-vous pas apporté votre violon ? Non ? Ce sera pour une autre fois. Asseyez-vous. Aimez-vous votre nouvelle installation ? »

Ces mots lui firent éprouver un nouvel intérêt pour le cottage, un intérêt de propriétaire qui était nouveau et agréable. Il regarda autour de lui. Il n'avait jamais occupé une maison comme celle-ci ; elle était trop grande, trop aérée peut-être, et, pour ce motif, la perspective de s'installer dans un immeuble de cette dimension n'était pas particulièrement alléchante.

« Ça ne plairait pas à ma femme.

— Oh ! là ! là ! Votre femme ! Est-ce que je parle jamais de votre femme, mon petit homme ? Pour moi, vous êtes seul. Vous n'avez ni liens ni chaînes. Ceci est pour vous seul. » Elle se tourna vers Baumgarten.

« Lui avez-vous expliqué ? »

Le Russe secoua la tête :

« Simplement que ceci serait un bon endroit pour se cacher.

— Mais la raison pour laquelle il devrait se cacher ?

— Non », dit-il brièvement.

Mme Stahm s'assit en face de Peace et se pencha vers lui en baissant la voix.

« Ces cristaux dont vous avez parlé, cela représente pour moi la vie et la mort ! Il faut que je les aie, vous comprenez ? Oui, oui, je vous sais habile pour les enlever de dessous son nez,

à l'insu de tout le monde. Mais il faut absolument que vous vous en empariez, vous comprenez ? Vous devez aller jusqu'au bout.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Peace intrigué.

— Vous devez, s'il est nécessaire, le tuer, fit-elle avec calme. Mais cette bouteille devra être entre mes mains avant la fin de la semaine. Cet homme a également un morceau d'acier ; il faut que je l'aie aussi. »

Elle se rejeta en arrière.

« Pour cela je vous paierai deux mille livres », dit-elle.

Deux mille livres ! La tête du petit homme lui tournait. Pour lui, la limite de l'extrême richesse était cent livres. À aucun moment il n'avait eu autant en sa possession, quoiqu'il eût volé des objets de vingt fois cette valeur.

« Deux mille souverains dans un sac, presque autant que vous pouvez porter, petit homme. C'est le prix que je veux payer. Cette petite maison – elle fit un geste de mépris – vous pouvez l'avoir également, elle n'a aucune valeur pour moi. Il ne doit y avoir ni si, ni mais, ni pourquoi, ni quand. Il faut avoir ces cristaux d'ici samedi. »

Peace tourna sa laide petite tête de côté et d'autre.

« Je vous procurerai cette bouteille... peut-être demain. Ils ont déménagé... les Dyson.

— Oui, je le sais. Ils sont partis pour Banner Cross. Pour le moment il ne va pas à son bureau, cet homme... Dyson. Il attend, pendant que Wertheimer s'occupe de réunir les fonds. Il ne sort pas de la maison, mais il passe son temps dans sa chambre, où il a un fusil de chasse à deux coups.

— Comment savez-vous cela, madame ? demanda Peace surpris.

— Ne parlons pas de la façon dont je le sais, ni pourquoi je le sais, dit-elle avec impatience. C'est la vérité. À tout prix, il faut vous procurer ce que je désire. Ce soir vous devez sortir et vous renseigner ; il ne faut rien faire de prématuré. »

Il demanda une explication. « Prématuré » était un mot qui lui était inconnu.

« Avant le moment opportun, veux-je dire. Et le moment opportun n'est pas ce soir. Avez-vous un ami en qui vous puissiez avoir confiance ? »

Peace hésita. Il n'avait confiance en personne. Carton était dans la dèche et cela flattait la vanité de Peace de se trouver dans la position d'un patron qui pouvait lui offrir du travail. Lui, Charles Peace, avoir un maître d'hôtel ! Il riait sous cape devant le tableau qu'il se représentait.

« Bien, madame. Je pourrais aussi bien demeurer ici dès maintenant, je suppose ?

— Il y a de quoi manger dans la maison... des biscuits, des conserves de viande, de la farine, de tout. Vous pouvez habiter ici même en fermant la maison. Mais alors la police ferait des perquisitions. Il est tout à fait nécessaire que vous ayez un domestique. »

La mention du domestique lui rappela qu'il lui faudrait retourner à Sheffield. C'était une longue promenade, mais aller à pied serait un moyen presque aussi rapide qu'aller en voiture par une nuit comme celle-ci. En même temps la circulation pourrait offrir des difficultés. Il fit une tentative auprès de Baumgarten et, à sa surprise, bien que le projet impliquât des frais considérables, il fut accepté.

CHAPITRE XXIII

Après le départ de Mme Stahm et de Baumgarten, Peace se mit en route seul avec une lanterne, et il trouva Carton au rendez-vous convenu. Il lui exposa le plan et lui fit une offre d'emploi. Quant aux gages, il ne pouvait rien spécifier.

« Peu m'importe leur montant, dit l'ancien domestique, du moment que j'ai la nourriture et le logement. Je n'ai pas assez pour payer l'un et l'autre. »

Peace le quitta, après avoir convenu qu'ils se rencontreraient plus tard.

Continuant sa route vers Banner Cross, Peace reconnut la position. Il n'y avait aucune lumière dans la maison, mais en se glissant à proximité de la fenêtre, il écouta et entendit des voix, haussées toutes deux en propos acrimonieux. Il ne put distinguer ce qu'elles disaient. M. Dyson ne passait donc pas toutes ses nuits dans sa chambre et il était probable qu'il ne se promenait pas dans la maison avec un fusil de chasse.

Peace examina la fermeture de la fenêtre de la cuisine et fit un examen des autres moyens d'entrée.

Satisfait, il retourna en ville, rejoignit son compagnon qui frissonnait de froid et ils cheminèrent ensemble vers leur nouvelle demeure.

« Il n'y aura pas beaucoup à marcher, dit Peace. La semaine prochaine j'aurai ma voiture à deux chevaux… notez bien mes paroles. »

Chemin faisant, l'ancien domestique devint plus expansif, révélant encore un autre aspect de son passé pittoresque. Il

avait été en prison à Strangeways pour l'obtention d'une place grâce à de fausses recommandations ; il avait également passé par les prisons de Chatham et Maidstone.

« Vous êtes un vilain monsieur, alors ? » dit Peace prenant un air vertueux.

L'homme dit que la prison de Chatham lui plaisait et, passant du coq à l'âne, ajouta qu'il était originaire du comté de Kent. Il était difficile de croire que ce gentleman à l'air doux, s'exprimant bien, qui marchait à côté de M. Peace, était un ancien forçat, un gibier de potence. Peace était un peu choqué, mais d'autre part plus qu'un peu soulagé.

En chemin, il esquissa ses plans. Il se livrait à une besogne d'un caractère secret et très important, mais tout à fait honnête. Seulement elle ne plairait pas à la police, aussi pourrait-il être nécessaire que Peace se reposât dans le cottage pendant quelques jours.

« Vous serez là pour surveiller la maison, répondre à la porte et dire que le propriétaire n'a pas encore emménagé. Si vous me vendez, je vous descends.

— Je me suis toujours conduit de façon honorable vis-à-vis de ceux de mes amis qui me faisaient confiance, dit M. Carton avec indignation.

— Peut-être n'avez-vous jamais eu d'amis qui eussent confiance en vous », dit Peace, et le coup porta douloureusement près du but.

Carton lui servirait de couverture le soir où Peace ferait sa tentative. Il avait déjà conçu plusieurs plans d'action, qu'il utiliserait au choix selon les nécessités du moment, et il était sûr que l'un d'eux réussirait.

Dans l'après-midi, Peace donna à son « domestique » d'autres détails et M. Carton se rendit compte que la mission se-

crète à laquelle il devait prêter son concours avait toute l'apparence d'un vulgaire cambriolage.

Peace pouvait dessiner un plan remarquablement bien, et il fit de la topographie de Banner Cross une réduction sur papier.

« Ici se trouve la maison, et en face il y a le champ où vous demeurerez pour faire le guet. Si vous voyez un flic, vous sifflerez ; quoi qu'il arrive je vous rejoindrai et je vous remettrai la bouteille. Vous la fourrez dans votre poche et vous retournez au cottage. Si je suis pris et fouillé, il n'y aura rien sur moi. Vous comprenez ?

— Quelle bouteille ? Une bouteille de bière ? » demanda Carton mystifié.

Peace toisa farouchement celui qui venait troubler ses rêves romanesques.

« Une bouteille de médicament à peu près aussi grande que ça ! Et ne me posez pas de questions. Les gens qui travaillent pour moi ne sont pas admis à poser des questions. Et n'essayez pas de me moucharder. J'ai tué un type une fois... il m'avait mouchardé. La police ne sait pas cela. »

Il chargea son revolver avec une grande circonspection sous le regard terrifié de son adjoint.

« Vous n'allez pas vous en servir, n'est-ce pas ? » fit l'homme alarmé. Il avait toute l'horreur du criminel normal pour les armes à feu. Peace prit son trouble pour un compliment.

« Je le garde en cas d'accident. Si je vais en prison, ce sera pour la vie... j'aime encore mieux être pendu. C'est pourquoi la police a peur de moi, c'est pourquoi ils ne s'attaquent jamais à moi ! Allez à Scotland Yard et voyez mon casier judiciaire, vous y lirez : « Dangereux, porte des armes à feu. » C'est moi ! Quand je suis en prison, c'est M. Peace par-ci et M. Peace par-là. Les

gardiens mêmes n'osent pas me froisser. Je me suis échappé une fois[6]. Je vous le dis, cela fait trembler quelques gardiens dans leur culotte quand ils entendent dire que Charles Peace est dans la maison.

— J'ai entendu parler de vous, fit l'homme avec respect.

— Naturellement ! J'ai fait deux périodes de six ans et une de quatre. J'ai été dans toutes les prisons d'Angleterre. Ils ne me gardent pas longtemps, ils sont contents de me passer à un autre directeur. Je donne trop de peine. J'ai entendu des gardiens dire : « Vous, prenez-le, je ne veux plus de lui. »

— C'est la même chose pour moi », dit Carton dans un moment d'émulation téméraire.

Mais ce témoignage rendu par lui-même à ses mauvaises qualités fut reçu froidement.

« Ne parlez pas tant de vous-même, grommela Peace. Je déteste les vantards. »

Peace était réconcilié avec son nouveau domicile, et il avait fait visiter la maison à Carton avec tout l'aplomb d'un propriétaire. Il avait aussi examiné les fenêtres et les avait trouvées en bon état. Il y avait des volets pliants et en outre les rideaux qui les recouvraient étaient lourds et impénétrables à la lumière.

Une inspection de la mansarde, qui était son lieu de refuge en cas de danger, révéla que l'accès en était admirablement masqué, par ce qui paraissait être une armoire, dans un coin de la chambre du haut ; de là un escalier conduisait à la mansarde proprement dite.

---

[6] Ceci est en partie exact. Il réussit à sortir de sa cellule, mais non des bâtiments de la prison. (N. d. l'A.)

La pièce était spacieuse. Un lit avait déjà été dressé, les matelas et les couvertures gisaient sur le sol. Pour une raison ou pour une autre, le précédent propriétaire du cottage s'était occupé récemment de cette pièce. Les murs avaient été nouvellement tapissés et Peace trouva des outils de charpentier qu'il s'appropria. Le marteau et les clous qui furent découverts par la suite étaient sur un rayon trop élevé pour que Peace les aperçût.

Il passa quelque temps à arranger l'entrée du passage conduisant de la chambre à coucher d'en bas à la mansarde, pour qu'elle présentât l'apparence d'une armoire, et il eut une nouvelle chance, car il trouva dans une des chambres à coucher un certain nombre de vieux vêtements, laissés derrière lui par le précédent occupant. Il suspendit ceux-ci sur des cordes, au pied de l'escalier, de telle sorte que, lorsque la porte s'ouvrait, cela avait tout l'air d'être un placard à vêtements et l'illusion pouvait, il le vit, être augmentée.

Il prit des mesures approximatives, alla dans la cuisine et revint en apportant la porte de la cave à charbon. Elle s'adaptait exactement et il l'appuya contre le mur pour s'en servir en cas d'urgence.

Carton fit du thé et ils discutèrent leurs plans pour la nuit. Peace avait un certain sens tactique ; il avait certainement le don du commandement, et, quoique Carton fût apparemment stupide, il pouvait répéter les ordres sans une faute après une heure d'explication.

« Mais je ne comprends pas ce qu'il y a dans cette bouteille. Est-ce que ce sont des drogues ?

— C'est un bibelot, dit Peace, qui n'a aucune valeur si ce n'est pour son propriétaire. Je ne voulais pas le chiper, mais cet homme m'a causé beaucoup d'ennui. C'est un type qui a fait décerner un mandat d'arrêt contre moi. Ce bibelot a une grosse valeur, mais vous ne pourriez pas le vendre et vous aurez un billet de vingt livres pour la besogne. »

Cela fit impression sur Carton.

« Vous n'allez pas prendre de revolver, n'est-ce pas ?

— Que vous importe, grommela Peace. Je vous emmène, mais il ne sera pas à votre usage, car je veux bien être pendu si vous savez vous en servir ! »

Il lui fallut mettre ordre à ses propres affaires. Sa famille ne le tourmentait pas beaucoup car il l'avait installée à Hull, où il avait acheté une gargote. Il lui fallut faire parvenir de l'argent à sa femme, Hannah, par des moyens détournés, qui ne trahissaient ni son identité, ni le lieu où il habitait. Il lui envoya deux billets de cinq livres par la poste, enveloppés dans une demi-feuille de papier « de la part d'un ami sincère ». Hannah le reconnaîtrait à cette suscription étrange.

Les billets de banque provenaient du portefeuille d'un homme à l'aspect cossu qui était venu sur le quai, à Manchester, pour accompagner quelques parents.

Les numéros des billets avaient probablement été relevés et diffusés, ce serait une malchance pour Hannah. Mais de toute façon elle ne les avait pas chipés et la mention : « De la part d'un ami sincère » n'était-elle pas un alibi certain ?

Peace avait une fille, mais cette jeune personne n'occupait pas une place considérable dans ses pensées, pas plus, à vrai dire, que madame sa femme. Il aurait désiré effacer entièrement de sa mémoire Mme Dyson, mais elle y demeurait. Elle lui avait donné un agrément qu'il n'avait jamais éprouvé auparavant, et il se dégageait de son souvenir un parfum et une beauté qui lui avaient été jusqu'alors inconnus ; aussi la pensée qu'il la perdait était-elle son seul chagrin.

Tout juste avant de quitter le cottage, une idée lui vint, et, s'excusant, il retourna à la chambre où il devait coucher cette nuit-là, ferma la porte et s'agenouillant, fit sa prière. Dieu et

Mme Dyson étaient associés de façon bizarre dans cette supplication confuse.

Peace se trouva beaucoup mieux après ses efforts spirituels.

Il avait une collection de prières, écrites sur de petites feuilles de papier, qu'il prétendait avoir composées, mais qui étaient évidemment un souvenir d'innombrables services religieux de la prison. Il racontait qu'un jour on lui demanda de faire un sermon à ses camarades prisonniers, mais il ne répéta jamais cette assertion.

Il s'arrêta pour boire un peu de fine à l'eau et sortit dans l'obscurité où son compagnon, frissonnant, l'attendait. Il ne faisait pas assez froid pour justifier les claquements de dents de Carton.

Ils marchèrent en silence pendant longtemps, puis Carton parla nerveusement :

« Je suppose qu'il n'y a pas de danger ce soir ?

— Cela dépend de ce que vous appelez danger, fit Peace aigrement. De quoi vous tourmentez-vous ? Personne ne va vous toucher, vous n'allez pas pénétrer dans la maison pour vous trouver en face d'un homme armé d'un fusil à deux coups, comme je vais le faire ; vous n'allez pas risquer votre vie, comme je l'ai fait des centaines de fois et j'ai eu seulement quatre pence et demi pour ma peine. Ceci m'est arrivé à Durby, dans une maison que vous auriez crue pleine d'argent... Quatre pence et demi !

— Vous avez dû bien rire, dit Carton.

— Pourquoi un homme rirait-il quand il compte sur des centaines de livres et qu'il trouve seulement quatre pence et demi ? » demanda-t-il avec colère, et il y avait de la logique dans son courroux.

Carton ne comprenait rien à Peace, il était déjà sous l'influence de la terreur que l'homme exerçait. Il regrettait de s'être lié avec ce dangereux individu et de n'avoir pas essayé une nouvelle combinaison pour faire de l'argent qu'il avait mise au point pendant son dernier séjour en prison.

C'était trop tard maintenant. Un véritable cambriolage ; cette pensée le glaçait ! Il comprenait les opérations effectuées à domicile, mais s'introduire du dehors, explorer une maison étrangère dont les habitants endormis pouvaient se réveiller… c'était un cauchemar.

Et le revolver…

À supposer que Peace se servît de son revolver, c'était un cas pendable pour tout le monde. Il avait assisté d'un bout à l'autre au procès de Manchester et il avait vu la toque noire entrer en scène… Son corps se couvrit d'une sueur froide.

CHAPITRE XXIV

Deux mille livres ! Une vision dorée dansait devant les yeux du petit homme tandis qu'il marchait péniblement dans la brume. Deux mille livres ! Une somme incroyable. Il y avait des lords dans le pays qui n'avaient pas autant que cela. Il allait gagner cette somme, que Dyson le veuille ou non.

Son allié endosserait peut-être le châtiment. Il n'aimait pas Carton, décidément ; c'était un lâche qui se plaignait toujours.

Il lui fit une seule concession. Quand ils atteignirent les faubourgs de la ville, il permit à son compagnon de prendre l'omnibus directement jusqu'à Banner Cross.

Peace ne pouvait pas se montrer à Sheffield, il devait prendre un chemin plus détourné pour éviter la possibilité désagréable de rencontrer un agent de police.

Avant de se séparer, il donna à Carton des instructions très minutieuses sur le lieu de leur rendez-vous.

Peace avait son plan. La première chose à faire était de trouver un motif à son retour... son démêlé personnel avec Dyson devait être une excuse. Il espérait voir quelqu'un connaissant Dyson et pouvoir discuter avec lui cet aspect de la question.

S'il pouvait s'emparer de la bouteille sans être découvert, il lui fallait une bonne raison pour justifier sa présence dans le voisinage. Si le pire venait à se produire, le mandat d'arrêt de la police ne lui vaudrait pas plus de six mois de travaux forcés et il pouvait faire cela les mains dans les poches.

Ce soir-là, le docteur Alain Mainford fit une expérience intéressante.

Avec le dîner vint une lettre d'un courtier-baronnet en colère, mais qui s'excusait. Il était en colère pour une excellente raison et il s'excusait parce que, comme il l'écrivait : « Je crains d'avoir été un peu impoli à votre égard lorsque vous m'avez écrit pour m'avertir au sujet de Carton. Il semblait un serviteur si parfait, et j'ai pensé que vous manquiez un tant soit peu de charité, d'autant plus que je ne vous avais pas écrit pour vous demander des renseignements. Mon agent me dit que c'est lui qui vous a écrit. Carton laissa échapper votre nom accidentellement en disant que vous l'aviez employé et il paraissait si désireux de le persuader que vous étiez parti à l'étranger. Cet homme est un abominable voyou… »

« Est-ce que cette lettre est très amusante ? »

Jane avait pu s'échapper quelques heures pour dîner avec lui.

« Mon Dieu, oui, dans un sens, fit-il. J'avais un domestique quand j'étais dans l'armée, un affreux coquin, et dans un accès d'aberration mentale il a donné mon nom comme référence à l'agent de ce monsieur – après que je l'eusse averti de ne pas le faire. »

Il tapota la lettre.

« J'ai écrit à l'innocent employeur et je lui ai dit ce qu'était Carton et pour ma peine j'ai attrapé des coups de pied. Je n'avais plus entendu parler de l'individu depuis, mais je parie qu'il ne donnera pas mon nom comme référence dans sa prochaine place !

— Dans des circonstances ordinaires vous n'entendriez plus parler de lui, dit-elle, mais vous le verrez probablement dans un jour ou deux. Cela arrive toujours. »

Elle fut un bon prophète. Alain fut appelé au-dehors immédiatement après le dîner pour soigner un malade qui avait fait une rechute. Il ne put faire que peu de chose, et quand ce peu fut fait il rentra chez lui à pied. Il avait renvoyé sa victoria, pensant qu'il resterait longtemps auprès de son malade.

Les rues étaient pleines de monde, bien que la nuit fût froide. La plupart des magasins étaient ouverts et bien qu'il y eût encore six semaines avant Noël, la saison des emplettes avait commencé.

Il se rangea pour permettre à trois jeunes filles en jupes longues, qui se donnaient le bras, de passer le long de l'étroit trottoir et, comme il reprenait possession de celui-ci, il se trouva face à face avec le seul homme au monde qu'il ne s'attendait pas à voir.

La figure de Carton s'allongea.

« Tiens, tiens, mon capitaine ! fit-il.

— Vous, infernal gredin ! répliqua Alain de bonne humeur. Que faites-vous dans cette ville ?

— J'ai quitté mon dernier emploi, monsieur, dit Carton avec volubilité. Je ne pouvais pas m'entendre avec les patrons. Madame avait l'habitude de boire, monsieur...

— D'abord vous les volez, ensuite vous les calomniez. Avez-vous du travail ici ?

— Oui, monsieur, j'ai un boulot en vue. J'espère, monsieur, que vous voudrez bien oublier le passé. Un jour je vous rembourserai cette montre. C'est drôle, monsieur, je suis passé devant votre maison, il y a environ dix minutes, j'ai vu la plaque de cuivre sur la grille et je me suis demandé si j'allais vous rendre visite. J'ai toujours dit, monsieur, que vous étiez un des hommes les plus bienveillants à qui j'aie jamais eu affaire... »

D'un signe de tête, Alain l'invita à passer son chemin. La rencontre l'amusait, c'était un point pour Jane Garden qui avait été bon prophète.

Quand Alain rentra chez lui, il trouva une lettre qui l'attendait. Elle était écrite d'une écriture moulée qu'il ne reconnut pas, et elle était conçue dans des termes un peu plus pompeux que ne le sont la plupart des lettres. Elle était adressée de Banner Cross Terrace, Eccleshall Road, et la teneur en était la suivante :

« Monsieur,

« Vous pouvez vous rappeler les circonstances dans lesquelles vous m'avez rencontré, lorsque je suis passé à votre cabinet avec une arête dans la gorge, que vous avez, monsieur, avec l'habileté particulière au médecin anglais, enlevée promptement et sans douleur.

« J'habite maintenant à l'adresse ci-dessus, et je serais heureux si vous vouliez bien, au premier moment dont votre bonté pourra disposer, vous mettre en devoir de passer chez moi, à propos d'un trouble mental angoissant. Les affaires et les soucis domestiques ont contribué à déranger mon équilibre mental et je pense qu'il serait sage de ma part de saisir l'occasion aux cheveux et de prévenir un écroulement sérieux de ma santé, plutôt que de m'assurer le concours de votre habileté pour remédier à ses conséquences.

« Votre obéissant serviteur,

« Arthur Dyson. »

Arthur Dyson ? Le nom lui était familier, mais, sur le moment, Alain ne put le replacer. Puis il se rappela l'homme à la haute taille et l'arête de poisson. Il lut de nouveau la lettre ; elle était parfaitement ponctuée, pédante et pleine de suffisance. Il

regarda sa montre ; il était sept heures. Il avait dîné de bonne heure. En fait, son dîner avait toujours quelque peu le caractère d'un thé substantiel, quand Jane s'échappait de son service pour prendre le repas avec lui. Elle devait invariablement retourner auprès de son malade de bonne heure dans la soirée.

Alain fit prévenir Dixon, qui se plaignit amèrement à son aide, le garçon d'écurie, que le docteur Mainford n'avait pas d'heures, pas de méthode, ni aucune des habitudes de confort du vieux docteur.

Pour Dixon, le docteur Mainford était toujours le « nouveau patron », quoiqu'il fût à son service depuis deux ou trois ans. Non que Dixon ne l'aimât point : il s'était plaint avec autant de persistance des habitudes du vieux docteur, et il les avait comparées à leur tour dans un sens défavorable avec celles du précédent employeur.

Le cocher enfila son lourd manteau, enfonça son chapeau haut de forme sur sa tête, et amena la victoria à la porte.

Il n'y avait aucune raison au monde pour qu'Alain sortît ce soir-là, car Dyson n'était pas un malade important, même pas un malade du tout. Mais maintenant qu'il se souvenait de lui, Dyson intriguait Alain ; ce genre d'homme le séduisait assez.

Deux malades arrivèrent à l'improviste, et il fut sept heures et demie avant qu'il put monter dans la victoria, avec un sentiment d'agréable expectative, et ne songeant pas qu'il allait droit au cœur d'une misérable tragédie.

CHAPITRE XXV

Peace effectua la plus grande partie de son voyage dans une charrette de marchand de légumes. Il sollicitait sans cesse une place, donnant toujours son grand âge pour excuse. Quoiqu'il eût à peine quarante ans, il pouvait passer pour en avoir soixante-sept et il avait souvent réussi à en imposer de cette façon au personnel des prisons.

Il arriva à Banner Cross avant son compagnon et flâna aux alentours dans l'espoir de trouver quelqu'un de connaissance. La pluie s'était dissipée et il faisait clair de lune, ce qui ne lui fut pas particulièrement agréable. Il jeta un coup d'œil vers le Banner Cross Hôtel, un débit qui se trouvait au coin du pâté de maisons où était située la demeure des Dyson, mais il n'aperçut aucun visage familier.

Il espérait deux choses : d'abord qu'il verrait Mme Dyson et qu'il s'assurerait son concours, en second lieu qu'il se trouverait quelqu'un de connaissance à qui il pourrait fournir un motif de sa visite.

Il était là depuis une demi-heure quand il vit, de l'autre côté de la route, la silhouette hésitante de Carton, et il traversa pour lui parler. Il lui montra du doigt un jardin derrière un mur bas.

« Vous resterez là. Si vous me voyez sortir de cette maison et m'éloigner tranquillement, vous retournerez au cottage. Mais, si je cours, je sauterai par dessus ce mur ; vous pouvez alors soit prétendre que vous êtes un de mes poursuivants, soit descendre la rue à pied, monter dans un omnibus et retourner à Sheffield. Si vous perdez la bouteille que je vous remettrai, je vous suivrai

partout où vous irez et je vous couperai la gorge, vous m'entendez ? »

Les dents de l'homme se mirent à claquer.

« Cela n'a pas l'air d'un endroit commode pour un cambriolage, dit-il.

— Peu importe de quoi il a l'air, dit Peace avec brusquerie. Vous comprenez ce que je vous ai dit ? »

Peace se rapprocha de la maison. Il regarda s'il y avait une lumière en haut. Il n'y en avait pas. Sur le côté de la maison courait un passage, à gauche duquel se trouvaient les communs. Doucement, Peace gagna par la ruelle le derrière de l'immeuble, et il aperçut une lumière dans une des chambres du haut. Une silhouette bougeait. Il reconnut Mme Dyson et son cœur battit fort.

Il y avait un signal dont il se servait toujours, il le fit maintenant. Il siffla doucement deux fois. La seconde fois elle l'entendit, car il la vit se tourner avec un sursaut vers la fenêtre et jeter un coup d'œil au-dehors. Elle aurait pu le voir à la clarté de la lune. La lumière s'éteignit. Elle descendait.

Il faudrait attendre des heures jusqu'à ce qu'ils fussent tous endormis, à moins que…

Peace entendit le bruit de ses pieds chaussés de socques sur le sentier, puis elle sortit de l'obscurité et il sentit son animosité avant qu'elle parlât.

« Que désirez-vous ? demanda-t-elle d'une voix perçante. Il y a un mandat d'arrêt contre vous, vous le savez. Comment osez-vous venir ici ?

— Baissez la voix, voulez-vous ? grommela-t-il. Je désire que vous lui fassiez retirer ce mandat d'arrêt. Je désire être ami avec vous deux.

— Amis avec vous ! cria la femme avec mépris. Mon mari est un gentleman, il ne s'aviserait jamais de fréquenter quelqu'un appartenant, comme vous, au rebut de la société. Vous savez ce qu'il vous a écrit, il le pense. »

Peace portait toujours la petite carte qui avait été lancée de façon si méprisante par-dessus le mur du jardin, quand il était à Darnall. Il l'avait en ce moment sur lui. « Charles Peace est prié de laisser ma famille tranquille. »

« Écoutez, Kate.

— Ne m'appelez pas Kate. Je suis Mme Dyson.

— Écoutez, et fermez le bec, ou je vous étrangle ! »

Elle recula avec un petit cri d'effroi tandis qu'il avançait vers elle.

« Aidez-moi et je ferai de vous une dame, je vous donnerai tout ce que vous désirerez. J'ai des milliers de livres en espérance. Faites retirer le mandat d'arrêt par votre mari : c'est pour cela que je suis venu ici. Je ne suis pas venu ici pour une autre raison. Si n'importe qui vous voit ici, c'est pour cela que je suis venu. Je ne désire pas vous compromettre, mais je le ferai. J'ai des lettres de vous qui feraient un bel effet, si elles étaient lues au tribunal. »

Mme Dyson entendit la porte de derrière s'ouvrir, et elle éleva la voix au profit de son auditoire invisible. « Je ne veux pas vous voir, je ne veux pas vous connaître. Vous n'êtes pas bon à nettoyer les chaussures de mon mari. Vous êtes un vil et vulgaire… »

Peace allongea la main et l'empoigna. Ce fut une erreur fatale, car elle cria.

« Qui est-ce ? » Une voix sortit de l'obscurité. Dyson ! Peace repoussa Mme Dyson et se retourna pour fuir, mais l'homme aux longues jambes l'attrapa et le saisit au collet. Il

avait l'avantage de la taille. Peace lui porta un coup en aveugle et les deux hommes roulèrent ensemble sur le sol ; luttant avec acharnement pour rejeter le poids de l'homme, Peace chercha son revolver. « Arrière ! »

Il avait réussi à se dégager, mais son assaillant s'avança.

Le craquement de la première détonation résonna comme un tonnerre. L'homme trébucha et tomba. Peace fit feu de nouveau et s'enfuit.

Il n'avait qu'une pensée : la bouteille. Il retourna à la maison au pas de course, longea la ruelle, franchit la porte : en quelques secondes, il fut dans la chambre à coucher. Ouvrant les tiroirs, il aperçut la bouteille de liniment dans le second, mania gauchement le fond de celle-ci avec un grognement de joie, fit glisser le flacon qu'elle renfermait et le laissa tomber dans sa poche.

Il sortit dans la rue, vit des hommes qui couraient et, traversant la route à toute vitesse, sauta le mur.

Carton l'attendait.

« Qu'est-ce que j'ai entendu ?... un coup de feu ? Vous n'avez tiré sur personne ? murmura-t-il. Oh ! mon Dieu ! Vous n'avez tué personne ?

— Prenez ceci ! »

Peace poussa la bouteille dans la poche de Carton.

« Repassez le mur, personne ne vous verra. Filez droit au cottage et attendez-moi. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, Carton. »

Un instant après, il avait disparu dans l'obscurité.

Carton courut à l'ombre du mur à travers le jardin jusqu'à ce qu'il parvînt à un portail par lequel il gagna la route. Bien lui

en prit d'agir ainsi, car la fuite du meurtrier avait été remarquée. Un coup de sifflet de police se faisait entendre. Qu'était-il arrivé ?

Carton traversa la rue jusqu'au débit, où il but un cognac fort. Des hommes entraient et sortaient, apportant les nouvelles. Un homme avait été tué, tué net, d'un coup de revolver.

« Je l'ai vu moi-même. Il est étendu dans la cour de derrière... allez voir. »

Remis d'aplomb par le cognac, Carton suivit le conseil.

Tué... Assassiné ! L'horreur du fait l'épouvanta ; le danger fit tourner son sang en eau. Il se fraya un chemin à travers les ruelles obscures, guidé par le flot d'hommes et de femmes qui avaient été attirés par les coups de feu et il se trouva dans une arrière-cour. C'était là,... une silhouette maigre... étendue de tout son long par terre... De la maison parvenaient les cris d'une femme en proie à une crise de nerfs. Quelqu'un dit : « Peace... Charlie... Peace. »

Mme Dyson avait crié son nom.

Un agent de police était là, prenant des notes minutieuses qu'il ne put jamais déchiffrer par la suite. Le carnet tremblait dans sa main, et là, sur le sol, gisait Arthur Dyson, grotesque dans la mort.

Un chirurgien arriva et procéda à un examen.

Sortant de son inertie muette, l'agent de police fit disperser la foule, mais il n'avait aucune autorité dans la voix, et Carton s'attarda, retenu sur place par la perspective de la potence.

Alors il entendit une voix et se retourna avec un tressaillement. C'était Alain Mainford ; il parlait au chirurgien et regardait en fronçant les sourcils la silhouette flasque étendue par terre, une flaque noire à côté de la tête, son visage providentiellement caché à Carton. Il entendit Alain demander :

« Quand est-ce arrivé ? »

Et une douzaine de voix s'offrirent pour le renseigner.

Le chirurgien leva vivement les yeux.

« Pouvez-vous éloigner tous ces gens ? » demanda-t-il à l'agent de police.

Et c'est seulement alors que les spectateurs atteints d'une curiosité malsaine se dispersèrent.

Dehors, Carton aperçut une victoria arrêtée sur le côté de la route et devina que c'était celle d'Alain.

Il attendit également. Les instructions de Peace étaient oubliées, ou, s'il s'en souvenait, elles étaient annulées par le spectacle horrible qu'il avait vu de ses propres yeux... Retourner au cottage ? Pour être tué peut-être par cette sauvage petite bête. Non ! Carton ne pouvait affronter cela. Rester dans une maison solitaire avec lui, à des kilomètres de partout, à sa merci, ou faire face à des détectives faisant des enquêtes et prétendre être à son aise. Voler des cuillers ou des fourchettes, se livrer à des malhonnêtetés plus agréables... un faux certificat ou deux, cela n'était rien. Mais ceci était un meurtre. Il avait vu l'homme mort, le sang, et entendu le rire de folle de sa femme.

Il mit la main dans la poche, toucha la bouteille et retira vivement la main. Les gens qui le dépassaient parlaient de Charles Peace. Tous le connaissaient, tout le monde l'avait vu. Ils étaient désireux de découvrir ou d'inventer des relations avec cette célébrité.

« Un petit individu guère plus haut que ça, dit quelqu'un. Il travaillait habituellement avec moi au moulin Milsands. C'est là qu'il se blessa à la jambe. Un petit boiteux, mais c'est à peine si l'on remarquait cette infirmité. »

Quelle célébrité était cet homme ! Carton aurait dit quelque chose s'il avait pu prononcer un mot. Mais il avait la bouche

sèche. Il retourna à Banner Cross Hôtel et prit une autre consommation qu'il avala rapidement de peur qu'Alain s'en allât sans qu'il le vît. Il ne savait pas ce qu'il pourrait lui dire, mais Alain était un gentleman, un officier, et Carton, ayant fait sept ans de service dans l'armée, avait acquis l'habitude d'avoir confiance dans l'autorité militaire. Les officiers étaient encore des dieux pour lui, et Alain avait été officier. Rien qu'un officier du corps médical à la vérité, mais tout de même un officier, que l'on devait saluer et devant qui on se tenait au garde-à-vous.

Que devait-il lui dire ? Il ne le savait pas. Il attendrait simplement qu'Alain sortît, et alors il lui dirait... quelque chose.

Il vit alors Alain sortir et il s'avança impulsivement vers lui. « Oh ! monsieur ! » fit-il.

Alain regarda autour de lui et dévisagea l'homme.

« Vous encore ? fit-il. Que diable faites-vous ici ? »

Carton essaya de parler.

« J'ai des parents par ici, parvint-il enfin à balbutier. N'est-ce pas épouvantable, monsieur ?

— Avez-vous entendu quelque chose ? Les coups de feu ?

— Non, monsieur. J'étais sur la route, mentit Carton. Il faut que je retourne à Sheffield maintenant... à la gare.

— Que je ne vous retienne pas », fit Alain.

Puis : « Avez-vous de quoi rentrer en ville ? Il va passer un autobus dans une minute. »

L'homme fit signe que non.

« Montez auprès de Dixon. Je vous déposerai à la gare. »

La victoria s'arrêta près de la gare et Carton, les genoux fléchissants, parvint à descendre jusqu'à terre, et lança son appel désespéré.

« Je veux aller à Londres, monsieur. Je n'ai pas d'argent. Je n'ai pas le droit de m'adresser à vous, mais, devant Dieu qui me juge, je veux suivre le droit chemin. Je sais exactement où cette vie me conduit. »

Il était sincère. Alain se rendit compte que la vue de l'homme assassiné l'avait terriblement affecté. Il sortit de sa poche un souverain d'or.

« Adieu, souverain ! fit-il avec désinvolture ; vous connaissez mon adresse, si vous êtes honnête. »

L'homme prit la pièce et remercia d'une voix mal assurée. Une idée lui vint alors. Il sortit la bouteille de sa poche. « J'ai trouvé ceci, monsieur… sur la route. Je pense que quelqu'un l'a laissé tomber. »

Alain prit le flacon et examina le contenu négligemment.

« Cela ne paraît pas avoir une valeur particulière. C'est à jeter.

— Non, monsieur, c'est à conserver. Je suis sûr que cela a de la valeur. »

Carton s'agitait de façon étrange.

« Peut-être la bouteille manquera-t-elle à quelqu'un qui mettra une annonce… Je l'ai trouvée sur la route, dans le ruisseau. »

Il ôta son chapeau et courut dans la direction de la gare. Alain Mainford ne le revit pas de longtemps.

Quand il fut chez lui, Alain plaça le flacon au fond d'une tablette, dans son armoire aux poisons et l'oublia.

CHAPITRE XXVI

Peace atteignit le cottage aux premières heures de la matinée. Les nuages qui s'amoncelaient à minuit s'étaient de nouveau dissipés et le ciel était aussi clair qu'en plein jour. Peace dut, par deux fois, se cacher derrière une haie pour éviter d'être découvert par une patrouille de police montée.

Deux heures sonnaient ; il entendit, dans l'air calme du matin, une horloge d'église qui devait se trouver à des kilomètres ; il ouvrit la porte du cottage et pénétra dans la maison.

La maison était un puits de ténèbres : ni lumière, ni un son. Peace grommela en sourdine. Carton n'était pas revenu. Un homme comme cela devait avoir peur de son ombre et se cacher à chaque, bruit de pas. Il n'oserait pas le trahir. Peace croyait à son pouvoir de terroriser les gens.

Il s'était étendu sur son lit, dans l'obscurité, attendant le retour de son compagnon. Il se demandait s'il avait blessé Dyson ; il n'aurait pas tiré sur lui si l'homme l'avait laissé tranquille, si cette femme n'avait pas poussé des cris perçants.

Tout était fini avec Mme Dyson. C'était une méchante femme, indigne de lui, et il avait perdu son temps avec elle.

Il sommeillait à moitié lorsqu'il entendit un bruit qui le fit se dresser sur ses pieds. Une clef était furtivement introduite dans la serrure de la porte d'entrée. Peace se précipita dans le couloir, revolver au poing ; il aperçut une silhouette qui se profilait à la clarté de la lune. Ce n'était pas Carton.

« Que voulez-vous ? Halte ou je fais feu !

— Ça va ! Ça va ! »

C'était la voix de Baumgarten.

« Rentrez votre pistolet, mon ami, vous avez assez tiré pour ce soir.

— Vous avez entendu ? demanda Peace avidement.

— Tout Sheffield a entendu, dit Baumgarten sèchement. Pourquoi l'avez-vous tué ? »

Peace le regarda d'un air hébété dans l'obscurité.

« Tué ? Est-il mort ?

— Oui. Venez quelque part où nous puissions avoir une lumière.

— Vous pouvez en avoir une n'importe où dans la maison », dit Peace qui frotta une allumette sur son pantalon et alluma une lampe à pétrole après en avoir retiré le verre.

Baumgarten paraissait vieux et fatigué. Il portait une culotte de cheval et des guêtres, et tenait un fouet à la main.

« Votre cheval est-il dehors ? demanda Peace alarmé.

— Ne faites pas l'imbécile ! Non. Je l'ai attaché dans le verger, derrière la maison. Pourquoi avez-vous tué Dyson ?

— J'y ai été contraint, dit Peace d'un ton bourru. Je ne le voulais pas, mais il s'est agrippé à moi et j'ai dû tirer. »

Baumgarten se frotta pensivement le menton.

« Vous avez les cristaux ? »

Et quand Peace fit signe que oui, ses yeux s'allumèrent.

« En êtes-vous sûr ? demanda-t-il vivement. Montrez-les-moi.

— Je ne les ai pas avec moi. Un ami les apporte,… l'homme qui travaillait avec moi. Je ne voulais pas les garder dans ma poche et être pris avec. »

Baumgarten restait debout, faisant claquer doucement son fouet sur sa jambe guêtrée, la lèvre inférieure débordante, les sourcils froncés.

« Pouvez-vous avoir confiance dans cet homme ? Pourquoi ne les avoir pas apportés ici vous-même ? »

Pour la première fois, un doute vint à Peace. S'était-il trompé ?

« Il n'oserait pas jouer au plus fin avec moi. C'est un froussard et…

— Si c'est un froussard, il ne reviendra pas ici. Un meurtre est une affaire sérieuse, mon ami.

— Il y a d'autres choses qui le sont aussi, grommela Peace. Par exemple garder un étranger dans un caveau et le frapper jusqu'à ce que mort s'ensuive. N'allez pas m'apprendre ce qui est sérieux… ou je vous dirai quelque chose ! »

Baumgarten sourcilla, ses nerfs commençaient à être à bout. En cet instant il songeait avec nostalgie à l'avenue qui conduisait à sa délicieuse villa d'Interlaken.

« Oui, je le suppose. J'attendrai que l'homme vienne.

— Avez-vous apporté l'argent ?

— Non », dit Baumgarten.

Peace savait qu'il mentait. Mais le petit homme avait de la loyauté : il n'avait pas droit à l'argent avant que la marchandise fût livrée. Ils attendirent une heure,… deux heures.

Au bout de ce temps, Peace était manifestement mal à l'aise. « Je m'en vais, maintenant », dit Baumgarten en se levant et en s'étirant.

Il s'était rendu deux fois au verger pour s'assurer que son cheval n'avait pas rejeté sa couverture.

« Je préfère rentrer à la maison avant le jour. Vous, restez ici ; tenez toutes les portes fermées ; un agent de police vient quelquefois les vérifier, ainsi que les fenêtres. Peu importe que les volets soient fermés ou non. »

Peu après, il se mit en route. Peace entendit le clic-clac des sabots du cheval pendant longtemps.

Il n'était pas en humeur de dormir. Il lui fallait savoir ce qui était arrivé à Carton. L'homme aurait-il révélé sa cachette ? S'il l'avait fait, la police serait déjà ici à cette heure. Pendant toute la journée, il attendit, n'osant pas se montrer dehors.

On devait battre la campagne pour le trouver et son signalement devait avoir été communiqué partout. Ce ne serait pas la première fois qu'on l'aurait instamment recherché, mais jamais pour un délit, aussi important.

Il n'était pas exagéré de dire que Peace était un maître dans l'art de se déguiser, en dépit de la base peu prometteuse sur laquelle il devait édifier son travail, car il semblait impossible qu'une physionomie si accusée et sortant à ce point de l'ordinaire pût être modifiée.

De nouveau, il eut recours au brou de noix pour se grimer. Il maquilla son visage et ses mains en brun foncé, comme s'ils eussent été brûlés par le soleil, et brossa soigneusement sa chevelure avec le contenu d'une petite bouteille renfermant une solution brune. Après s'être rasé avec soin, il se mit une barbe qu'il disposa presque poil par poil, et avec des précautions si méticuleuses que l'opération lui prit plus de deux heures. Un

pantalon bleu, un jersey bleu, portant en lettres rouges le nom d'un paquebot, complétèrent presque son déguisement.

Restait une partie artistique. – Ôtant son soulier gauche, il enfila une seconde, puis une troisième chaussette, autour desquelles il enroula un bandage. Quand ceci fut fait, il sortit d'un sac une béquille composée de trois morceaux assemblés par des vis.

Cette fois il ne prendrait pas le crochet de fer. Les gens de Sheffield le connaissaient trop bien. La température froide justifiait les gants de laine. La béquille et le pied bandé cachaient sa seule infirmité facile à découvrir : sa jambe estropiée.

Au crépuscule, il sortit de la maison, sa béquille sous le bras. Tant qu'il n'y avait personne en vue, il pouvait marcher et, dans ce dessein, il s'était pourvu d'une pantoufle en tapisserie ordinairement trop grande de trois pointures. Il ôtait celle-ci et la cachait dans sa poche lorsqu'une charrette ou un piéton apparaissaient.

Il atteignit un carrefour et attendit un véhicule probable. Ce dernier se présenta sous la forme d'une charrette de laitier transportant deux bidons en ville. La béquille et le pied bandé lui servirent de passeport et il parvint au centre même de Sheffield sans le moindre désagrément.

Le retour serait plus difficile.

La première chose qu'il vit, alors qu'il clopinait le long de la rue, sa béquille sous le bras, fut un petit groupe rassemblé devant une palissade sur laquelle un homme collait une affiche.

Il s'arrêta et lut :

MEURTRE !

Cent livres de récompense !

Considérant que le 29 novembre, M. Arthur Dyson, C. E., a été assassiné à Banner Cross, Sheffield, ayant été tué d'une balle dans la tête en présence de sa femme par Charles Peace lequel s'échappa dans l'obscurité de la nuit, et est encore en liberté.

AVIS

est donné ici qu'une récompense de cent livres sera payée par le gouvernement de Sa Majesté à toute personne autre qu'une personne employée dans un bureau de police du Royaume-Uni, qui fournira un renseignement ou un témoignage capable de conduire à la découverte et à la condamnation dudit Charles Peace.

Il lut l'affiche, médusé. Plus tard, quand l'affiche fut développée comme résultat du verdict du coroner, elle lui devint si familière qu'il ne s'arrêtait même plus pour la lire.

Son déguisement était parfait, mais il ne courut aucun risque, ne s'aventurant dans aucun des débits où il s'attendait à trouver Carton, et se contentant d'un furtif coup d'œil au bar.

Il fit le tour complet des bars sans trouver aucune indication sur l'homme, et il allait abandonner ses recherches quand il lui vint à l'esprit qu'il pourrait se renseigner à l'appartement que Carton avait pris à son arrivée. Il se rendit à la maison et eut une émotion : le propriétaire ne le reconnut pas.

« C'est votre frère, dites-vous ? Eh bien ! tout ce que je puis vous dire c'est que c'est un escroc. Il a essayé de s'en aller sans payer son loyer, oui, voilà ce qu'il a fait ! Mon fils, qui est porteur à ta gare, le voit monter dans le train pour Londres et se

dit : « Je me demande s'il a payé son loyer au paternel ? » Et alors il va le trouver.

— Quand cela a-t-il eu lieu ? » demanda en tremblant Peace, de la voix grave qu'il avait adoptée.

« Avant-hier soir. De toute façon, mon fils a reçu de lui cinq shillings.

— Il est parti pour Londres, dites-vous ? »

Le cœur du petit homme se serra et lui parut de plomb.

« C'est ma conviction, dit le propriétaire, qu'il était de mèche avec cet individu, Charles Peace. Je ne serais pas le moins du monde surpris.

— Qui est Charles Peace ? demanda le petit étranger barbu.

— Un assassin, dit l'autre avec force. Et ils l'attraperont, notez ce que je vous dis. Et Carton aussi. »

Peace descendit la rue d'un pas tranquille et rentra chez lui, l'esprit comme un océan impétueux et bouillonnant de haine. Carton était parti, n'est-ce pas ? Et il avait pris la bouteille. Mais peut-être avait-il seulement peur. C'était un être méprisable, peureux, capable de s'enfuir d'épouvante, quoiqu'il n'y eût aucun danger pour lui. C'était le seul espoir.

Une seule chose lui apportait un soulagement : Carton n'avait pas parlé à la police. Peace avait un vieil indicateur dans son sac ; il l'étudia. L'homme devait être parti directement de Banner Cross et avoir pris le dernier train pour Londres. Il n'aurait pas eu le temps de dire tout ce qu'il savait. C'était cela ! Il avait pris peur ; il n'avait pas l'énergie de Peace. Sur cette pensée consolante, le petit homme s'endormit, sans même essayer d'ôter son déguisement.

Il améliora et perfectionna celui-ci le lendemain. Quand Baumgarten vint, vers le soir, il s'y trompa complètement. Le vi-

siteur considéra le petit homme avec un respect nouveau, mais il avait un air très grave. Madame avait pris le meurtre tout à fait au sérieux et ne voulait en aucun cas que son nom fût mêlé à celui de Peace. Il apportait cinquante livres en or : si les cristaux arrivaient, la récompense viendrait s'y ajouter.

« Cela ne rime à rien de me tenir enfermé ici, dit Peace. Personne ne me reconnaîtrait. Tout ce que je désire, c'est une petite charrette anglaise et un poney. Je vous l'ai demandé l'autre jour et vous m'avez dit oui, mais où sont-ils ? Il y a une écurie derrière la maison et cela vous éviterait en outre de venir ici. »

Cela frappa Baumgarten comme une excellente idée. Il promit de revenir sur le sujet. Sans consulter Mme Stahm, il acheta un poney, une charrette et un harnais et les laissa devant le cottage cette même nuit.

Peace jubila. Ses instructions avaient été exécutées. La charrette était chargée de fourrage ; par la ruelle qui longeait le cottage, il conduisit le poney dans l'écurie qu'il lui avait préparée.

Par la suite, fermiers et travailleurs du voisinage se familiarisèrent avec la vue du marin barbu qui conduisait sa charrette et son poney.

Quand le marin barbu disparut et que sa place fut prise par un palefrenier qui portait des lunettes d'acier et une moustache de cavalier, ils le remarquèrent à peine.

La charrette basse faisait admirablement l'affaire. Grâce à cela, il était impossible de se rendre compte de la taille du conducteur, et la livrée bien ajustée qu'il portait changeait complètement son extérieur.

Pour le monde, Peace avait disparu comme si le sol se fût ouvert et l'eût englouti.

CHAPITRE XXVII

Le compte rendu de l'enquête fut donné *in extenso* dans les journaux. Il n'était toujours pas question de la fiole absente. Mme Dyson ne savait rien à ce sujet. Peace n'avait jamais compté qu'elle fût renseignée, mais il pensait que son mari pouvait avoir eu un confident. Il en avait eu un, mais il y avait d'excellentes raisons pour que Wertheimer ne mentionnât pas ses négociations. Il n'aurait pas pu se procurer l'argent. Il ne désirait pas que le monde apprît qu'il existait un secret aussi important. Il assista en personne aux funérailles de Dyson et, plus tard, dans la soirée, il se rendit auprès de la veuve affligée. Il était facile de découvrir qu'elle savait très peu de chose des affaires de son mari. Elle fut en fait très loquace, les circonstances exigeant qu'elle prît des stimulants.

« Vous rappelez-vous, madame, dit Wertheimer au premier moment où ils se trouvèrent seuls, ce que votre pauvre cher mari a fait de la petite fiole de cristaux que je lui avais confiée ? Je suis venu un soir, vous vous souvenez, pour discuter certaines questions avec lui ; peut-être étiez-vous sortie, je crois que vous l'étiez en effet, et je lui ai laissé un échantillon d'un nouvel oxyde. »

Elle fit signe que non.

« Ne me tourmentez pas, monsieur, fit-elle d'un ton las. Je n'ai rien vu. Comment sont ces cristaux ? »

Il en fit la description.

« Montez dans sa chambre et regardez », dit-elle.

Et il monta, le cœur battant. Il fouilla les tiroirs, les armoires et les malles, mais ne trouva rien. Dans un des tiroirs il y

avait une curieuse bouteille de liniment dont le fond était apparemment creux, mais Wertheimer n'y vit rien de plus qu'un honnête essai, de la part d'un fabricant, de frauder l'acheteur sur la quantité.

Il fut si long et si minutieux dans sa recherche que Mme Dyson monta le trouver et lui demanda d'un ton irrité s'il avait l'intention de s'éterniser.

Il poursuivit l'affaire en visitant le bureau de Dyson. Celui-ci renfermait un coffre où Dyson avait conservé quelques objets personnels. Son bureau avait été débarrassé et le contenu mis de côté. Wertheimer était intrigué et alarmé. Dyson, au dernier moment, pouvait avoir changé d'idée et offert les cristaux à Mme Stahm. Le directeur de la Silver Steel décida de faire une démarche audacieuse ; il écrivit à cette estimable dame, avec humilité et flatterie, sollicitant le privilège d'une entrevue.

À sa surprise et à sa satisfaction elle lui fut accordée.

Il se rendit en voiture à Brindley Hall un après-midi, prêt à toutes les éventualités. Dans chaque poche, il avait un pistolet chargé.

Madame le reçut gracieusement, mais toutefois coupa court à tous les préambules de politesse et en vint à la question affaires. Elle lui demanda une franchise absolue au sujet de ses négociations avec Dyson. Il en fut stupéfait, car il n'avait jamais imaginé qu'elle fût au courant, et quand il eut fait sa confession, il apprit en retour que le pire n'était pas arrivé. Dyson n'avait pas offert les cristaux et elle ne les avait pas achetés.

Ils se séparèrent excellents amis et associés éventuels. Sa trahison était oubliée et pardonnée. Il avait aussi une ou deux choses à pardonner et il ne demanda aucun renseignement sur le sort du regretté Lamonte. Il était malheureux que de tels faits se produisissent, mais la vie était ainsi faite.

Sur le chemin du retour, Wertheimer croisa une carriole conduite par un palefrenier à l'aspect guindé, qui portait des lunettes. Il n'avait jamais vu auparavant de palefrenier porter des lunettes, usage qui était essentiellement la prérogative des classes cultivées et d'habitudes sédentaires.

Une autre semaine s'écoula. Peace lut le compte rendu de l'enquête à la fois dans les journaux quotidiens et dans les hebdomadaires. Il apprit qu'il avait été vu à Londres et à Portsmouth, et qu'un homme correspondant à son signalement avait été arrêté à Newcastle. « Tous les hommes boiteux sont suspects » disait le journal.

Charles Peace lui fut très reconnaissant de cet avis.

La charrette à poney lui permettait d'aller très loin... Il se rendit un jour à Manfield, remisa son cheval et continua son voyage jusqu'à Londres. Il lui fallait chercher une autre retraite. En outre sa famille avait des ennuis avec le restaurant de Hull, et il lui fallait la conduire à un nouveau nid.

Il passa trois jours à Londres, sous le déguisement d'un marin barbu, au pied emmailloté, et décida finalement de prendre une maison à Peckham : une villa de deux étages, dans un voisinage pauvre, mais qui était nettement mieux qu'aucune maison qu'il eût jamais occupée. Elle était percée de larges baies et il y avait un certain air de respectabilité dans le perron qui conduisait à la porte de la maison, dans la cour d'entrée et dans le sous-sol. Il paya un mois de loyer comptant. La maison, expliqua-t-il, était destinée à son neveu et à sa belle-sœur, qui arrivaient du pays de Galles.

Tandis qu'il terminait les négociations, sa femme et sa famille avaient quitté Hull secrètement et, semblait-il, sans être remarquées. Les méthodes de la police, en 1876, étaient lâches et inadéquates. Personne ne parut s'inquiéter de Mme Peace ni de ses plans, bien qu'il fût certain que, tôt ou tard, une surveil-

lance attentive exercée sur elle devait conduire les observateurs à ce Charles tant recherché.

Peace avait beaucoup d'argent. Au cours d'une brève entrevue avec sa femme, à Londres, il lui donna de quoi meubler la maison et insista pour l'achat d'un piano. Retournant à Manfield, il reprit possession de son poney et de sa charrette et se remit en route pour le cottage.

Ce fut la première de nombreuses excursions. L'image de Mme Dyson avait éclipsé un amour antérieur. Avec la disparition de l'infidèle Kate, les tendres souvenirs d'un attachement plus ancien revinrent au petit homme et il se mit en quête de la dame dont le nom était Thompson.

L'excitation occasionnée par le meurtre était tombée. Peace se fatiguait de la vie à la campagne, et il s'était décidé à se rendre par petites étapes à Londres, quand une lettre lui parvint. Il la trouva poussée sous la porte d'entrée à son retour d'une visite à Sheffield. Elle portait le timbre de Londres et était adressée à « M. Gray », nom qu'il avait décidé de prendre en s'installant au cottage.

Peace tourna et retourna la lettre dans sa main. Ce n'était ni l'écriture de sa femme ni celle de sa fille, et pourtant le timbre portait : Londres S.E. Il déchira la patte de l'enveloppe et retira une simple feuille de papier. Il n'y avait pas d'adresse en tête de la lettre et elle commençait de façon abrupte :

« Je n'ai rien dit à âme qui vive, mais je ne puis supporter des choses comme ça. Mes affaires vont bien maintenant et je suis le droit chemin. J'ai donné la bouteille au docteur Mainford. Il habite Sheffield. Il était dans l'armée avec moi. J'ai dit que je l'avais trouvée dans la rue. »

C’était tout, mais c’était assez pour que le petit homme se redressât de toute sa taille. Les yeux profonds, les yeux de chien, étincelèrent de vie : Alain Mainford ! Ce freluquet ! On allait rigoler ! Il redevint presque jeune à la pensée de l’aventure. Charles Peace, recherché pour meurtre à Sheffield, irait à Sheffield et exécuterait un autre travail sous le nez même de la police. Personne d’autre que Charles Peace n’oserait faire cela. Ou peut-être n’aurait-il pas à visiter la maison du tout. À supposer qu’il essayât un de ses petits tours, l’espèce de tour que seul Charles Peace pouvait imaginer et avoir l’audace d’exécuter.

Il médita sur ce sujet, déambulant de long en large sous les branches nues, agitées par le vent, du petit verger derrière le cottage, caressant la barbe qui n’était pas la sienne.

Revenant un matin de ses premières visites de la journée, Alain Mainford apprit de sa gouvernante qu’un gentleman d’un certain âge s’était présenté pour une commission étrange.

« Il a dit qu’il avait perdu un flacon de produits chimiques de certaine valeur, monsieur, le soir du meurtre de Banner Cross et qu’il avait entendu dire que vous l’aviez trouvé. Naturellement je n’étais pas au courant. »

Alain avait oublié la fiole.

« Seigneur Dieu ! Oui, je me rappelle ! »

Il alla à l’armoire aux poisons et repêcha la petite bouteille.

« Quel espèce d’homme était-ce ?

— Il ressemblait à un marin, monsieur. Il avait un pied très malade ; tout emmailloté. Il a dit que ce médicament était le seul qui lui fasse du bien à son pied. Il a dit que si vous pouviez trouver ces cristaux et les laisser pour lui, il viendrait demain ou enverrait son serviteur.

— Un marin avec un serviteur, cela me semble un peu singulier. J’aimerais bien voir le gentleman. S’il revient vous pou-

vez lui dire que j'ai les cristaux et que je serais heureux de les lui remettre, s'il veut bien faire la preuve de son droit de propriété. »

Un homme à lunettes d'acier, avec une moustache de cavalier, se présenta et reçut le message sans trahir son ennui bien naturel.

« Le gentleman souffre beaucoup de son pied malade, dit-il avec une indignation qui n'était pas simulée. Je suis surpris que le docteur garde ce qui appartient à mon patron.

— Voilà ce qu'il a dit : si le monsieur veut bien se présenter, il lui remettra la bouteille.

— Il l'a, n'est-ce pas ? »

La femme fit signe que oui.

« Oui, je l'ai vu moi-même, dit la gouvernante bavarde. Elle est enfermée dans l'armoire aux poisons. Alors si votre monsieur veut venir...

— Il viendra, madame », dit Peace farouchement.

Et il rentra chez lui, le cœur léger.

CHAPITRE XXVIII

Peace n'avait plus envie d'user de son revolver. Il ne désirait certainement pas affronter Alain Mainford sans autres moyens de défense que ses poings. Mais les médecins sont appelés au-dehors tard la nuit, la maison serait manifestement vide et la besogne facile.

Toutefois, ce n'était pas une résidence facile à cambrioler. Elle donnait sur une importante artère et il y avait un poste de police à moins de cent mètres. Il y avait une certaine circulation nuit et jour et, derrière la maison, se trouvait le bâtiment des écuries qui était doublement occupé.

Peace ne savait pas alors que Miss Garden y avait son appartement, mais il savait que le cocher couchait au-dessus des écuries, et qu'un valet couchait dans une soupente.

Au milieu de la cour pavée se trouvait un réverbère décoratif, une excentricité du vieux médecin et, fait plus excentrique encore, ce réverbère privé était allumé tous les soirs et éteint tous les matins.

La maison était isolée ; il n'y avait aucun moyen d'accéder aux fenêtres latérales et une échelle serait immédiatement aperçue par les passants.

Laissant son cheval et sa voiture dans une écurie voisine, Peace vit Alain sortir précipitamment un soir, un petit sac noir à la main. Peace attendit à peine qu'il fût hors de vue pour attaquer la fenêtre de devant. La chance était pour lui, car il n'y avait pas de piéton dans un rayon de cent mètres. En quelques secondes, il fut dans la place et eut fermé les fenêtres. Il se trouvait dans le salon d'attente. Il avait pris très soigneusement note de la topographie et, traversant le couloir sans bruit, parvint au

petit dispensaire, pièce étroite aménagée en élevant une cloison, qui coupait une partie du cabinet de chirurgie et de consultation.

Il avait à peine fermé la porte derrière lui qu'il entendit frapper par deux fois à la porte d'entrée. À son effroi, il entendit la gouvernante s'avancer le long du couloir et tourner la clef.

Il avait compté qu'elle serait endormie.

« Le docteur est-il là ? » demanda une voix bien connue. Baldy Eltham !

Peace chercha autour de lui une issue. La pièce était sur le côté de la maison. Il n'y avait pas de fenêtres et la lumière était assurée par deux becs de gaz puissants ; il n'y avait ni clef, ni verrou, du côté intérieur de la porte. Le seul moyen de s'échapper était de suivre le couloir et soit de sortir par la porte d'entrée, soit de reprendre le chemin par lequel il était venu.

« J'attendrai, fit la voix de Baldy. Mon autre dent me fait diablement souffrir, je désire que le docteur me donne un peu de cette drogue dont il s'est servi l'autre soir. Je pourrais entrer et la trouver, je sais exactement où elle est : dans l'armoire aux poisons. ».

Les cheveux du petit homme se dressèrent sur sa nuque. Il tira son revolver de sa poche et fit cliqueter le barillet.

« L'armoire aux poisons est fermée à clef, monsieur Eltham, fit la voix de la gouvernante. Il vous faudra attendre le retour du docteur. Il ne sera pas long. L'enfant était né avant qu'on l'ait fait appeler. »

Le pas lourd d'Eltham résonna dans le corridor. Il saisit la poignée de la porte du dispensaire et entrouvrit la porte de quelques pouces. Peace s'accroupit et posa la main qui tenait le pistolet sur son genou. Il avait quelques cartouches de supplément dans sa poche, mais il n'aurait pas le temps de recharger.

Il en tenait six dans sa main gauche au cas... L'une d'elles glissa et tomba sur le parquet. Cela fit un bruit que l'homme à l'extérieur aurait pu entendre.

« Bon ! Je ferais peut-être mieux d'attendre. »

La porte claqua et la voix du policier s'éloigna, mais pas assez loin. Il était entré dans le petit fumoir qui n'était rien de plus qu'un vaste renfoncement derrière l'escalier. Peace tira sa lanterne de dessous son vêtement, fit tourner le verre et examina rapidement la pièce.

Ce devait être l'armoire aux poisons, la blanche. Il l'essaya. Elle était fermée à clef. Et ici il eut un nouveau choc. L'armoire était en acier et la serrure était vraiment une serrure. L'ouvrir ne constituait pas un travail très difficile, mais ce serait une besogne bruyante et un peu trop risquée.

Il réfléchissait à ce qu'il devait faire quand il entendit une clef tourner dans la serrure de la porte d'entrée, puis un pas léger dans le couloir et la voix d'Alain.

« Une fausse alerte. L'autre médecin était là-bas avant moi. Allo, Baldy ! Qu'avez-vous ?

— Mal aux dents, docteur.

— Nous allons arranger ça », dit la voix d'Alain.

C'était maintenant ou jamais. Ouvrant rapidement la porte, Peace s'avança dans le corridor. Le docteur n'était pas encore en vue. Sans bruit, Peace ouvrit la porte d'entrée et se glissa dehors en la laissant entrebâillée.

« Que diable est-ce donc ? »

Mainford n'avait fait qu'entrevoir la silhouette qui s'éclipsait.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Baldy.

Alain courut à la porte, l'ouvrit et s'élança dans la rue. Il n'y avait aucune trace de l'intrus.

« Il y avait quelqu'un dans la maison. Êtes-vous entré dans le dispensaire ? »

Il vit la porte ouverte.

« Je ne suis pas entré, mais j'ai ouvert et fermé la porte.

— Êtes-vous sûr-de l'avoir fermée ?

— Je suis prêt à le jurer, avec un livre de prières dans chaque main », fit Baldy.

Alain entra et alluma le-gaz. Rien n'avait bougé ni été dérangé. Après un dernier coup d'œil circulaire, il était en train de fermer le gaz quand un objet brillant sur le parquet attira son attention. Il se pencha et le ramassa.

« Voici une cartouche à broche. »

Baldy la lui arracha presque des mains et l'examina attentivement.

« À broche ? dit-il lentement. Une cartouche de revolver du même calibre que la balle qui tua Arthur Dyson. Vous connaissez le nom de l'homme qui était ici, n'est-ce pas ? Si vous ne le savez pas je vais vous le dire... C'était Charles Peace ! »

CHAPITRE XXIX

La police garda bien son secret. Personne ne sut que la présence de Peace était tout au moins soupçonnée. Les recherches effectuées dans la ville furent minutieuses, mais vaines. Avant l'aube, tous les lieux de réunion douteux, tous les garnis, tous les repaires qu'il fréquentait habituellement avaient été l'objet de rafles et passés au crible.

Baldy vint déjeuner chez Alain Mainford, les yeux fatigués, déçu.

Toutes les gares à trente kilomètres à la ronde étaient surveillées.

« L'audace de cet individu de revenir ici ! Et penser que j'ai failli entrer dans ce dispensaire ! Il n'aurait pas pu sortir.

— Et vous n'auriez pas pu sortir non plus, sauf sur un brancard. Somme toute, je suis content que vous ayez changé d'idée sur ce point.

— Pourquoi est-il venu ici ? demanda le sergent. Il n'y a rien à voler.

— Ne soyez pas désagréable, Baldy. Pourquoi ma maison ne serait-elle pas cambriolée ? Elle est tout simplement bourrée d'objets de valeur. Sérieusement, j'ai pour plus de mille livres de vieille argenterie dans la maison, et cela a dû lui paraître facile. Ma théorie est qu'il était aux aguets jusqu'au moment où je suis sorti hier soir ; il est entré par la fenêtre de la salle d'attente. Si vous regardez, vous verrez qu'elle a été forcée. Il vous a entendu frapper à la porte et a filé dans le dispensaire.

— Pourquoi dans le dispensaire ? » demanda Baldy. Alain poussa un soupir.

« Parce que c'était le seul endroit où il pût aller. La porte d'entrée est exactement en face de la porte de la salle d'attente. C'est le dernier endroit qu'il aurait choisi, mais il n'y avait pas d'autre issue que le dispensaire.

— Quelle audace ! fit Baldy manifestant à contrecœur son admiration. Revenir à Sheffield !

— S'en est-il jamais éloigné ? demanda tranquillement Alain.

— Il est loin, maintenant, dit le sergent, mais il aura de la chance s'il peut partir immédiatement. Il ne mettra pas le nez-à Sheffield de longtemps. »

Mais ici Baldy se trompait.

Pas un seul instant Alain ne fit de rapprochement entre le flacon de cristaux et cette désagréable visite. Le visiteur qui désirait recouvrer sa propriété était sorti de sa mémoire.

Deux ou trois jours plus tard, Jane Garden revint chez elle pour un long repos. Elle n'avait presque pas cessé de travailler depuis le jour où elle avait conclu cette étrange association avec Alain. Noël approchait et elle projetait un séjour sur la côte sud.

« Pourquoi ne pas suivre l'exemple de votre ancienne employeuse et aller contempler de la neige blanche et du ciel bleu ?

— Que voulez-vous dire ? demanda la jeune fille.

— Mme Stahm est partie pour la Suisse, emmenant tout sans exception, ses serviteurs personnels, son M. Baumgarten, les meubles, tentures et tapisseries. En fait, le château est en vente. »

Jane Garden eut de la peine à croire la nouvelle.

« Madame ne veut rien laisser derrière elle en Angleterre, continua-t-il, sauf les quelque quarante mille livres qu'elle a follement dépensées dans ses tentatives infructueuses pour fabriquer une nouvelle espèce d'acier. Elle laissera aussi une mauvaise impression et son inconsolable musicien, M. Charles Peace, n'a jamais eu d'auditeurs qui l'aient autant apprécié ! »

Le bruit courait que Mme Stahm avait conclu une espèce d'alliance d'affaires avec son pire ennemi : Wertheimer. En tout cas, on les avait vus ensemble, trois fois en huit jours, dans les bureaux de l'un des principaux hommes de loi et l'on admettait qu'un accord relatif à l'exploitation avait été signé, scellé et remis. « Et je pense qu'elle a agi sagement. Elle a eu quelques vagues rapports avec cette petite brute. Peut-être en sait-il un peu trop sur son compte et il est sage de sa part de partir avant qu'il soit arrêté et qu'il ouvre la bouche. »

Alain raconta à la jeune fille la visite de l'intrus de minuit et s'expliqua avec franchise sur ce sujet.

« Je vous parle de cela, dit-il, parce que, si je ne le faisais pas, notre chère gouvernante ferait des embarras à ce propos. Cette femme aurait dû être reporter, car elle ne peut rien garder pour elle ! »

Jane fut stupéfaite quand elle entendit l'histoire.

« Peace, ici ? Alain ! C'est impossible !

— Je l'aurais cru, et je me serais trompé. Mais il ne reviendra pas, ainsi vous pouvez dormir la nuit à poings fermés ! »

Il ne pouvait pas croire que Peace eût quitté Sheffield. Il était dangereusement sûr que le petit homme ne renouvellerait pas sa tentative. Mais ici, il sous-estimait l'audace de celui qui se vantait de croire à Dieu et au diable, mais de ne craindre ni l'un ni l'autre.

Deux jours après le cambriolage, un visiteur inattendu vint trouver le docteur Mainford et, à sa vue, Alain eut presque la respiration coupée.

« Que faites-vous ici ? » demanda-t-il.

Carton grimaça un sourire.

« Je suis venu accompagner un de nos jeunes messieurs qui va en classe près d'ici, dit-il, et j'ai songé à venir vous payer l'argent que je vous dois. »

Il sortit un souverain de sa poche et le mit sur la table.

« Une aubaine inattendue pour moi… J'espère que vous l'avez gagné honnêtement, Carton ?

— Je marche droit, monsieur. Tous les repris de justice disent cela, mais moi je vous dis la vérité. J'ai une bonne place et j'ai raconté au patron tout mon passé. Il m'a fallu un peu de courage, mais je l'ai fait.

— Eh bien, bonne chance ! Et gardez le souverain en souvenir de nos désagréables relations ! »

L'homme hocha la tête avec un sourire.

« Non, merci, monsieur. J'ai toujours attendu le jour où je pourrais vous rembourser. »

Il y avait une note d'anxiété dans la voix quand il demanda :

« A-t-on appris quelque chose de plus au sujet de Peace ? »

Alain avait presque envie de lui raconter sa récente aventure, mais il se ravisa.

« Il n'a pas été pris.

— On pense qu'il est à Londres, fit l'homme d'une voix troublée. J'espère qu'il n'y est pas. Non pas que j'aie des chances de le rencontrer, j'habite dans la banlieue. Cela a été une leçon pour moi.

— Étiez-vous avec lui cette nuit-là ? » demanda Alain tranquillement.

Et comme Carton ne répondait pas, il jugea plus sage de ne pas insister.

Il prenait congé de l'homme quand une pensée lui vint :

« Vous vous souvenez de cette bouteille de produits chimiques que vous m'aviez confiée ? Je voudrais bien que vous l'emportiez. Je crains de la perdre et j'aimerais vous en passer la responsabilité ; non qu'il y soit attaché beaucoup de responsabilité, d'ailleurs ! »

L'homme changea gauchement de place, s'éclaircit la gorge.

« Si elle vous embarrasse, monsieur, je la prendrai. »

Il s'était souvent demandé si le docteur avait jeté le flacon dans la boîte à ordures. Alain ouvrit l'armoire aux poisons, prit la bouteille et l'apporta.

« Voici », fit-il.

Carton la prit délicatement et la glissa dans sa poche. Le mouvement même rappela le souvenir angoissant d'une autre circonstance où quelqu'un avait confié cette bouteille à ses soins.

Jane entra juste avant le départ de Carton et Alain lui raconta l'histoire du flacon, mais cela n'avait pour elle aucune signification.

Quand Carton fut parti, la jeune fille parla de son malade et, comme une pensée lui venait :

« J'ai vu un homme d'aspect bizarre aujourd'hui, dit-elle. Un palefrenier ; il conduisait une charrette à poney ; il avait un drôle d'air, portait des lunettes d'acier et une moustache.

— Qu'a-t-il fait de particulier ?

— Il m'a regardée », dit-elle.

Alain éclata de rire.

« Cela n'a rien d'étrange. C'est au contraire tout à fait naturel. Je vous regarde bien, moi... Je ne me lasse jamais de vous regarder. Où s'est passé ce terrible événement ?

— Devant la maison de Mme Elford. J'ai eu l'impression qu'il me suivait dans sa carriole, mais probablement attendait-il seulement quelqu'un. Cela ressemblait à la voiture d'un médecin, mais je n'ai jamais vu le personnage auparavant. C'étaient ses yeux qui étaient étranges ; peut-être est-ce de l'imagination de ma part, mais ils semblaient me lancer un regard furibond.

— Vous regarder est digne d'éloge, vous regarder d'un air furieux est impardonnable. Trouvez-moi ce palefrenier et je l'empoisonnerai ! dit Alain. Je pense que je connais la charrette à poney, je l'ai vue plusieurs fois. Quelquefois elle est conduite par le palefrenier, quelquefois par un vieux monsieur plutôt bien, portant un chapeau de feutre carré. Je le guetterai et je lui dirai de ne pas vous lancer des regards furibonds. À propos, je me trompais en vous disant que Mme Stahm était partie. Elle n'a quitté le pays qu'hier matin. Elle a dû passer une semaine dans un hôtel de Sheffield. »

CHAPITRE XXX

Le premier avis reçu par Peace du départ de sa protectrice lui avait été donné par Baumgarten lors de sa venue dans le crépuscule rouge d'un soir d'hiver.

Peace l'écouta, incrédule.

« Elle s'en va ? » Et avec une juste indignation :

« Et moi, qu'est-ce que je vais devenir ?

— Pour être exact, elle est partie, dit Baumgarten. Elle a traversé la Manche hier, et moi je pars cet après-midi. Madame ne va pas bien ; elle est très malheureuse. Elle a perdu de l'argent et les gens qui auraient pu l'aider ont été stupides. Il était stupide de faire confiance à un homme qu'on a rencontré seulement huit jours auparavant. Il était stupide de tirer quand vous auriez pu menacer.

— Et moi ? Qu'est-ce que je vais devenir ? » demanda Peace à nouveau. Il était facile de jouer le rôle d'un homme maltraité et courroucé. « Après tout ce que j'ai fait et les risques que j'ai courus ! Je n'aurais voulu les courir pour personne d'autre au monde ! »

Baumgarten s'assit à la table décolorée, – elle avait été blanche autrefois, mais Peace mangeait sans soin, – posa un lourd sac de cuir, l'ouvrit et fit couler un flot d'or brillant.

« Il y a là cent livres. Récupérez les cristaux pour nous et vous en recevrez deux mille en plus. Avez-vous une bonne mémoire ? »

Peace fit signe que oui.

« Vous connaissez le nom de madame et vous savez comment l'orthographier ? Oui, je me le rappelle. Vous connaissez mon nom et vous savez l'écrire ? Joignez les deux noms ; madame et moi nous allons nous marier. Souvenez-vous : Mme Stahm-Baumgarten, et notre adresse sera : The National Bank, Berne. Écrivez-la, apprenez-la et détruisez le papier.

— Je n'oublie jamais rien, dit Peace. Je n'ai qu'à lire une scène de Shakespeare deux fois, faire entrer les mots dans ma tête, je n'oublie jamais.

— Une lettre atteindra madame, ou mieux encore un télégramme. Si vous trouvez les cristaux, envoyez un message télégraphique, en disant où je puis vous rencontrer et je serai près de vous dans les vingt, quatre heures. Si vous ne les trouvez pas – il haussa les épaules – ceci est la fin. »

Il désigna le tas brillant sur la table.

« Et maintenant, je m'en vais.

— J'espère que vous ferez un voyage agréable, monsieur », dit Peace en lui tendant la main.

Dans un sens, le départ de Mme Stahm fut un soulagement. Il avait l'intention de quitter le cottage et de le remettre entre les mains d'un agent pour le vendre. Il vaudrait bien trois ou quatre cents livres. Il se rendit à Sheffield, interviewa un agent de location qui accepta volontiers d'exécuter ses instructions.

« Vous pouvez ou le vendre ou l'hypothéquer, dit-il ; si vous voulez bien me remettre les titres de propriété, je verrai quelles sont les meilleures dispositions à prendre. »

Le petit homme allait dire qu'il ne possédait pas de titres de propriété, mais son instinct l'avertit que ce serait de sa part un faux pas.

Il fouilla vainement la maison pour les trouver, pensant qu'on les aurait laissés ; il résolut alors d'écrire à Mme Stahm

pour la prier de lui faire parvenir les documents manquants. Elle lui avait donné le cottage, Baumgarten l'avait dit ! Un gentleman devait se considérer comme lié par sa parole.

Peace décida de rester un peu plus longtemps au cottage, car il n'avait pas abandonné ses recherches.

Quoique Alain ne fût pas instruit du fait, Peace hantait la maison du docteur, acquérant une connaissance plus étendue des mouvements de celui-ci.

Il y avait un petit enclos entouré de murs où l'on jetait les ordures de l'écurie. Peace découvrit cette cachette commode un soir où Alain et la jeune fille sortirent ensemble. Leur départ n'offrait pas une belle occasion au petit homme car la gouvernante était devenue peureuse depuis le cambriolage et avait amené un neveu robuste pour lui tenir compagnie quand elle était seule à la maison.

Dixon aussi était sorti. C'était une nuit de tempête. Rampant hors de sa cachette, Peace prit une longue perche qui était suspendue à l'un des murs de l'écurie, sous un rebord protecteur, et éteignit le réverbère, replaçant la perche où il l'avait trouvée.

Il tâta le mur qui flanquait la maison, espérant une inspiration. Le toit n'était d'aucune utilité. Ceci allait être une besogne très difficile. Il méditait sur les voies et les moyens à employer quand il aperçut la victoria qui s'arrêtait devant la maison et il se précipita dans sa cachette.

D'habitude, Alain et la jeune fille entraient dans la maison mais ce soir ils firent le tour en se promenant et pénétrèrent dans la cour par le portail.

« Tiens ! s'exclama Alain, la lumière est éteinte. Une minute. Je vais vous l'allumer. »

Il traversa la cour, trouva la perche de l'allumoir et, après plusieurs tentatives, enflamma la mèche imprégnée d'alcool qui était au bout et, relevant le robinet de commande, ralluma le réverbère.

« Il y aura toujours cette profession pour moi, si la médecine échoue, dit-il en raccrochant la perche. Vous ne voulez sûrement pas souper ?

— Non, je vais me coucher. Je suis fatiguée. »

Alain leva les yeux vers le bâtiment des écuries.

« Dixon rentrera tard. Je déteste vous laisser seule là-haut. S'il vous arrivait n'importe quoi, Jane, je crois que je deviendrais fou furieux ! »

Elle rit doucement.

« Que peut-il m'arriver, si ce n'est de passer une bonne nuit ?

— Je souhaite vivement qu'on trouve cet homme. Il commence à me taper un peu sur les nerfs.

— Voulez-vous dire Peace ?

— Oui. »

Elle rit de nouveau.

« Comme c'est stupide de votre part ! Il ne me ferait pas de mal !

— Il couperait la gorge de sa propre mère, si cela devait lui servir », dit Alain.

L'homme caché eut un sourire affecté, comme s'il recevait un compliment.

« Bonne nuit ! »

Il entendit le bruit d'un baiser et celui des pas légers de la jeune fille sur les marches de l'escalier. C'était drôle qu'ils se séparassent ainsi sur un baiser, comme deux personnes qui se font juste un brin de cour.

Il ne fit que l'entrevoir sur le palier du haut faisant signe de la main et il entendit la porte se fermer. Cette maison ne serait jamais cambriolée, se dit-il, tandis qu'il retournait chez lui. Le jeune docteur était trop malin. C'était dangereux. Il devait probablement avoir un fusil ou un pistolet dans la maison ; il ne pouvait manquer d'en avoir, lui qui était un ancien officier. Et là, dans cette maison, il y avait une fortune, c'était là le côté affolant de l'affaire. S'il pouvait seulement mettre la main sur le flacon ! S'il avait seulement un ami, là ! S'il pouvait circonvenir la gouvernante ou avoir un entretien avec la jeune fille ! Il souhaitait seulement une occasion de la rencontrer et de la persuader. Les femmes feraient n'importe quoi pour lui.

Peace n'avait absolument aucun doute sur sa puissance de séduction. Son esprit revenait sans cesse à la jeune fille et à Alain. C'était de la sensiblerie, voilà ce que c'était. Ils se conduisaient comme deux gosses à l'école. Il ne pouvait comprendre cela. S'il arrivait quoi que ce fût à la jeune fille... avait dit Alain...

Les lèvres de Peace se retroussèrent, puis retombèrent. Une idée splendide se fit jour dans son cerveau. Une idée merveilleuse.

C'était une des idées les plus grandioses qu'il eût jamais conçues. Il poussa presque des cris de joie, tandis que d'un coup de fouet il enlevait le poney dans un galop rapide. Il flâna autour du cottage pendant la plus grande partie de la nuit, chantant de sa voix de tête, qui n'était pas désagréable, un chant qu'il avait écrit et composé lui-même. Ce chant était intitulé : *Si les Anges venaient à m'enlever* ; et il était question du ciel, des mères et des amants solitaires.

Ceci était une mission suivant son propre cœur, une besogne qui demandait à être combinée, réglée et répétée.

Il fit un somme de quelques heures, puis prépara la maison pour certaines éventualités ; il donna à manger au poney, le pansa, lava la voiture avec de l'eau qu'il puisa dans un puits situé derrière le cottage.

Un air de gaieté régnait sur l'équipage qui entra dans Sheffield. Cette fois il ne fit pas manger le cheval, mais il lui fit faire à pas lents une promenade circulaire jusqu'à ce qu'il s'arrêtât dans une rue sombre, en vue de la maison d'Alain. Il attendit une demi-heure, vit le docteur sortir et partir avec sa voiture.

Laissant le poney sans surveillance, il traversa la route, tira une lettre de sa poche, la glissa dans la boîte aux lettres, frappa un coup rapide et s'éloigna en hâte.

La gouvernante qui porta la lettre à Jane Garden ne mentionna pas le fait que celle-ci avait été mise dans la boîte aux lettres, bien qu'elle eût été apportée à la main. Jane ouvrit la lettre et lut le gribouillage suivant :

« S'il vous plaît, mademoiselle. Mme Elford se trouve à nouveau très souffrante. Pouvez-vous venir tout de suite ?

« Veuillez agréer mes salutations distinguées.

« Mary SMITH. »

Cela ressemblait à une lettre écrite par un domestique. Mme Elford avait été une de ses clientes, la dernière qu'elle eût soignée, et elle l'avait quittée en excellente santé. L'infirmière ne pouvait soupçonner que le petit homme qui, à son insu, avait recueilli des renseignements à son sujet pendant des jours, n'ignorait pas qu'elle avait soigné Mme Elford.

Le trajet étant court, elle se décida à faire le chemin à pied.

Peace, qui surveillait la maison, la vit sortir et il se réjouit. Il fit tourner le poney, la suivit à distance et l'atteignit juste au moment où elle allait franchir le portail de la maison.

« Pardon, mademoiselle ! »

La jeune fille entendit la voix pressante et regarda autour d'elle.

« Vous êtes bien mademoiselle Garden, l'infirmière ?

— Oui, dit-elle étonnée.

— Mme Elford n'est pas là. Elle est allée à la campagne sur la route de Chesterfield. Elle m'a envoyé pour vous conduire à elle. »

Jane hésita.

« Est-ce que le docteur Mainford est au courant ? demanda-t-elle.

— Oh ! Bien sûr, mademoiselle ! »

En dehors du fait qu'il avait une voix aiguë et criarde et qu'il était un vieux bonhomme avec une barbe, en apparence inoffensif, la jeune fille fit à peine attention au conducteur et monta dans la voiture sans autre hésitation. Peace poussa le poney. L'infirmière remarqua que l'homme évitait la sortie principale de la ville et prenait un chemin de traverse cahoteux qui rejoignait, en fin de compte, la route principale, à l'endroit ou Sheffield proprement dit finissait et où la campagne commençait.

Elle fut un peu intriguée. Mme Elford était une femme qui lui racontait tout ce qu'elle savait, et elle n'avait jamais fait allusion à des parents vivant en dehors de Sheffield.

« Qui a écrit la note ?

— La cuisinière, mademoiselle », dit le conducteur.

Elle lui posa une ou deux questions et lorsqu'après un nouveau détour il prit un chemin de traverse, elle pensa qu'ils approchaient de leur destination.

Ce que Peace faisait consistait à éviter les carrefours où se rencontraient les patrouilles de police.

« Vous faites un grand détour, fit-elle, quand ils se retrouvèrent de nouveau sur la route de Derby.

— Le poney n'aime pas la circulation. Il est un peu ombrageux, aussi je le maintiens dans des chemins tranquilles. »

Ils s'arrêtèrent devant le cottage, et Peace conduisit le poney le long de l'allée latérale jusqu'à l'arrière de la maison. Il s'excusa de faire attendre la jeune fille pendant qu'il dételait le cheval et le mettait à l'écurie.

Ceci fait, il conduisit la jeune fille sur le devant de la maison, fit jouer la serrure et ouvrit toute grande la porte d'entrée. La maison était dans l'obscurité.

« N'y a-t-il pas de lumière ? » demanda Jane Garden. Et en réponse elle se trouva poussée brusquement dans le couloir.

Elle trébucha et faillit tomber. Avant qu'elle pût se remettre, la lourde porte s'était refermée avec fracas et une voix qui la glaça dit :

« Vous aurez toute la lumière que vous voudrez, ma petite. Entrez ici et restez bouche close, ou vous le regretterez. »

CHAPITRE XXXI

« Miss Garden a été appelée au-dehors, rapporta la gouvernante. Mme Elford s'est trouvée souffrante ce soir et l'a envoyé chercher. »

Alain, qui accrochait son pardessus, s'immobilisa.

« Mme Elford est souffrante ? fit-il d'un air incrédule. M'a-t-elle fait appeler ?

— Non, monsieur, la lettre était pour Miss Garden. »

Il la regarda d'un air déconcerté.

« Mais j'ai vu Mme Elford cet après-midi, et elle allait très bien. »

Il repassa le cas dans son esprit. Bien qu'une rechute fût possible, c'était extrêmement peu probable. Il remit son pardessus, son chapeau et sortit. La maison n'était pas éloignée de la sienne et, dix minutes plus tard, il tirait la sonnette de la demeure de sa cliente. « Mme Elford est au salon, lui dit la femme de chambre, évidemment surprise de le voir.

— L'infirmière Garden est-elle ici ? demanda-t-il.

— L'infirmière Garden, monsieur ? Non. Madame va tout à fait bien.

— Permettez que je la voie », fit Alain avec brusquerie.

On l'introduisit dans le salon. Mme Elford était assise près du feu, un journal sur les genoux.

« Non, je n'ai pas fait appeler l'infirmière, docteur, pourquoi l'aurais-je fait ? Je ne me suis pas sentie aussi bien depuis longtemps.

— Il doit y avoir quelque erreur », dit-il, et il se hâta de rentrer chez lui.

La gouvernante avait fait des erreurs auparavant, mais cette fois elle était catégorique.

« Où est la lettre qu'on a apportée pour Miss Garden ?

— Dans sa chambre, je pense.

— Donnez-moi la clef. »

Il traversa la cour au pas de course, grimpa l'escalier à toute vitesse. La lettre et l'enveloppe étaient sur la table. Il y jeta un regard et son cœur s'arrêta presque de battre. Il connaissait cette écriture, Jane aurait dû la reconnaître. C'était, à ne pas s'y méprendre, l'écriture de Charles Peace, bien que l'orthographe fût plus soignée que de coutume.

« Vous avez besoin de moi, docteur ? »

Dixon l'entendait descendre l'escalier en courant.

« Oui. Attelez le cheval bai à la charrette anglaise.

— Quelque chose qui ne va pas, docteur ? fit Dixon qui descendait à l'écurie en trottinant.

— Miss Garden est sortie, et je suis plutôt inquiet à son sujet. Envoyez le garçon chez le sergent Eltham lui dire que j'ai besoin de lui d'urgence. S'il ne le trouve pas chez lui, nous irons au poste de police. »

Il revint à la maison et soumit la gouvernante épouvantée à un questionnaire serré. Elle n'avait rien à lui dire si ce n'est qu'elle avait trouvé la lettre dans la boîte aux lettres et qu'on avait auparavant frappé un coup sec à la porte. Elle avait regar-

dé dehors – ceci, Peace ne l'avait pas remarqué – mais elle n'avait pu voir que les lumières d'une charrette de l'autre côté de la route, à quelque distance.

Alors une aventure antérieure de Jane vint tout à coup à l'esprit du médecin : le palefrenier aux lunettes à monture d'acier qui l'avait suivie dans sa carriole. Il y avait cent chances contre une qu'il y eût quelque chose là-dessous.

Montant dans sa chambre, il ouvrit un tiroir et en retira un revolver d'ordonnance à canon long, une relique du temps où il faisait partie de l'armée. Il manœuvra la culasse et chargea l'arme.

Peace aurait de la malchance s'il rencontrait le docteur Alain Mainford ce soir-là !

Mettant le revolver dans la poche de son pardessus, Alain redescendit l'escalier. Il pouvait deviner ce qui était arrivé. Quelqu'un avait pris la jeune fille en voiture près de la maison des Elford et, dans ce cas, avait dû continuer son chemin dans la direction que Jane avait suivie, c'est-à-dire vers le Sud.

Peace n'aurait sûrement pas fait un crochet à travers la ville où la charrette pouvait être identifiée et repérée.

Si Mme Stahm était encore en Angleterre, on aurait pu s'expliquer la disparition de la jeune fille.

Alain aurait filé droit à Brindley Hall et fouillé la maison du sous-sol à la mansarde. Mais le château était fermé et le génie qui présidait à ses destinées était parti.

Ceci ne pouvait être que l'œuvre de Peace.

Baldy Eltham arriva à moitié habillé. Il était en train de dormir après avoir, pendant vingt-quatre heures, essayé de découvrir un homme recherché par la police.

Alain lui raconta brièvement l'histoire, tandis que la charrette arrivait devant la porte.

« Il vaudrait mieux passer au bureau central. Il sera difficile d'obtenir d'autres agents pour la besogne. Les réserves sont fourbues. Vous pensez que c'était Peace qui conduisait la charrette anglaise, n'est-ce pas ? J'ai vu l'homme une demi-douzaine de fois. Il porte une espèce de livrée vert foncé et un chapeau haut de forme avec une cocarde. Je ne discerne néanmoins aucune ressemblance avec Peace. C'est un fin renard, et nous savons qu'en fait il se déguise. »

Ils s'arrêtèrent seulement quelques minutes au bureau central et ils retournèrent sur la route où se trouvait la maison de Mme Elford. Ils trouvèrent un agent qui avait vu la charrette et se souvenait d'avoir remarqué l'infirmière. Jane portait un long voile en guise de chapeau et celui-ci voltigeait derrière elle quand la charrette passa devant l'agent.

« Quoi qu'il en soit, nous sommes sur la bonne piste. Nous allons nous diriger sur la route de Derby. »

Ils allèrent jusqu'au carrefour et là ils perdirent la voie. Depuis que l'alarme générale avait été donnée au sujet de Peace, un policier monté avait été de service nuit et jour à cet endroit. Il avait pris soigneusement note de la circulation, qui n'était pas considérable à cette heure de la soirée, mais il n'avait vu aucune charrette répondant à la description approximative qu'ils donnèrent.

Il était curieux, mais tout à fait normal que, quoique la charrette eût été vue par une douzaine de personnes différentes, il n'y en eu pas deux qui fussent d'accord quant à sa couleur et à sa forme.

Baldy pensait qu'elle était bleu foncé ; un officier du poste était également sûr qu'elle était vernie en brun. « Allons jusqu'à Brindley Hall », dit Alain.

Et il lança le cheval bai à toute vitesse le long de la route durcie.

Il y avait très peu d'habitations et il les nota en passant.

« Qui habite ce cottage ? demanda-t-il en le désignant avec son fouet.

— Je ne sais pas. Il a été vide pendant quelque temps. Un monsieur en a pris possession il y a quelques mois. M. Gray. »

Brindley leur causa une déception ; ils y eurent en effet d'une manière précise des nouvelles négatives. La maison avait été tenue en observation par la gendarmerie du comté, et l'agent que l'on avait posté presque en face du portail fut très catégorique en affirmant que rien n'était entré ni sorti cette nuit.

« Les portes ont été cadenassées tant bien que mal, et il n'y a pas d'autre moyen d'entrer dans la maison », dit-il.

Alain s'arrêta à l'auberge de l'endroit pour abreuver et faire reposer le cheval.

Il était une heure du matin quand ils montèrent dans la voiture et s'engagèrent sur la route du retour.

CHAPITRE XXXII

Peace regarda la jeune fille d'un œil critique et admiratif. Elle était pâle, mais elle ne manifestait aucun des signes de crainte auxquels il s'attendait. Elle le considérait avec une attention soutenue, essayant de percer son déguisement et de reconstruire le visage mauvais qu'elle connaissait.

Elle voyait maintenant avec quelle perfection il en avait caché tous les traits caractéristiques... sauf ces yeux ardents, ces yeux d'animal qui étaient les siens. Elle aurait reconnu ceux-ci n'importe où, sous n'importe quel déguisement.

« Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Je vais vous garder ici un jour ou deux, et voir si nous pouvons persuader ce médecin, votre ami, de m'accorder une petite faveur. Maintenant, écoutez-moi, mademoiselle. Je ne vous ferai aucun mal. Je le jure sur la Bible. Je suis un gentleman. Faites ce que je vous dis, et il ne résultera rien de ceci. Si vous ne le faites pas... eh bien ! je ne puis être pendu qu'une seule fois ! »

Elle trouva quelque soulagement dans cette nouvelle. Elle était retenue comme otage. L'homme n'avait donc aucune animosité contre elle.

« Que voulez-vous au docteur ? demanda l'infirmière.

— Ce que je lui veux ? répéta-t-il. Eh bien ! en premier lieu je désire qu'il me donne une petite bouteille de drogue qu'il a dans son armoire aux poisons. J'ai essayé de la prendre l'autre jour. »

Elle ouvrit les yeux tout grands.

« Le flacon de produits chimiques que Carton lui a donné ? »

Il acquiesça vivement.

« L'avez-vous vu, mademoiselle ?

— Non, dit-elle. Mais le docteur ne l'a pas. »

Il sourit à cette réponse.

« Ne me dites pas de mensonges ! Je sais que le docteur l'a. Je vous dis qu'il est dans l'armoire aux poisons. Je l'aurais eu d'ailleurs, si ce flic aux pieds plats n'était pas entré.

— Il ne l'a pas, insista-t-elle. Carton est passé, il y a deux ou trois jours, et le docteur le lui a donné. »

Il eut de nouveau un sourire épanoui.

« C'est comique, vraiment. Carton est passé, dites-vous ? Allons, il n'oserait pas mettre le nez à Sheffield. Je lui ferais passer le goût du pain. Il sait ce qu'est Charles Peace.

— Je vous dis qu'il est venu, insista-t-elle désespérément. Il est venu lui rembourser un souverain que le docteur lui avait prêté pour partir de Sheffield le soir du meurtre de Banner Cross. »

C'était étrange et terrible de penser qu'elle était en ce moment assise en face du meurtrier lui-même, le petit homme répugnant dont la tête était mise à prix et devant qui se dessinait, dans le lointain, l'échafaud.

Peace fut impressionné.

« Dites-moi la vérité, ma petite, ou gare à vous ! Si l'on me prend, je serai pendu, et on ne peut pas me pendre deux fois, n'est-ce pas, quoi que je fasse ? Je pourrais vous tuer et on ne pourrait encore me pendre qu'une fois... à supposer que l'on m'arrête. Non que j'aie l'intention de vous tuer, n'ayez pas peur,

chérie. Vous êtes plus belle que Kate, et vous êtes une dame. J'ai toujours eu un faible pour les dames. Maintenant dites-moi simplement ce qui s'est passé pour Carton et ne me racontez pas de mensonges.

— Il est venu voir le docteur Mainford, répéta-t-elle, pour lui rembourser l'argent. Le docteur l'a conduit de Banner Cross à la gare, le soir du meurtre. Mais vous êtes sans doute au courant ? »

Il ne savait pas cela, mais ce récit cadrait avec la remarquable rapidité de mouvements de Carton, qui lui avait permis d'attraper le dernier train pour Londres.

« Le docteur a dit à Carton qu'il avait encore le flacon, qu'il avait peur de le perdre et il lui a demandé de le reprendre. Alors, Carton l'a repris.

— Où habite Carlton ?

— Je ne sais pas… Il est quelque part dans Londres. »

Peace la regarda d'un air soupçonneux.

« Je ne crois pas cela. Vous me le dites parce que vous pensez que je vais vous lâcher. »

Il se leva de sa chaise et, allant jusqu'à l'endroit où elle était assise près de la table, prit le menton de la jeune fille dans sa main et leva son visage vers le sien.

« Vous êtes plus belle que Kate Dyson, dit-il. Vous êtes la beauté même. »

Le doux contact de la gorge de la jeune fille fit tressaillir Peace. Ses yeux sombres luisirent comme des braises.

Manifester de la crainte maintenant serait fatal : elle repoussa doucement sa main.

« Monsieur Peace, pourquoi demeurez-vous dans ce voisinage ? Vous savez que votre tête est mise à prix.

— On ne sait pas que je suis ici. »

Elle inclina la tête.

« On le sait. Vous avez oublié une de vos cartouches dans le dispensaire du docteur. »

Il tressaillit à ces paroles.

« J'ai laissé tomber une cartouche, dites-vous ? Oui, c'est vrai ! Eh bien ! n'importe qui peut laisser tomber une cartouche. Qui a dit qu'elle était à moi ? »

Elle se demandait si elle en disait trop long. Elle devait risquer cela, le faire songer au danger qu'il courait, à n'importe quoi, sauf à elle.

« Le sergent Eltham a dit que c'était la même espèce de cartouche qui avait été utilisée pour tuer M. Dyson ; on sait que vous êtes ici ; ils ont fait des recherches dans toute la ville pour vous trouver. Pourquoi ne partez-vous pas ? »

Il sourit à ces paroles d'un air narquois.

« Des recherches dans toute la ville ? Et où était Charles Peace ? Il traversait la ville en voiture, effronté comme un page. J'ai fait tenir la tête de mon poney par un agent de police, ce soir. Vous allez rire ! Un agent de police qui me recherchait, et il m'a tenu les rênes et je lui ai donné six pence pour sa peine. Non, mademoiselle, vous resterez ici. J'ai une jolie petite chambre pour vous, tout en haut, sous le toit ; vous vous y reposerez confortablement jusqu'au matin et vous écrirez alors au docteur une lettre que je lui ferai porter. »

Elle se leva.

« Quel est le chemin ? » fit-elle.

Une chambre à elle constituait dans tous les cas une forteresse à défendre.

Peace prit la lampe allumée.

« Passez la première », fit-il.

Elle monta devant lui l'escalier, en traversant la chambre à coucher.

« Ouvrez cette porte ! »

Elle pensait que c'était une armoire pleine de vieux vêtements et il en fut flatté.

« C'est moi qui ai préparé cela. Personne ne penserait qu'il y a là un escalier. Frayez-vous un passage à travers les vêtements, ma petite, et tournez à droite. »

Elle monta devant lui, baissant la tête pour éviter de toucher le plafond en pente.

« Voici votre chambre. Restez tranquillement ici. » Il ne pouvait pas la quitter des yeux.

« Je vous laisserai une lampe. Il y en a une autre en bas. Je vais prendre la clef de cette porte. »

Il lui lançait des œillades.

« Personne ne va vous faire de mal, ma petite, bien que je ne risquerais rien de plus pour cela. On ne peut pendre un homme qu'une seule fois, s'il commet vingt-six millions de meurtres ! »

Elle ne dit rien et entendit s'éloigner le bruit de ses pas avec soulagement.

Il y avait une chaise, un petit lavabo et un lit dans la pièce. Le pot à eau avait été rempli récemment. Elle se versa un verre

d'eau et, le portant à ses lèvres d'une main tremblante, elle but avidement.

La chambre était étouffante, sans air. Elle chercha autour d'elle une fenêtre, mais elle n'en vit aucune. Écoutant en haut de l'escalier, elle entendit Peace descendre jusqu'au rez-de-chaussée. Ses chaussures lourdes sonnaient creux sur les planches nues. Il n'y avait pas de temps à perdre : elle se mit à tirer le lit à travers la pièce. Les roulettes grincèrent un peu et elle s'arrêta pour écouter si elle percevait quelque bruit en bas. Elle entendit une voix qui chantait : c'était Peace, et il chantait un cantique.

Elle tira désespérément sur le lit. Il roula aisément sur le parquet ; la jeune fille cala la tête du lit contre la porte fermée. Mais elle savait qu'un homme fort pourrait ouvrir quand même, et il lui fallait trouver quelque chose pour maintenir le lit dans sa position. Le mur opposé était trop loin, les pièces du mobilier étaient trop peu nombreuses pour coincer hermétiquement la porte.

En fouillant la chambre, elle trouva un marteau et une carte de clous posés sur une tablette. Il y avait eu ici des ouvriers, et évidemment l'outil avait été oublié à cause de la hauteur de la tablette. Alors, à sa satisfaction, elle découvrit que la planche épaisse était mobile et elle la souleva. Ajustant un bout de celle-ci aux barreaux du dos du lit, elle se mit à clouer l'extrémité libre au plancher. Elle ne s'était jamais servie d'un marteau auparavant, mais la terreur qu'elle éprouvait lui donna de l'habileté. Elle entendit un bruit de pas dans l'escalier, et elle se mit à travailler avec frénésie.

Peace cria quelque chose, mais elle ne cessa pas. Ce fut une besogne maladroite, et si elle n'avait pas employé deux fois plus de clous qu'il n'était nécessaire, elle aurait échoué.

À coups redoublés, Peace heurta du poing à la porte.

« Qu'est-ce que c'est que ce chahut ? Que faites-vous ? »

Il essaya d'ouvrir la porte. Le lit bougea d'une fraction de pouce, mais la planche demeura en place.

« Ouvrez la porte et laissez-moi entrer ! hurla-t-il. J'ai agi loyalement avec vous ; maintenant vous allez recevoir ce que vous avez demandé, ma petite. »

Elle attendit, à bout de souffle, épuisée, s'appuyant au bout du lit et s'aidant de son poids pour soulager la tension que Peace exerçait sur la barricade.

« Vous avez amené le lit ici, n'est-ce pas ? »

Il déversa un flot de menaces des plus ordurières. Elle, qui avait vu les pires spécimens d'humanité, n'avait encore jamais sondé les profondeurs de l'ignominie humaine.

Tout de suite il se calma.

« Ouvrez la porte, mademoiselle. Ne faites pas de bêtises, je ne voudrais pas toucher à un cheveu de votre tête. Vous pouvez faire confiance au vieux Charles Peace. Je n'ai jamais de ma vie fait de mal à une dame. Ne me mettez pas en colère, mademoiselle, ce serait pire pour vous. Je vous laisserai partir. Voulez-vous ouvrir la porte ?

— Non », dit-elle.

Il s'attendait à ce qu'elle criât, pleurât ou que sa résistance fût brisée par la terreur. La fermeté de sa voix le déconcerta et jusqu'à un certain point le calma.

« À quoi bon faire la sotte, mademoiselle ? dit-il sur un ton enjôleur. Vous ne pouvez pas dormir si je heurte à coups redoublés à la porte toute la nuit, n'est-ce pas ? Remettez le lit à sa place et je vous donnerai la clef.

— Passez-la sous la porte », dit-elle.

Une longue pause.

« La voici, mademoiselle. Passez vos doigts sous la porte. »

Mais elle n'allait pas s'y laisser prendre.

Un autre intervalle de silence.

« Vous ne vous figurez pas que je ne peux pas entrer, n'est-ce pas ? Charles Peace passerait à travers une porte d'acier ; il l'a fait des millions de fois ! J'aurai fait sauter les panneaux avant que vous puissiez dire : « Ouf », et lorsque j'entrerai, mademoiselle, vous regretterez d'être née. »

Il redescendit et fut longtemps absent.

Dès qu'il fut de retour, la jeune fille entendit un raclement de métal taillant dans le bois et, après un moment, l'extrémité brillante d'une mèche apparut dans un coin du panneau. Puis le bout d'une scie fine se fraya un passage au travers, et à ce moment Jane assena un coup de marteau qui brisa court l'outil.

Peace hurla des imprécations, se jeta de tout son poids contre la porte et, pendant un moment, la jeune fille crut que la barrière céderait.

Peace redescendit et resta absent encore plus longtemps.

Il fouilla la maison pour trouver une hache et, n'ayant pas réussi à en trouver une, il continua sa recherche dans l'écurie.

Il trouva une hache dont le manche était pourri.

Il lui fallut un certain temps pour en improviser un neuf, en utilisant un balai de la cour de l'écurie.

Elle l'entendit ensuite monter et elle attendit.

« Allez-vous ouvrir la porte ? »

Elle ne répondit pas.

Crac ! Le panneau se fendit sous le choc de la hache.

« Écartez-vous si vous ne voulez pas recevoir un coup ! » hurla-t-il, et il continua de cogner.

Non seulement le panneau vola en éclats, mais aussi le cadre qui le soutenait. Il y avait une ouverture assez grande pour qu'un homme pût passer au travers en jouant des pieds et des mains.

Abattant les bords déchiquetés du bois avec le dos de la hache, Peace parvint en se tortillant à passer et à gagner le lit.

Sa barbe était partie, bien que quelques poils fussent restés sur ses joues. Charles Peace apparut alors dans toute sa laideur et avec son air menaçant. Elle ne pouvait se méprendre sur le message qu'elle lisait dans ses yeux, mais elle demeura calme à l'attendre au milieu de la pièce.

Peace vit une femme domptée, prête à se rendre, les mains pendant mollement le long de ses hanches.

Il ne soupçonna pas qu'elle cachait un marteau sous les plis de sa robe.

« Je vous tiens, ma petite ! Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit ? On ne peut me pendre qu'une seule fois. Vous allez écrire cette lettre, et vous serez trop heureuse de l'écrire. Vous le ferez parce que vous m'aimez. Les femmes s'habituent à moi… elles raffolent de moi… adorent le sol que je foule aux pieds. »

Il s'avançait lentement, à la manière d'un chat, ses longs doigts recourbés comme les pattes d'un animal sauvage.

« J'aime votre visage, continua-t-il d'une voix rauque. Je n'ai jamais vu de jeune personne qui me plaise davantage… C'est vous qui l'avez voulu… on ne peut me pendre qu'une fois. »

Avec une rapidité incroyable, elle frappa et se sentit mal quand elle entendit le son mat du coup qu'elle avait porté.

Peace tomba sur les genoux et alla s'étaler sur le plancher, du sang à la tempe.

Elle laissa tomber le marteau et sauta sur le lit. Elle avait vu le volet qui cachait la lucarne et deviné qu'il y avait une fenêtre derrière. En une seconde, elle fut sur le lit, déverrouilla le volet et le laissa retomber. Elle poussa la fenêtre circulaire avec une telle force que le battant alla tomber sur les ardoises. Il lui fallait une lumière quelconque. L'homme bougeait sur le plancher. Elle courut à travers la pièce, prit la lampe, puis, attrapant une chaise, la planta en équilibre instable sur le lit et monta dessus.

Peace se dressait sur ses pieds. Elle n'avait pas une seconde à perdre. Elle éleva la lampe au-dessus de sa tête et, par un effort surhumain, se hissa sur le toit en pente. La pente était terriblement raide et elle pensa qu'il ne lui serait pas possible de conserver son équilibre et de tenir la lampe. Ses souliers glissaient sur les tuiles humides, que son pied décrochait l'une après l'autre ; en serrant les dents, elle grimpa jusqu'à la crête du toit.

C'était une nuit calme. La lampe vacilla mais ne s'éteignit point.

Quelqu'un devait la voir,... il devait y avoir des voisins.

La masse sombre de la tête et des épaules de l'homme sortait de la lucarne brisée. Peace était à moitié fou de rage et, à sa vue, elle poussa à plusieurs reprises des cris perçants.

Il grimpa après elle, ses mains avaient presque saisi la robe de la jeune fille quand ses chaussures cloutées glissèrent sur les tuiles, et si elles n'avaient pas buté contre la gouttière, il serait tombé sur le sol.

Elle fit une autre tentative. Elle poussa des cris... Quelqu'un l'entendrait.

Il y avait de la terreur dans la rage de Peace. La maison la plus rapprochée était un kilomètre de distance, mais quelqu'un pouvait passer le long de la route.

Quelque chose venait. Jane vit apparaître deux lumières brillantes à la courbe de la route, entendit le bruit des sabots d'un cheval et agita la lampe frénétiquement.

À ce moment, Peace parvenant jusqu'à elle lui empoigna le genou. D'un coup de pied, elle se dégagea, mais il s'agrippa à sa cheville.

Il fit une autre tentative pour atteindre le faîtage à quelque distance de la jeune fille et commença à s'avancer le long de celui-ci.

Il n'avait pas aperçu la carriole, mais soudain il entendit des voix d'hommes ; regardant en bas, il vit la charrette à la porte et quelqu'un qui en sautait. Il n'y avait qu'une chose à faire : il glissa le long du toit, vers le derrière de la maison et saisit la gouttière avec ses mains. Il y eut un craquement, la gouttière de fonte se brisa et il tomba dans un buisson. Comme il contournait en courant le coin de la maison, il sortit son revolver et fit feu à bout portant sur l'homme qui lui barrait le passage.

C'était Baldy, et, tandis que celui-ci reculait en chancelant pour éviter les suites d'un second coup de feu, Peace prit son élan et passa devant lui.

Il atteignait le jardin de devant quand une gerbe de flammes jaillit de l'autre coin de la maison, et une balle siffla si près de son visage qu'il crut avoir été touché. Poussant des cris perçants de terreur et de rage, il se retourna et tira sur le second personnage, mais un coup de feu lui répondit sur le champ.

Il n'y avait qu'un seul espoir : Peace franchit avec la rapidité de l'éclair la grille d'entrée qu'il fit claquer derrière lui.

Le cheval rétif piaffait au bruit des coups de feu. En une seconde, Peace prit la place du cocher, le fouet claqua et l'animal, affolé, bondit en avant.

Alain ne s'intéressait pas à l'évasion de Peace. Il jetait des regards anxieux vers la silhouette sur le toit. La lampe s'était éteinte, elle s'était échappée des mains de la jeune fille et s'était brisée ; les fragments gisaient aux pieds d'Alain Mainford.

« Est-ce vous, Jane ? Cela va-t-il ? Pouvez-vous tenir jusqu'à ce que je monte ?

— Oui, j'ai peur ; mais cela va tout à fait bien, fit-elle d'une voix rassurante. Je ne puis toutefois refaire le chemin par lequel je suis venue.

— Peut-on forcer la porte ou la fenêtre ? »

Baldy, qui inspectait le derrière de la maison, trouva une échelle permettant d'atteindre le haut du toit, et grimpa rapidement.

Ce fut une tâche délicate, dans l'obscurité, de ramener la jeune fille à terre. Elle tremblait de tous ses membres, se sentait malade physiquement, et elle resta assise pendant dix minutes sur le perron de pierre du cottage, la tête dans ses mains, tandis que Baldy faisait le tour et attelait le poney à la charrette.

Lorsqu'il fut prêt, la jeune fille s'était ressaisie.

« Je crois que je devrais m'évanouir. S'il en est autrement, c'est parce que je ne suis pas ce que M. Peace appelle une dame.

— Vous êtes sûre qu'il ne vous a pas fait de mal ? »

Alain ne se tenait pas d'inquiétude.

Elle sourit.

« C'est la seule chose dont je sois absolument certaine », dit-elle.

Tout le long du chemin du retour à Sheffield, Alain maudit l'imprécision de son propre tir.

« La lumière était mauvaise, et je suppose que je suis rouillé. Il n'y a pas d'autre excuse. »

Il ne voulut pas permettre à la jeune fille de retourner au logement sur l'écurie ce soir-là. Peace était tout à fait capable de revenir. Il l'envoya occuper sa propre chambre et il resta levé le reste de la nuit, attendant le rapport du sergent Eltham.

La charrette d'Alain et son cheval bai, épuisé, avaient été retrouvés abandonnés dans un champ près de Mansfield, et on avait pris soin du cheval dans la localité.

« Voilà perdues quatre-vingts guinées de bonne viande de cheval, dit Alain. La brute ! »

Il ne parlait pas du cheval.

Les trains partant de Mansfield furent surveillés tout le long de la ligne. Un homme répondant à la description de Peace avait été vu près de la gare, mais personne ne semblait avoir remarqué s'il avait pris le train ou non.

Tout le jour, les fausses pistes foisonnèrent, et les innocents citoyens habituels furent arrêtés ou mis en observation.

Pour la seconde fois, Peace avait entièrement disparu.

À la première occasion Alain vit Jane seule.

« Vous allez demeurer dans cette maison en permanence, Jane, dit-il avec fermeté. De plus, vous allez figurer dans le journal : « Après une courte lune de miel, M. et Mme Alain Mainford sont de retour à leur cabinet de chirurgie bien connu. »

Elle sourit faiblement à ses paroles, puis un air d'inquiétude se répandit sur ses traits.

« Les journaux sont-ils renseignés... sur la nuit dernière ? »

Il secoua négativement la tête.

« Pour je ne sais quelle raison, la police n'est pas soucieuse de révéler qu'elle a eu Charles Peace comme proche voisin », dit-il sèchement.

CHAPITRE XXXIII

Une lettre arriva à Berne par l'intermédiaire de la Banque Nationale. Elle était d'une écriture étrange et le style en était plus recherché que d'habitude.

« Chère Madame,

« Je suis Charles Peace qui, vous le savez, vous a servi avec fidélité et a souffert cruellement en se dévouant à votre service. Chère Madame, la façon dont j'ai veillé à vos intérêts m'a mis dans une situation terrible et je ne puis pas me procurer d'argent à cause des titres de propriété du cottage. Chère Madame, pourriez-vous m'envoyer les titres de propriété sous le nom de Gray et je puis les transférer à un autre gentleman qui me les paiera cher, parce que je suis en effet dans une situation très triste et mourant de faim par suite de la façon dont j'ai veillé à vos intérêts, sortant au milieu des nuits froides pour jouer du violon quand vous étiez souffrante, et à cause de tous les ennuis que j'ai eus avec la police à cause de la personne que vous savez et qui a été tuée par accident, qui n'était pas prévu, car je n'avais aucune intention de tuer l'homme, parce que rien n'est plus loin de ma pensée que d'attenter à la vie humaine, laquelle est sacrée selon la Bible que j'honore. Chère Madame, si vous voulez bien envoyer les titres de propriété à un de mes amis, M. Thompson, 5 East Terrace, Evelina Road, Peckham, Londres, il s'occupera de me faire rendre justice, ce qui ne m'est jamais arrivé depuis que j'étais enfant, en raison des faux témoignages de la police qui, comme vous le savez, est toujours prête à envoyer quelqu'un sur l'échafaud en faisant de faux serments pour quelques shillings. J'ai dû m'éloigner de Sheffield pour sauver ma vie, en laissant derrière moi l'argent que vous m'aviez si modestement donné ; je suis maintenant sans le sou

et mourant de faim et Dieu sait ce qu'il va advenir de moi. Mais il se penche sur les moineaux qui tombent et les réconforte. Si vous avez des Bibles en Suisse, vous y verrez ce passage. Dieu sait comment je vivrai la journée d'aujourd'hui et celle de demain.

« Je suis faible par manque de nourriture, chère madame ; ayez la bonté de m'envoyer les titres de propriété avant la fin du mois, parce que vous êtes mon dernier espoir et, si la police me prend, ce qui lui demandera de l'habileté, je serai obligé de lui dire tout au sujet de M. Lamonte et de ce qui s'est passé à Brindley Hall, que j'ai vu de mes propres yeux, et je pourrai aussi amener des témoins. Y a-t-il une justice ? Non, il n'y en a pas. Ô Dieu, qui vois la peine infligée à ton serviteur par tes ennemis, lève la main et aide ton humble serviteur.

« Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments dévoués et respectueux.

« Charles PEACE,
« J. THOMPSON. »

Se souvenant à temps que Mme Stahm, étrangère, était probablement catholique romaine, M. Peace avait dessiné nettement un crucifix avec des effluves lumineux.

Mme Stahm lut cette lettre d'un bout à l'autre et la rendit à son mari :

« Dites-lui d'aller au diable », fit-elle.

M. Baumgarten se serait mis à cette tâche avec un plaisir considérable, s'il n'avait jeté les yeux sur le verso de la deuxième feuille de papier écolier et lu le post-scriptum :

« Chère Madame, les cristaux sont en sûreté. Le docteur les a donnés à Carton, et je cherche Carton. Vous recevrez de mes nouvelles par retour du courrier.

« C. P. »

« Le croyez-vous ? demanda Baumgarten.

— Et vous ? répliqua-t-elle d'un air de défi.

— Je ne sais pas. Je crois que oui. Peut-être serait-il plus sûr de lui envoyer un peu d'argent… mille francs. »

Elle n'était pas particulièrement désireuse d'envoyer de l'argent à qui que ce fût.

« Nous n'avions pas entendu parler de ce serpent pendant un an… plus que cela, Pierre. Si les cristaux pouvaient être récupérés, ils devraient être à l'heure actuelle dans ses mains.

— Néanmoins, ma chère, je devrais lui envoyer mille francs », dit Baumgarten.

Il pouvait se permettre d'être impartial dans l'affaire : ces mille francs ne sortiraient pas de sa poche.

M. Peace reçut la lettre adressée à M. Thompson, parce que, pour le moment, il était M. Thompson. Il ne mourait pas de faim. Il était en train de manger un gros bifteck dans une pièce confortablement meublée. Il avait pris du bon côté sa nouvelle vie à Londres, grâce à l'agréable complaisance de sa femme. Il y avait une Mme Thompson, en plus d'une Mme Peace, qui se nommait Mme Ward. Elle était apparue soudainement, un audacieux revenez-y des jours d'avant Mme Dyson. C'était une dame heureusement favorisée en matière de beauté. Blonde et séduisante, elle correspondait mieux au goût de Peace et le mettait à l'aise, en ce sens qu'elle et Mme Peace, – la vraie Mme Peace qui habitait le sous-sol, – étaient dans les termes les plus amicaux.

Le petit homme au visage brun était populaire dans le voisinage ; il fréquentait une église du quartier, faisait et réparait des cerfs-volants pour les petits garçons, fabriquait des jouets de toute espèce et les distribuait gratuitement. Il avait un mot aimable pour tout le monde.

Ses voisins disaient de lui qu'il était tout à fait « gentleman », ce qui avait déjà été dit par des témoins qui avaient eu une meilleure occasion d'éprouver sa distinction.

Somme toute, il était satisfait de lui-même, quoiqu'il se fût produit un ou deux faits irritants depuis son arrivée à Londres. Par exemple, le nommé Harbron, qui avait été condamné à mort pour le meurtre du policier Cock, avait été mis en sursis par un pusillanime ministre de l'intérieur. Par ce sursis, il avait privé Peace d'un exemple montrant que la justice se trompe quelquefois. Il pouvait citer le cas si jamais il était atteint par le malheur, dût-il avouer sa culpabilité pour confirmer sa thèse.

M. Thompson était un homme actif. Il était surtout occupé la nuit. Quelquefois il sortait de chez lui à des heures tardives, telles que dix heures, et ne rentrait pas avant le matin. Le nombre de petits cambriolages, à New Cross, Lewisham et Camberwell, témoignait d'un accroissement alarmant. Il ne s'écoulait presque pas de semaine sans que les journaux en fissent un compte rendu.

Peace plia le billet de mille francs avec un grognement de satisfaction et le mit dans la poche de son gilet.

« Qu'est-ce que cela ? demanda sa jolie compagne.

— Ne posez pas de question et vous n'entendrez pas de mensonges », répondit Peace.

Il était exact, comme il l'avait dit, qu'il n'avait pas perdu l'espoir de trouver Carton. En fait, il avait aperçu le traître, mais trop tard pour l'accoster. C'était à la gare de London Bridge. Leurs deux trains se trouvaient placés parallèlement, de chaque

côté d'un quai. Le train dans lequel était Peace partit le premier et comme Peace passait devant le dernier compartiment, il aperçut un homme qui fumait la pipe en lisant le journal. C'était Carton, il n'y avait pas de doute à ce sujet. Il remarqua que c'était un train de Woolwich et, pendant la semaine qui suivit, il rôda autour de la gare dans l'espoir de retrouver celui qui avait été jadis son associé.

La chance était contre lui, et quoiqu'il se fût rendu à plusieurs reprises à la gare à la même heure, il n'entrevit plus le gredin, qu'a tort ou à raison il considérait comme un traître.

Il n'était pas impossible que Carton aussi l'eût vu.

Peace passa beaucoup de temps à Woolwich et à Greenwich, espérant cueillir sa proie, mais Carton s'était évanoui. Il était à Londres et dans le Sud-Est de Londres.

Quelquefois ses opérations entraînaient Peace très loin. Il aimait voyager. Un certain dimanche matin, il reniflait l'air de Brighton, en déambulant à loisir le long du rivage, lorsqu'un ménage de jeunes mariés en voyage de noces passa devant lui.

La jeune femme se retourna avec un léger cri. Elle ne pouvait se tromper.

« Qu'y a-t-il, chérie ? » demanda Alain en jetant un regard en arrière.

Il vit que sa compagne avait pâli.

« Êtes-vous souffrante ?

— Non, non, je pensais seulement que j'avais vu quelqu'un que je connaissais, quelqu'un qui est mort. »

Elle mentait témérairement, car elle se souvenait de ce méchant petit revolver au nez camus qui ne quittait jamais la poche du petit homme. C'était le second jour de sa lune de miel et elle

désirait vivre de nombreuses années heureuses avec l'homme assis à côté d'elle.

Celui-ci avait l'habitude de lire ses pensées, et quand ils arrivèrent à l'hôtel, au retour de leur promenade :

« Vous avez vu Peace ? » demanda-t-il.

Elle fit signe que oui.

« Sur la plage ?

— Oui, chéri. Il marchait. Je suis sûre que c'était lui. N'allez pas voir, je vous en supplie !

— Je n'ai pas l'intention de me joindre à de nouvelles équipes chargées de rechercher ce petit scélérat, dit-il en riant. Mais je pense qu'il faudrait informer la police. »

Il fit porter un mot à l'inspecteur, qui fut d'abord sceptique ; mais qui, lorsqu'il se fut entretenu avec Jane, se rendit parfaitement compte des possibilités d'une capture.

M. Thompson n'avait pas vu la jeune femme et ignorait tout à fait qu'il avait été reconnu. Plus tard dans l'après-midi, comme il prenait le thé dans un restaurant cossu, il entendit quelqu'un dire :

« Savez-vous que Charles Peace a été vu à Brighton ? C'est un fait : un flic me l'a dit. »

Peace paya sa note et quitta le restaurant sans se presser. Il rentra à Londres par Shoreham et Littlehampton. Il était alarmé et tourmenté. Qui l'avait reconnu ? Sa curiosité fut piquée, et la curiosité était un luxe chez un homme déjà bien assez vicieux par ailleurs. Ce ne pouvait être un habitant de la ville maritime, parce qu'il n'y était jamais venu auparavant. Ce devait être un estivant. Peace se souvint d'avoir vu à la bibliothèque de la gare une liste de baigneurs. Il s'était dit à ce moment-là : « Quelle

bonne farce ce serait si quelqu'un y avait fait figurer : Charles Peace. »

Quelques jours plus tard, la préposée de la bibliothèque de la gare de Brighton reçut une demande d'exemplaire de la liste des baigneurs, à laquelle étaient joints deux timbres d'un penny.

M. Thompson s'installa commodément pour une agréable soirée, épluchant les longues colonnes de noms. Tout de suite il trouva ce qu'il désirait : « M. et Mme Alain Mainford ».

Ici, il y eut deux surprises. Il regarda sa compagne par-dessus ses lunettes.

« Il a quand même fini par faire d'elle une honnête femme.

— Qui ? demanda Mme Thompson.

— Une certaine personne, dit Peace. J'avais coutume de la fréquenter, mais elle buvait trop pour moi. »

Ainsi, le docteur avait épousé l'infirmière, et ils étaient les gens qui l'avaient dénoncé. Pour ce que ça leur faisait, il aurait pu être en ce moment dans un des cachots de la police et envisager la certitude de la potence.

Une rage froide s'empara de lui. Voyage de noces, sans doute... elle avait été obligée de l'épouser en hâte. Il rumina cette idée, devint un collectionneur diligent de listes de visiteurs de la côte sud et les repéra à Bognor.

Peace prit un train de l'après-midi et arriva à Bognor à la nuit close, sans aucun plan de campagne spécial dans sa tête, bien disposé pour commettre un acte de méchanceté.

C'était un petit endroit de rien du tout, ne présentant guère de plage ; on y voyait peu de monde, car le ciel était couvert et un vent froid soufflait du Nord-Est.

Peace connaissait leur hôtel. Il monta la garde en face de l’entrée et, plus tard dans la soirée, les vit sortir tous les deux et monter en voiture. Il attendit jusqu’à minuit, mais ils ne revinrent pas et il entama une conversation amicale avec un commissionnaire.

« M. et Mme Mainford ? Oh ! Ils sont partis pour Londres. Il y a deux heures qu’ils ont quitté l’hôtel !

— Je n’ai pas vu de bagages ?

— Ceux-ci sont partis pour la gare avant eux. »

Peace se mit en route d’un pas lourd à la recherche d’un logement et, sur son chemin, jeta dans la mer la petite fiole de vitriol qu’il avait achetée chez un pharmacien de la localité.

Ils feraient des gorges chaudes à son sujet, n’est-ce pas ? Ils se moqueraient de lui pendant qu’assis dans la cellule du condamné il attendrait l’arrivée de Marwood ? Tout le monde savait ce que faisait Marwood : on ne parlait que de cela dans les prisons, cela courait les rues. Tous les hommes libérés d’une prison centrale racontaient la même histoire. Marwood s’avançait, trapu, large d’épaules, barbu, les courroies pendantes dans une main et tendant l’autre.

« Je regrette beaucoup d’avoir à accomplir cette besogne, mais c’est mon devoir et j’espère que vous me pardonnerez. »

Et le prisonnier de dire :

« Est-ce que cela me fera mal ? »

Et Marwood de répondre qu’il ferait en sorte de ne pas le faire souffrir.

C’était là le matin que cette infirmière désirait lui procurer !

Son cœur était amer de haine. Tout le long du voyage à Londres, le lendemain matin, il cherchait des méthodes ingénieuses par lesquelles il pourrait les amener à la ruine. À supposer qu'ils eussent un enfant ? Ils ne pouvaient manquer d'en avoir un quelque jour. Un matin, ils se lèveraient et s'apercevraient qu'il avait disparu. Ils trouveraient un mot dans le berceau disant : « Charles Peace ne pardonne jamais. » Lui, Peace, jetterait probablement l'enfant à la rivière ou sous un rouleau à vapeur ou bien ils ne pourraient jamais savoir ce que l'enfant était devenu. Il le donnerait à des bohémiens.

Il avait perdu deux bonnes journées, au bout desquelles les mille francs étaient à peu près épuisés. D'autre part, les bénéfices de ses excursions du soir étaient anormalement bas.

Il était un soir dans la Grand-Rue de Deptford ; il avait « fait » Broadway et tourné dans la rue du marché, pleine de monde, qui paraissait lui offrir de nombreuses possibilités. Il vit un homme assez fort se promener devant lui en fumant sa pipe, qu'il avait remplie à l'aide d'une tabatière d'argent ; il avait ensuite replacé celle-ci dans la poche de côté de son veston. Elle n'avait pas grande valeur, mais tout fait nombre. Peace passa devant lui, regardant dans la direction de la rue et glissa sa main avec nonchalance dans la poche du personnage. Ses doigts s'étaient refermés sur la boîte quand il fut saisi par le poignet.

« Où voulez-vous en venir ? »

Il se tourna et regarda sa victime.

« Oh ! mon Dieu », dit M. Carton dont la figure s'allongea.

En un instant, Peace avait recouvré son sang-froid.

« Venez dans cette rue latérale, j'ai besoin de vous parler. »

Carton obéit avec douceur. Lui aussi songeait à ce revolver qui ne quittait jamais Peace, ni jour ni nuit.

Il vivait dans la terreur de Peace et de sa nature impitoyable, et Peace était encore plus dangereux maintenant que la corde était suspendue sur sa tête.

« C'est une très agréable surprise, je l'avoue. »

Ils étaient parvenus dans une rue sombre, étroite et mal éclairée, et Peace s'était arrêté contre une porte de bois qui donnait accès à une cour de derrière.

« Je n'ai pas eu le temps d'aller vous voir, bégaya Carton. Dieu ! que vous avez changé, monsieur Peace ! Je ne pouvais croire que c'était vous ! Qu'avez-vous fait à votre visage ?

— Peu importe mon visage. Où est cette bouteille ? »

Carton passa sa langue sur ses lèvres desséchées.

« Voici comment les choses se sont passées, commença-t-il.

— Où est cette bouteille ? Ne tergiversez pas sur ce point. Je suis un homme au désespoir, Carton. Je meurs de faim à cause de vous. Où est cette bouteille ?

— Elle est en haut, à la maison, avoua l'homme.

— Quelle maison ?

Celle où je travaille.

— Où est-ce ? »

L'homme eut une seconde d'hésitation, qui fut une seconde de trop. « À Lewisham.

— Vous êtes un menteur ! Qu'est-ce qu'elle fait là ?

— Le docteur me l'a donnée, dit l'homme sérieusement. Je n'en voulais pas. Je lui ai demandé de la prendre en garde parce qu'elle avait de la valeur. J'aurais pu la jeter, mais je n'ai pas voulu vous jouer un sale tour comme ça, monsieur Peace, aussi

j'ai demandé au docteur d'en avoir soin, et alors, quand je suis allé à Sheffield pour lui payer l'argent que je lui devais, il me l'a rendue. Je savais que tôt ou tard vous reparaîtriez et je n'osais pas m'en débarrasser, alors je l'ai donnée à garder à mon patron. »

Peace respira longuement.

« Si je faisais ce que je dois, savez-vous ce que je ferais ? Je vous tuerais net d'une balle au cœur. Si je n'étais pas un chrétien qui n'a jamais attenté à la vie que le Créateur de toutes choses nous donne, je vous tuerais, misérable ! »

Carton tremblait de frayeur. Il voyait une fin tragique à cette soirée qu'il avait espéré voir finir d'une façon plus agréable, car il avait une jeune amie et envisageait la vie conjugale dans trois pièces avec l'usage d'une cuisine. Et tous ses beaux rêves allaient être effacés, à moins que...

« Je ne puis vous avoir la bouteille, le patron est absent, en congé pour l'instant, et je ne sais pas exactement où il l'a rangée, mais je vous jure, monsieur Peace...

— Mon nom n'est pas Peace. Ne m'appelez pas comme ça. Appelez-moi Ward. Et ne jurez pas. Ne prenez pas le nom de Dieu en vain, Carton, avez-vous été élevé comme un païen ou non ? Ou habitez-vous ? »

Le courage vint à Carton avec la vision de la jeune fille au teint frais qu'il devait rencontrer ce soir-là.

« Je ne vous le dirai pas, déclara-t-il d'un air entêté. Si vous voulez tirer, allez-y ! »

Une certaine audace se faisait jour à travers ses craintes. Il éleva la voix. Un homme et une femme qui passaient de l'autre côté de la rue se retournèrent et s'arrêtèrent en prévision d'une bataille, une forme de réjouissance qui ne coûte rien à voir et fournit un sujet de conversation pour une semaine.

« La ferme, n'est-ce pas ! siffla Peace. Qui est-ce qui va tirer sur vous ? Je suis un homme raisonnable et vous aussi, vous êtes un homme raisonnable. Je pardonne à ceux qui m'ont fait du mal. Quand pouvez-vous m'avoir la bouteille ?

— Dans une quinzaine, fit l'homme d'un air maussade.

— Vous n'avez pas besoin de redouter que je sache qui est votre patron, dit Peace. Je pourrais aller raconter quelle espèce d'individu vous êtes, toute votre vie dégradante et la prison que vous avez...

— Et peut-être que vous lui parleriez de vous-même ? dit Carton exultant de son courage tout neuf.

Cela vous ferait énormément de bien qu'il sût que vous êtes Charles Peace. »

M. Peace se contint avec effort.

« Je vous dis que je ne voudrais pas aller le trouver pour vous dénoncer.

— Cela n'aurait pas d'importance si vous le faisiez, dit Carton avec défi. Quand j'ai pris cet emploi, je lui ai tout dit, excepté que je m'étais lié avec un criminel. » Peace fit la grimace à ces paroles. Qu'un homme pût avoir honte de le connaître était un affront impardonnable.

« Où habitez-vous ? demanda-il-il encore.

— À vous de trouver, répliqua l'autre.

— Je le découvrirai, grommela Peace. Il n'est rien que je ne puisse découvrir. Je vous suivrai à la piste et vous traquerai où que vous alliez. Je fouillerai chaque maison de Greenwich... »

Il regardait le personnage.

« Et à Blackheath... Ah ! C'est là que vous habitez, mon garçon. Je vous y suivrai à la piste et vous y traquerai, et je ne vous lâcherai jamais.

— Vous pouvez aller au diable ! » dit Carton en se dégageant de la main qui le retenait.

Et il s'en retourna d'un pas majestueux vers la Grand-Rue.

CHAPITRE XXXIV

Peace attendit que Carton eût tourné le coin, traversa la Grand-Rue rapidement et, s'abritant derrière deux femmes corpulentes qui se dirigeaient du même côté que lui, tint le personnage en observation.

Il y avait une possibilité, une possibilité sérieuse, que si Carton était par trop épouvanté il pût bavarder.

Carton continuait à marcher. Il avait déjà repéré son filateur et il tenta une démarche hardie. Un agent de police se tenait sous le pont de chemin de fer, prenant des notes sur son carnet. Carton se dirigea vers lui.

« Pardonnez-moi, monsieur, pourriez-vous me dire où se trouve Evelyn Road ? »

L'agent de police l'indiqua du doigt. Le doigt accusateur se tendit dans la direction de l'espion, inquiet. Peace se retourna et disparut rapidement. Il ne voulait pas courir de risques. Carton pouvait l'avoir désigné ; d'autre part il pouvait avoir bluffé. Peace avait souvent été trouver un agent de police pour impressionner quelqu'un qui le soupçonnait.

D'un poste d'observation plus sûr, Peace surveilla. L'agent de police et Carton se séparèrent. L'ex-maître d'hôtel se dirigea vers lui. Peace attendit à l'abri d'une rue latérale que son ancien associé apparût. Il attendit dix minutes ; il n'y eut aucune trace de Carton. Mais il était trop tard : l'homme s'était glissé dans la station de Deptford Road à temps pour prendre le train de Greenwich.

C'était donc là qu'il vivait. Blackheath ! Peace se maudit de n'avoir pas donné à l'homme une adresse à laquelle il aurait pu

envoyer les cristaux. Il était probablement vrai qu'il ne pouvait pas les avoir. Et maintenant, s'il les trouvait, comment les passerait-il à leur propriétaire légal ?

Peace avait commis là une erreur et il était assez généreux pour se l'avouer à lui-même.

La prochaine fois qu'il rencontrerait Carton, il devrait adopter une autre attitude.

Pendant des semaines après cette rencontre, il se rendit fréquemment à Blackheath, toujours la nuit ; mais Carton restait à la maison, à la nuit close ; il savait que c'était le seul moment où son ennemi serait dehors. Il avait dit la vérité : son employeur était en France, et le flacon était enfermé quelque part, peut-être dans le coffre-fort.

Peace abandonna ses recherches nocturnes en ce qui concernait Carton et sortit pour observer dans la journée, en choisissant le dimanche. Il déambula du matin au soir, de long en large, sur la bande d'asphalte qui borde Blackheath, et ce fut le troisième dimanche qu'il trouva son homme.

Celui-ci se promenait avec une jeune fille magnifiquement vêtue et, de leur attitude l'un vis-à-vis de l'autre, Peace conclut qu'ils étaient quelque chose de plus que des amis.

« Assez vieux pour être son père », murmura-t-il.

Tout l'après-midi il les suivit, à travers Greenwich Park jusqu'à l'observatoire, du bas de la colline jusqu'au Naval College, et jusqu'aux portes de l'église. Ici se trouvaient des restaurants ou l'on pouvait se procurer un excellent thé et des crevettes pour six pence. Peace attendit patiemment qu'ils eussent satisfait leurs appétits grossiers, les rattrapa au moment où ils montaient dans un tramway à chevaux et les suivit à travers Greenwich jusqu'au pied de Blackheath Hill, où ils descendirent.

Il était monté sur l'impériale du tramway, bien qu'il ne fît pas un temps à rester dehors. Peace attendit qu'ils eussent tourné le dos, descendit du bruyant véhicule pendant qu'il était en marche et suivit le couple jusqu'à Blackheath, en passant devant un poste de police avec lequel il devait faire plus ample connaissance un jour.

Au sommet de la colline, ils se séparèrent. Carton embrassa la jeune fille et, ce faisant, il souleva son chapeau en homme comme il faut.

« Assez vieux pour être son père », fit Peace dégoûté.

La jeune fille n'était d'ailleurs pas mal. Peace la dévisagea quand elle passa devant lui. Sa façon de marcher lui plut et il se demanda quel pouvait être son nom. Ensuite, il se retourna pour suivre sa proie qui errait à l'aventure, en faisant des moulinets avec une canne du dernier chic. Un bout de rôle difficile à jouer pour Carton, car pendant que Peace observait la jeune fille, l'ex-maître d'hôtel l'avait reconnu et savait qu'il avait été suivi.

Il avait fait la connaissance d'un valet de pied dans une maison de St. John's Park. Il savait que la famille était absente ce jour-là parce qu'il avait été invité à prendre le thé. Il était trop tard pour prendre le thé, mais pas trop tard pour duper M. Peace.

D'un air dégagé, il franchit le portail en flânant, monta les marches, tira la sonnette et, par bonheur ce fut son ami qui vint lui ouvrir la porte.

« Allo ! Vous êtes en retard. Je pensais que vous ne veniez pas.

— Cela ne vous dérange pas que j'entre ? Il y a là un homme qui m'a suivi tout l'après-midi. »

Le valet de pied ferma la porte derrière lui.

« Est-ce que vous lui devez de l'argent ? demanda-t-il tout naturellement. Ou bien est-il le père d'une jeune fille, ou quoi ?

— Je lui dois un peu d'argent.

— Descendez à la cuisine », dit le valet de pied.

Peace prit note de l'adresse : n° 2 St. John's Park.

D'ailleurs cela avait l'air d'une bonne maison... une boîte qu'on pourrait « casser » sans beaucoup de tracas. Il y avait du personnel masculin, mais cela ne faisait rien. C'étaient les femmes qui suscitaient tous les ennuis, elles poussaient des cris perçants et rauques dans toute la maison.

Il vint deux nuits de suite reconnaître la maison. Oui, c'était assez facile, mais où la bouteille serait-elle rangée, en supposant que Carton ait dit la vérité ? Apparemment, il ne le savait pas lui-même.

Peace résolut d'entrer en contact avec le personnage, mais c'était plus facile à combiner qu'à exécuter.

Il attendit de nouveau le dimanche, mais, cette fois, il choisit un autre poste d'observation, au pied de Blackheath Hill. Il argua, ayant quelque expérience de ses semblables, que Carton intervertirait l'ordre de sa promenade, partirait de l'extrémité de Blackheath Hill et finirait par le parc, en quoi il n'avait pas tort.

Carton le vit monter dans le tram et, s'excusant auprès de sa jeune amie, grimpa sur l'impériale.

« Pourquoi me suivez-vous ? » demanda-t-il brutalement. Peace était dans une disposition exceptionnellement bienveillante.

« Si je savais où je pourrais vous écrire, ou sous quel nom vous êtes connu.

— Carton est le nom sous lequel je suis connu, répliqua Carton. Cela peut vous paraître un peu étrange, un homme qui porte son propre nom.

— Je sais où vous habitez, mais je n'irai pas rendre visite à votre patron. Tout ce que je désire savoir, je vous parle d'homme à homme, est ceci : où conserve-t-il cette bouteille ?

— Dans le coffre-fort, ou bien dans un des tiroirs de son bureau. C'est un gentleman de la cité, il conserve une quantité de papiers dans son bureau. Ceux-ci sont toujours enfermés à clef. Je ne pense pas qu'elle soit dans le coffre-fort parce que je me rappelle qu'il a ouvert un tiroir et qu'il l'a placée dans son bureau quand je la lui ai remise.

— C'est tout ce que je désire savoir, dit Peace. Pourquoi chercher des ennuis ? Pourquoi ne pas s'accorder ? Je ne vous demanderai pas de m'aider, mais je n'attendrai pas le retour de votre patron ; je vais tout simplement m'emparer de la bouteille. Ce n'est pas grand-chose de vous demander de laisser la porte de sa cuisine ouverte, n'est-ce pas ?

— Vous pouvez continuer à me le demander, dit Carton exaspéré, jusqu'à ce que votre figure en devienne violette, jusqu'à ce que vous en suffoquiez, jusqu'à ce que vous tombiez mort dans ce tram où nous sommes, alors même je ne voudrais pas le faire. Si vous voulez pénétrer dans la maison, faites-le, mais ne me demandez pas de vous aider. C'est là mon dernier mot. »

Il se leva brusquement et descendit. Son indignation paraissait réelle. Mais Carton était travaillé par une idée de derrière la tête, un contreprojet qui comportait un acte suprême de trahison, quoiqu'il ne dût rien à Peace, si ce n'est une grande inquiétude d'esprit.

Il avait été promu maître d'hôtel dans l'établissement qu'il gérait. C'était à environ un demi-mille de la maison de

St. John’s Park, dans le même secteur de police. En tant que maître d’hôtel et dispensateur de faveurs d’ordre culinaire, Carton était en termes d’amitié avec l’agent de police, même avec le sergent, qui venaient parfois boire clandestinement un verre de bière. Le sergent s’arrêtait en passant, ou faisait une apparition le samedi soir.

Il y avait une distinction subtile entre les deux manières. Le lundi soir, le sergent fit une apparition, ce qui voulait dire qu’il n’était pas en service, et qu’il avait la liberté de faire une visite amicale. Carton discuta avec lui le degré de vulnérabilité de certaines maisons sur la lande.

« Il y a eu quelques cambriolages, mais pas sur ces hauteurs, dit le sergent, ou presque pas. »

À l’honneur de Carton, il faut dire qu’il avait avoué son passé, et ce fait peut faire mieux comprendre les dispositions de la police à son égard.

« Vous savez ce que je suis, sergent. »

Ils étaient assis seuls dans la cuisine, mais Carton baissa la voix.

« J’ai été un repris de justice, mais j’ai compris. Un tas d’autres repris de justice ne croient pas que je sois reparti du pied droit, et il m’arrive d’entendre des histoires. Ce n’est pas à moi de dénoncer les gens avec lesquels j’ai travaillé, mais vous êtes soit du côté de la loi, soit contre elle. Corrigez-moi si j’ai tort.

— Il n’y a rien de plus vrai », fit le sergent gravement. Et il ajouta :

« Avez-vous entendu parler de quelque chose ?

— J’ai entendu dire des tas de choses. »

Carton était très circonspect.

« D'après les renseignements que j'ai eus… pas de noms, pas d'embêtements… j'ai idée qu'il va y avoir un coup à St. John's Park. Le numéro de l'immeuble est 2, mais je ne puis vous dire quand. »

Le sergent nota le renseignement sur son carnet.

« Je ne veux pas que l'on me fasse intervenir dans cette affaire.

— Naturellement, dit le sergent, on ne vous fera pas intervenir. »

Ils se serrèrent la main solennellement en se séparant. Peace eut-il quelque pressentiment de l'approche du danger ? Pendant les six mois suivants il évita Blackheath, se bornant à de petits cambriolages dans les districts de la classe moyenne qui entourent Dulwich.

Le sergent adressa quelques reproches à Carton.

« Vous m'avez fait paraître un peu idiot, Carton, mais je sais que vos intentions étaient bonnes, dit-il.

— Je vous dis que j'ai raison, répondit Carton qui, piqué au vif, se défendait. Et de plus, sergent, quand vous capturerez cet individu, vous allez mettre la main sur un homme qui vous rendra célèbre.

— Personne ne me rendra célèbre », répondit le sergent qui avait été assez longtemps dans la police pour avoir perdu ses illusions. « L'inspecteur en tirera un peu d'honneur, mais Scotland Yard en recueillera la plus grande part. Vous ne voudriez pas me dire de qui il s'agit ? »

Pendant une seconde Carton fut tenté de dire la vérité, puis il se souvint du revolver.

« Non, je ne voudrais pas. Mais je puis vous dire qu'il est armé. Il ne circule jamais sans un revolver. »

Le sergent rit.

« Il n'y en a pas beaucoup dans le voisinage, depuis que Charles Peace a quitté le pays », dit-il, traduisant en paroles l'erreur répandue dans la police.

Carton ne dit rien. Il avait l'impression que l'inactivité de Peace lui faisait du tort.

Celui-ci avait-il perdu courage, ou bien avait-il des soupçons ? À cette pensée il se sentait trempé de sueur. Il se mit à donner rendez-vous à son amie à des endroits inaccoutumés, ce qui entraînait des frais considérables en billets de chemin de fer.

Chaque homme de petite taille qu'il rencontrait dans la rue était Peace ; chaque bruit qu'il entendait la nuit était le pas furtif d'un cambrioleur armé et plein de ressentiment.

Peace devint pour lui une obsession, le tint éveillé la nuit, lui déroba le sommeil et le confort. Son amie s'en rendit compte et fit une remarque sur son changement.

« Vous n'êtes pas aussi affectueux que vous aviez coutume de l'être », se plaignit-elle.

Et elle insinua qu'il n'était pas unique au monde, ce que Carton savait depuis le commencement.

Le soulagement se produisit de façon inattendue, violente. Peace vint à Blackheath, sans intention de cambrioler à moins qu'il n'y eût du brouillard, et il n'y avait pas de brouillard. Il décida de faire une troisième reconnaissance de la maison. Tout était très calme. Il passa dans le jardin dont il fit le tour et gagna le derrière de la maison sans difficulté. Il n'entendit aucun bruit. Une occasion semblable pouvait ne se représenter jamais.

Il ne se rendit pas compte, alors, que le derrière de la maison était visible de l'avenue qui relie Blackheath à St. John's Park, et même s'il s'en était rendu compte, le calme complet de

la nuit – il était environ deux heures du matin – l'aurait encouragé.

Il sortit une pince-monseigneur de sa poche et fit un essai sur une fenêtre. Elle céda promptement et sans bruit. Il se trouva dans le salon et, allumant une petite lanterne sourde de sa propre invention, il fit un rapide examen des objets de valeur. Cela ne rimait à rien de consacrer toute son attention à la recherche des cristaux. Il prit les objets qui lui tombèrent sous la main, les glissa dans sa poche et se dirigea vers une autre pièce où il y avait un bureau.

Il s'était à peine attaqué à celui-ci qu'il entendit un bruit de voix sur la pelouse, au-dehors. Un agent de police avait aperçu sa lumière de l'avenue et, ayant appelé un de ses collègues, traversait la pelouse.

Peace les vit et entendit fonctionner la sonnette de la porte d'entrée. Il crut qu'il pouvait encore s'échapper sans être remarqué et, fourrant sa pince-monseigneur dans la poche de son pantalon, il sauta à terre et se mit à courir. Il se méprit sur la distance.

L'homme sur le devant de la maison fit le tour et l'arrêta au passage. Il piqua sur le petit homme mais Peace le repoussa. Se retournant, il fila au pas de course vers le fond du jardin, l'agent de police à ses trousses. Soudain, Peace se retourna, le bras tendu. Il tenait un revolver, nettement visible au clair de lune.

« Éloignez-vous, ou, par Dieu, je vous tuerai », grommela Peace.

La réponse du policier ne fut pas héroïque.

« Vaudrait mieux pas », dit-il.

Avant que les mots fussent sortis de ses lèvres, Peace fit feu, une, deux, trois fois. Par miracle, l'agent ne fut pas atteint. Il bondit sur sa proie et Peace fit feu encore une fois. De la main

gauche, l'agent frappa le cambrioleur, abattant avec sa main droite la main qui tenait le pistolet.

Il y eut un cinquième coup de feu. Cette fois Peace fut plus heureux et la balle traversa le bras de l'agent de police. Néanmoins, celui-ci ne voulut pas libérer le prisonnier de son étreinte et il le jeta à terre. L'agent fit plier le bras de Peace en deux, s'empara de son revolver encore attaché par une courroie à son poignet et le frappa sur la tête avec l'arme. Alors, le tournant face en dessous, il le maintint jusqu'à ce qu'il arrivât du secours.

Peace était furieux. Il crachait son venin sur celui qui s'était emparé de lui, mais il consentit un instant après à marcher tranquillement. Escorté par trois policiers, y compris l'agent blessé, Peace descendit Blackheath Hill avec ceux qui avaient procédé à son arrestation.

Carton avait entendu les coups de feu et avait sauté à bas de son lit. Il compta : un, deux, trois, ensuite un quatrième, un cinquième, puis plus rien. Il était terrifié, mais il lui fallait savoir la vérité.

Enfilant ses vêtements et ses chaussures, il se précipita au pas de course hors de la maison, vers la partie sauvage de la lande éclairée par la lune.

Si c'était Peace ! Il continua de courir, respirant avec effort, vers St. John's Park et arriva au moment où le prisonnier et les trois agents franchissaient le portail. Il aperçut des domestiques qui suivaient à distance, et il apprit la vérité.

« Un petit homme laid... il ressemblait à un nègre... tiré sur un agent.

— Mort ? haleta Carton.

— Non, il est seulement blessé. Venez, je vais vous montrer le sang sur l'herbe. »

Les gens semblaient toujours vouloir montrer à Carton du sang sur l'herbe, du sang que Peace avait versé. Il déclina l'invitation.

Rentré chez lui, il acheva de s'habiller et descendit à pied jusqu'à Blackheath Hill, espérant rencontrer un policier de sa connaissance. Le hasard voulut qu'un de ses amis fût de service au bureau, et lui montrât, avec quelque orgueil, le revolver avec la courroie qui s'y trouvait attachée. Il le reconnut aussitôt comme étant le pistolet de Peace.

« Vous serait-il agréable de le voir ? demanda le sergent. L'inspecteur est monté à la maison et, si vous promettez de ne pas le répéter, je vais vous laisser regarder l'individu. » Le policier prit une clef, ouvrit une lourde porte et Carton se trouva sur un terrain familier : le corridor des cellules. S'arrêtant devant une des portes fermées, le sergent poussa un judas et fit signe à son compagnon.

Tout d'abord, ce dernier, tremblant, osa à peine regarder. Ensuite, il rassembla son courage et plaça ses yeux devant le trou d'observation. Un homme était étendu sur la planche dure, une couverture mince sur les jambes. Il n'y avait pas de doute sur son identité : c'était Peace et il dormait, aussi calme que s'il eût été dans son propre lit. Cela en dépit des blessures qui se trouvaient sous les lourds bandages entourant sa tête. Carton entra sur la pointe des pieds dans la pièce réservée aux interrogatoires.

« Ne répétez jamais que je vous l'ai montré, dit le sergent. C'est un client peu commode. Dieu merci, il n'y en a pas beaucoup comme lui !

— Comment s'appelle-t-il ?

— Ward. C'est le nom qu'il a donné. D'habitude, ils s'appellent Smith, mais celui-ci c'est Ward. L'avez-vous jamais vu auparavant ? »

Carton avait la vérité sur le bout de la langue, mais telle était la terreur inspirée par Peace que les mots ne purent sortir de sa bouche. Il attraperait de la prison pour longtemps, sur le chef de cambriolage, et serait mis à l'écart pour des années. Tirer sur un flic, aussi, c'était grave. Mais il valait mieux être condamné pour ce motif que pour l'affaire de Banner Cross. Carton pourrait être entraîné dans cette affaire. On ne savait jamais quels mensonges Peace pouvait raconter.

« L'avez-vous vu auparavant ? demanda le sergent.

— Non », dit Carton.

Il rentra chez lui, ne se sentant plus de joie. Il gravit la colline escarpée et traversa la lande d'un air conquérant.

Entrant dans la cuisine, il se fit une tasse de thé, mit la main sur une feuille de papier à lettres et des enveloppes et écrivit à sa jeune amie.

« Rendez-vous à l'endroit habituel, dimanche, disait la lettre. Le gentleman dont je vous ai parlé et par qui je désirais ne pas être vu, parce qu'il voulait me faire épouser sa fille, ce que je ne voudrais jamais faire, parce que vous êtes le seul amour de ma vie, est parti pour tout de bon. »

Il y avait cinq pages de plus, dont l'une était entièrement couverte de croix[7]. Carton, approchant de la cinquantaine, avait été l'hôte de plusieurs prisons et avait échappé tout juste aux travaux forcés, mais son sentiment était durable et, de toute façon, c'était presque un délassement de tracer des croix.

---

[7] Selon la coutume anglaise, chaque croix correspond à un baiser. (N. d. T.)

CHAPITRE XXXV

Peace s'éveilla au matin, battit des paupières, jeta un regard autour de la cellule et balança ses pieds jusqu'à terre.

John Ward. C'était son nom. Pas d'adresse. S'ils désiraient savoir où il habitait, qu'ils se débrouillent. Ils étaient payés pour cela.

Le geôlier lui apporta du café, du pain et du beurre.

« J'ai droit à deux onces de lard, dit Peace, et je veux mon dû.

— Vous avez été ici auparavant, n'est-ce pas ?

— Ça ne vous regarde pas. J'ai droit à deux onces de lard.

— Un prévenu renvoyé à une autre audience a droit à un petit extra, dit le geôlier avec patience, mais vous ne l'êtes pas encore. Il vaut mieux attendre jusqu'à demain et vous serez alors renvoyé comme il convient et vous mangerez aux frais du gouvernement pendant de longues années, espèce de vieux machin ! »

Peace le regarda en fronçant les sourcils.

« De même qu'un oiseau se reconnaît au son de sa voix, de même un homme se reconnaît à sa conversation », fit-il d'un air de reproche.

La réponse du geôlier ne saurait s'imprimer.

Le prévenu but à petites gorgées le café léger, mâchonna le pain beurré et examina la situation avec calme. Il avait consulté un avoué à propos de la propriété du cottage ; il fallait entrer en communication avec lui sans délai. Il fallait avertir Hannah ; et

Mme Thompson qui avait assez d'argent pour quelques mois, devrait en abandonner un peu ; tout, si c'était nécessaire.

« Tentative de meurtre », tel était le chef d'accusation. Cela pouvait lui valoir sept ans de prison, ou peut-être moins. Cela dépendait du juge. Il espérait ne pas être jugé par le nommé Hawkins. La réputation de celui-ci courait les prisons d'Angleterre. Il était inhumain, sans même le moindre sentiment de compassion. Des hommes comme Hawkins faisaient des criminels, tous les criminels étaient d'accord sur ce point. Il avait un chien, au tribunal, qu'il maintenait sous ses pieds tout le long, du procès, ce qui en soi était illégal. Comment les juges pourraient-ils s'attendre à ce que les gens pauvres et qui travaillent dur observent la loi, s'ils l'enfreignaient eux-mêmes ?

Peace écrivit un mot à son avoué et le fit porter par un commissionnaire de la police ; plus tard, il fit une brève apparition devant un magistrat et fut renvoyé à une autre audience.

L'affaire offrait beaucoup d'intérêt. La salle d'audience était bondée, plus qu'elle ne l'avait jamais été auparavant quand il avait fait une apparition à la barre.

Il était un homme important. Comme cela aurait plus d'importance encore s'ils savaient qu'ils tenaient.

Charles Peace ! Mais Sheffield était loin, à plus de cent cinquante milles ! C'est ça qui les aurait impressionnés ! Charles Peace devant le tribunal ! Au lieu de cela, il était John Ward, et s'il avait le maximum de peine, il en aurait probablement pour sept ans au plus, peut-être cinq, et alors il pourrait tomber malade et être relâché sur un certificat de bonne conduite. Personne au tribunal de police ne le reconnut. Ils auraient eu du mal à le reconnaître, car il était maître dans l'art de se déguiser… Il se demandait si Jane Garden le reconnaîtrait. Alors il se souvint qu'elle l'avait vu et identifié à Brighton. Ce devait être la femme, le docteur n'avait pas assez de cervelle pour voir ce qui se passait sous son nez.

Alain Mainford posa le journal de Londres qu'il était en train de lire.

« John Ward, fit-il. Ce nom me paraît assez familier. » Jane Mainford, qui était occupée à arranger des chrysanthèmes, tourna la tête.

« Qui est John Ward, et qu'a-t-il fait ?

— Il a tiré sur un agent de police. »

Elle frissonna.

« C'est affreux ! À Sheffield ? »

Il vit le regard d'anxiété dans ses yeux et se prit à rire.

« Non, c'est à Londres. Vous pensiez à M. Peace ? »

Il leva les yeux au plafond en fronçant les sourcils d'un air perplexe.

« Il me semble avoir une vague idée qu'à un moment donné il s'appelait Ward. Je demanderai à Baldy quand je le verrai.

— L'a-t-on arrêté ? demanda-t-elle.

— Oui, on l'a renvoyé à une nouvelle audience hier matin, à Greenwich. Il paraît être une espèce de type particulièrement féroce ; sur plusieurs points, la description correspond bien à Peace. On dit toutefois que cet homme est à moitié nègre. »

Elle le regarda bouche bée. « À moitié nègre ? C'est ce qu'il paraissait être à Brighton. Son teint était si basané en pleine lumière que j'ai failli ne pas le reconnaître. Ce n'est que quand je l'ai vu de profil, au moment où la voiture arriva à sa hauteur, que je l'ai reconnu. »

Alain réfléchit aux éventualités possibles.

« Sottise ! Ce n'est pas lui. Je ne serais pas surpris que ce petit démon revienne à Sheffield.

— Oh ! ne dites pas cela ! » supplia-t-elle, et il fut tout contrit.

Elle fut très tranquille pendant le reste de la journée. Le soir, quand ils se retrouvèrent ensemble, elle dit : « J'aimerais être absolument sûre. Il est pour moi un tel sujet de préoccupation, Alain. Je me réveille quelquefois la nuit, folle de terreur !

— Peace ? Voulez-vous dire l'homme qui a été arrêté à Blackheath ? Eh bien, c'est très facile à résoudre. Le procès vient devant la cour la semaine prochaine. Je descendrai à Londres et je le verrai à a prison d'Old Bailey. J'y connais le juge assesseur.

— Oh ! oui, je vous en prie, dit-elle, j'ai une raison très spéciale pour ne pas désirer rêver de gens laids.

— Ce n'est pas une raison, c'est une superstition, fit-il en riant. Mais je veux mettre votre esprit à l'aise. Je verrai si je puis décider ce vieux Baldy à descendre avec moi. » Il regarda sa montre et, à ce moment, on frappa à la porte extérieure.

Baldy était précis comme une horloge : il arrivait de très bonne humeur, car il avait obtenu un mandat de dépôt contre une bande de faux-monnayeurs ce même jour, et il était absolument triomphant.

« Ils iront devant le juge... Machin... Et cela signifie que nous ne les verrons pas de longtemps, fit-il.

— Connaissez-vous Ward... John Ward ? »

Baldy en connaissait plusieurs.

« Il y a un John Ward qui tenait ce bistrot dont je ne me rappelle pas le nom dans Eccleshall Road. Il y a un autre John Ward dont le père était gérant pour le compte de... Chose...

— Je parle d'un criminel. »

Baldy réfléchit là dessus.

« J'ai idée que j'ai entendu ce nom auparavant », fit-il. Puis il se donna une tape sur le genou.

« C'est un des noms dont se servait Peace », dit-il.

Le mari et la femme échangèrent un regard.

« Lisez ceci. » Alain lui passa le journal. Ajustant les lunettes qu'il avait récemment achetées, Baldy lut lentement jusqu'à la fin.

« Ce n'est pas Peace, dit-il, il n'a jamais ressemblé à un nègre. S'ils avaient dit « bougrement laid », cela aurait pu être lui.

— Mme Mainford l'a vu à Brighton. Elle dit qu'il avait alors la peau basanée. » Baldy secoua la tête.

« Non, il est à l'étranger, en Suisse. Ne m'a-t-il pas envoyé une carte postale contenant un message insultant, adressée à Baldy, Police de Sheffield ?

— Quelqu'un d'autre peut l'avoir mise à la poste.

— C'est impossible, dit le sergent Eltham ; sur la carte figurait une vue des Alpes.

— On peut même en acheter une à Londres. »

Mais le sergent était certain que Peace avait quitté l'Angleterre, grâce aux machinations d'un riche ami, et que l'on ne pouvait plus voir en lui un agent actif dans les milieux criminels.

« Mais voyons, Peace a un grand nombre d'imitateurs ! Il y avait un individu, à Northampton, qui faisait tout ce que Peace faisait et allait même jusqu'à se déguiser comme lui. Il y avait

cet homme… comment s'appelait-il donc ? À Bristol… le type qui en a attrapé pour dix ans ; vous auriez pu jurer que c'était Peace. Ce sont des imitateurs, ils ne sont pas intelligents.

— Je vais descendre à Londres pour le procès, afin de me rendre compte, et j'aimerais bien que vous veniez avec moi. »

Baldy toutefois n'aimait pas Londres et s'excusa. C'était un endroit trop bruyant et il était personnellement à couteaux tirés avec Scotland Yard à propos d'une récompense qui lui avait été refusée et attribuée à tort à un membre de la police secrète londonienne.

« Si Scotland Yard dit que c'est Peace, vous pouvez être sûr que ce n'est pas lui. S'ils disent que ce n'est pas Peace, vous pouvez vous munir d'un mandat d'arrêt du coroner et l'arrêter.

— Est-ce que cet individu attrapera une forte condamnation ? demanda Jane.

— La prison pour dix ans ou pour toute la vie, dit Baldy avec indifférence. Tirer sur un agent de police, vous le savez, est non seulement une infraction à la loi du pays, mais un crime contre nature. On devrait pendre le coupable pour cela. Un de ces jours on le fera. À propos, docteur, j'ai trouvé à qui appartient le cottage, à cette Suissesse, Mme Stahm. Elle l'a remis entre les mains d'un agent. Peace a essayé de le vendre, le saviez-vous ? Ce gaillard-là !… »

Le policier hocha la tête.

« Non, nous ne reverrons jamais Peace. Il sera élu lord maire de Suisse ou quelque autre chose. Il vous ferait prendre les vessies pour des lanternes. »

CHAPITRE XXXVI

Baldy exprimait une opinion qui était assez générale. M. Peace se préparait à son procès, et la fatale nouvelle lui parvint huit jours avant. C'était Hawkins qui était désigné comme juge ! Le nom ne lui lit pas passer des frissons dans le dos, mais cela le mit au comble de l'indignation que de tels hommes pussent être nommés pour examiner et juger leurs semblables.

Par une enquête judicieuse, il découvrit l'âge du grand juge ; un gardien s'était procuré le renseignement à la bibliothèque de la prison. Peace avait rassemblé toutes ses réserves : chaque penny devait servir à sa défense. Hannah reçut l'ordre de vendre, de vendre, et encore de vendre, de collecter des dettes d'authenticité douteuse, d'emprunter de l'argent. Le point principal était qu'il fallait le sauver. Son avoué, à sa propre suggestion, confia sa cause à un avocat qui venait justement de parvenir à la renommée.

« Montagu Williams, je ne crois pas le connaître », fit Peace en fronçant les sourcils.

Il avait en tout cas entendu parler de lui.

Sa consultation avec l'homme de loi fut mémorable.

Pendant un quart d'heure, l'avocat resta assis sans parler pendant que Peace exposait son système de défense.

« Le point que vous avez à développer est celui-ci, monsieur. Il faut que vous disiez à ce juge : « Quoi ? Allez-vous envoyer ce vieillard au tombeau ? » exactement sur ce ton. »

Peace simula une angoisse pleine de tristesse et de supplication.

« Je crains de ne pouvoir le dire précisément comme cela. »

Les yeux de M. Williams pétillèrent.

« Eh bien, sur un ton approchant, dit Peace. Et voici autre chose : si le juge sait que je suis un vieillard, il ne me donnera pas une peine trop longue à tirer. Il dira : « Pauvre diable ! Il n'en a pas pour longtemps à vivre, en tout cas ! » Voyez-vous ce que je veux dire ?

— Tout cela est très bien, dit l'avocat, mais quel âge avait l'agent de police sur lequel vous avez tiré ? Était-il si vieux que peu importait qu'il mourût ou non ? »

Peace fit un signe d'impatience.

« Vous n'êtes pas de son côté, n'est-ce pas ? Vous êtes du mien. Peu importe l'agent de police, il est vivant et se porte bien. J'aurais pu le tuer sept fois. Je suis un des meilleurs tireurs du pays. L'ai-je fait ? Non. Si j'ai tiré sur lui, c'est un accident. Il a poussé ma main et le pistolet est parti. N'a-t-il pas admis, selon ses propres paroles, qu'il m'avait frappé sur la tête avec ma propre main et mon propre pistolet ? »

L'avocat quitta la salle de consultations sans avoir retiré grand profit de son entretien. Il s'était employé de son mieux à faire sentir à Peace la gravité de son crime. Peace avait continué à rabâcher son désir d'obtenir une condamnation légère.

Il essaya d'éviter les séances et de rencontrer un juge plus indulgent ; on le trouva en proie à une crise, la bouche écumante, dans sa cellule. Ceci se passait un jour ou deux avant le procès. Le médecin de la prison, peu imaginatif, analysa l'écume et trouva que c'était du savon.

« C'est la première fois qu'il s'en est servi pour un usage quelconque », dit le gardien sans bienveillance.

Peace prit un air lamentable pour gagner le banc des accusés d'Old Bailey, regarda fixement le juge d'un air pathétique, et il fut autorisé à s'asseoir. S'il ne paraissait pas avoir quatre-vingt-dix ans, il paraissait avoir le nombre d'années indiqué sur l'acte d'accusation. D'un air pathétique, il examinait le jury ; il regardait les jurés avec des yeux suppliants à la façon d'un chien, et secouait légèrement la tête comme un mendiant qui fait appel à la charité.

« Je n'ai jamais vu de ma vie pareille bande de pouilleux sans instruction, dit-il au gardien à sa gauche quand il s'assit. Je parie qu'il n'y en a pas un qui puisse signer son propre nom. »

Ses commentaires sur le juge n'étaient pas à reproduire dans les colonnes d'un journal bien pensant. Alors, c'était ça Hawkins ! Une figure de granit ! Un regard dur, des lèvres de fer ! Quel coquin ! Quel misérable sans cœur ! Son avocat allait avoir à faire pour ne décrocher que trois ans. Pas moins de cinq ans, disait le magistrat, peut-être sept. Ce serait indigne d'envoyer un vieillard de soixante-sept ans en prison pour sept ans. Il se demandait comment les juges dormaient la nuit dans leur lit, alors qu'ils infligeaient la souffrance et la douleur à leurs semblables.

« C'est dur à croire, camarade », dit-il à voix basse au gardien en montrant d'un signe de tête le grand juge, « que lui et moi nous soyons sortis des mains du même Créateur.

— Je présume qu'il pense la même chose que vous, répondit le gardien.

— Vous ne valez pas plus cher l'un que l'autre », grommela Peace, qui se croisa les bras et parut s'endormir.

De temps en temps, quand un témoin de la police rendait témoignage de ce qui était arrivé ce soir-là à Blackheath, Peace ouvrait les yeux, secouait la tête et murmurait :

« Tout est mensonge !... Ils ne peuvent pas dire la vérité ! »

Une fois, son avocat dut le réprimander vivement.

Il n'était pas très content de M. Montagu Williams. Celui-ci ne semblait pas être de son côté et, à l'en croire, la plaidoirie fut lamentable. Peace aurait fait mieux lui-même. L'avocat pataugea parmi toutes sortes d'idées fantaisistes au lieu d'aller droit à la question, à savoir qu'on ne devait pas infliger une peine de longue durée à un homme de soixante-sept ans.

Ce n'était pas étonnant que le jury fût revenu si vite avec son verdict. Et pourtant Peace s'attendait-il à un autre verdict que celui de : « Coupable » ? Ce n'était guère probable. Mais c'était un acteur splendide. Au mot « coupable », il chancela, ses yeux étonnés allant d'un visage à l'autre, fit un pas en avant, la voix brisée et l'attitude cassée.

« On n'a pas agi loyalement avec moi, sanglota-t-il. Je déclare devant Dieu que je n'ai jamais eu l'intention de le tuer. Tout ce que je voulais faire, c'était l'effrayer, de façon à pouvoir m'échapper. Si j'avais voulu le tuer, j'aurais pu le faire, mais je ne l'ai jamais voulu. Je ne savais vraiment pas que le pistolet était chargé. J'espère, monsieur le Juge, que vous aurez pitié de moi... Je me sens si vil et si méchant que je ne suis pas digne de vivre ni de mourir. Car je suis déshonoré et j'ai déshonoré mes amis, – sa voix chevrotait, – je ne suis pas digne de vivre parmi les humains. Je ne suis pas digne de me trouver face à face avec mon Dieu. Ainsi, oh ! monsieur le Juge, je sais que je suis vil et méchant au dernier degré, mais je sais en même temps qu'on a dépeint mon cas sous des couleurs plus noires qu'elles ne le sont en réalité. J'espère que vous prendrez tout ceci en considération et que vous ne prononcerez pas contre moi une sentence d'emprisonnement qui sera le moyen de me faire mourir en prison où il est très possible que je n'aie pas une chance, parmi mes compagnons, de me préparer à paraître devant mon Dieu, que j'espère contempler face à face. Ainsi, monsieur le Juge, ayez pitié de moi, je vous en prie », gémit-il, tordant ses mains par-dessus le rebord du banc des accusés devant l'homme im-

perturbable dont le masque ne changeait jamais. « Je vous en prie, monsieur le Juge, donnez-moi une chance de recouvrer ma liberté et, avec l'aide de mon Dieu, vous n'aurez aucun motif de regretter d'avoir prononcé une sentence de pitié en ma faveur. Oh ! monsieur le Juge, vous comptez vous-même sur la pitié de votre Dieu grand et miséricordieux. Oh ! monsieur le Juge, ayez pitié de moi qui suis un être très malheureux et très misérable, un être qui n'est pas digne de mourir. Je ne suis pas digne de vivre, mais, avec l'aide de Dieu, je veux essayer de devenir un homme de bien. Je veux devenir un homme capable à son dernier jour de se présenter devant lui et de recevoir de sa main la grande récompense pour son repentir sincère. Ainsi, monsieur le Juge, je vous en supplie, je n'en dirai pas davantage, mais, oh ! monsieur le Juge, ayez pitié de moi, monsieur le Juge, ayez pitié de moi[8]. »

Le juge fit un mouvement et appuya le bras sur le bureau placé devant lui, son regard froid fixé sur Peace. Brièvement, sans pitié, il esquissa le caractère de l'homme effondré sous ses yeux ; il voyait l'âme de Peace à nu. Il n'était pas question de trois ans... de cinq ans...

« Par ces motifs, malgré votre âge, j'estime que je manquerais à mon devoir envers le public si je ne prononçais pas contre vous le châtiment extrême prévu par la loi pour la faute dont vous avez été reconnu coupable, et qui consiste à vous condamner aux travaux forcés pour le restant de votre vie naturelle. »

Peace accepta la sentence avec plus de calme qu'il n'avait pris le verdict. Il avait vidé son carquois, il ne pouvait rien faire de plus. La vie naturelle ! Cela signifiait que, le reste de ses

---

[8] Ceci est un reportage réel, mot pour mot, de cet extraordinaire déchainement de paroles au banc des accusés, le plus beau morceau de comédie auquel il ait jamais été donné d'assister dans une cour criminelle. (N. d. l'A.)

jours, il le passerait en prison ; aucun espoir de mise en liberté. C'était définitif. C'était définitif, définitif pour tous, excepté pour Peace.

« Il n'existe pas de sentence semblable, dit-il au gardien sur la route de Pentonville. C'est contre la loi, et je vais envoyer une lettre à ce sujet à notre gracieuse Majesté. »

Il avait là une remise de peine à portée de la main. Tandis qu'il faisait l'exercice autour de la cour, le premier matin de son arrivée à Pentonville, il aperçut au centre un groupe de policiers et de civils. Deux hommes s'avancèrent et quelqu'un l'appela par son nom : « Ward », et le poussa au milieu du cercle.

Il se trouva face à face avec Alain.

« Connaissez-vous monsieur ? demanda quelqu'un.

— Oui, dit Peace avec audace, c'est l'homme qui a essayé d'empoisonner ma femme en lui donnant de l'arsenic dans sa bière. »

Seule la solennité de l'heure empêcha Alain de rire.

« Le connaissez-vous, docteur ?

— Oui, il s'appelle Charles Peace ! »

CHAPITRE XXXVII

Ce jour-là, la femme de Peace eut le privilège de voir son mari à Pentonville.

Elle n'en avait pas eu l'occasion avant qu'il eût été transféré à Newgate.

Il la vit dans le bureau habituel, exprima quelques lieux communs, parla de la nécessité de lui procurer encore de l'argent. Aucun roi ne leva de tribut sur ses sujets plus impitoyablement que Peace sur sa famille. Au moment où elle s'en allait, il l'appela :

« Écoute, tu vas envoyer un message télégraphique à Mme Mainford. »

Il lui donna l'adresse et la lui fit répéter.

« Mme Mainford. Envoie ce télégramme au moment où tu sortiras de la prison, ou je ne te pardonnerai jamais. Voici ce que tu diras : « Très profondément peiné vous apprendra votre mari, docteur Mainford, a été renversé dans la rue et est décédé. »

— Est-ce vrai ? demanda Hannah.

— Peu importe si c'est vrai ! grommela Peace. Peux-tu te souvenir de ce que j'ai dit ?... De l'adresse ? Envoie le télégramme, peut-être qu'elle va avoir un gosse. »

Le télégramme ne parvint jamais à Jane, en partie parce qu'un employé de la prison arrêta la femme dans le vestibule et lui fit promettre, en lui faisant peur, de ne pas envoyer un pareil télégramme ; en partie parce qu'Hannah n'aurait jamais pu se le

rappeler et que, si même elle s'en était souvenue, elle n'aurait pas pu l'envoyer, car elle ne savait ni lire ni écrire.

Qu'elle l'eût envoyé ou non, cela était indifférent à Peace qui connaissait aussi bien que n'importe qui les limites du bagage intellectuel d'Hannah. Il avait eu la satisfaction d'imaginer le coup.

Il éprouvait un certain soulagement en redevenant Charles Peace, le fameux Charles Peace, le Charles Peace dont tout le monde parlait, sur qui tout le monde écrivait, à qui tout le monde pensait. Quel sujet de conversation ce serait à Sheffield ! On ferait des milles pour le voir. Il y aurait des foules à la gare, il y aurait des soldats pour faire évacuer la salle du tribunal. Il aurait aimé qu'il y eût une cour d'assises à Sheffield. Cela lui dérobait quelque peu de sa gloire d'être transféré à Leeds. Qui s'y rendrait ?

Il se procura un exemplaire des débats de l'enquête et le relut avec soin.

Kate Dyson, elle, était en Amérique. La ferait-on revenir ? Cela coûterait beaucoup d'argent, des centaines de livres. Conçoit-on qu'on dépense des centaines de livres pour faire venir cette... (peu importe le qualificatif) d'Amérique ! C'était gaspiller l'argent du contribuable. Dans les affaires de ce genre, il était un économiste sévère.

Carton ! Il découvrit ses gencives à ce nom. Si cet homme se présentait au tribunal, il sauterait par-dessus le banc des accusés et l'étranglerait. On ne pourrait jamais détacher ses doigts de la gorge du traître. Peace était assez vigoureux. Il avait toujours eu de la force dans les bras. Cela ferait sensation, si l'on voyait Charles Peace étranglant un homme en plein tribunal, devant les juges, les jurés et tout !

Il savait maintenant le rôle que Carton avait joué en lui tendant un piège. La maison n'était pas du tout celle où Carton

était employé. L'avoué de Peace avait demandé, lors des débats préliminaires du tribunal de police, si un homme répondant au signalement de Carton travaillait pour le propriétaire de la maison ; on lui avait répondu : non.

Par différents moyens, Peace parvint à savoir qui était l'employeur réel de Carton. Ainsi, celui-ci l'avait vendu, pieds et poings liés, à l'ennemi. Un homme qu'il avait traité en ami, dont il avait eu soin. Il chercha dans son esprit à se souvenir des services qu'il avait rendus au traître, mais il ne put se rappeler autre chose que le fait d'avoir payé le prix de son voyage de Manchester à Sheffield, ou était-ce la moitié du prix ? Dans tous les cas, il l'avait secouru.

Il écrivit une lettre à Alain. (L'orthographe a été rectifiée.)

« Cher Monsieur,

« Je suis cet homme misérable et malheureux, Charles Peace ou John Ward, que vous connaissez et qui ne vous a jamais fait de mal, mais a toujours vanté vos mérites.

« Cher monsieur, vous et votre chère femme, que j'aime comme mon propre enfant, parce qu'elle est si charmante et si sincère autant qu'une femme peut l'être, et que vous avez de la chance de posséder, comme je l'ai toujours dit, vous savez que je suis dans le malheur, que ma vie même est menacée en raison des faux témoignages portés par des gens qui sont jaloux de moi quoique je n'aie rien fait et que je sois un pauvre vieux bonhomme de soixante-huit ans avec un pied dans la tombe, ils me persécutent cependant pour la cause de la justice, comme il est écrit dans la Bible. Aussi je demande à tous mes amis de se rallier autour de moi, surtout ceux qui ne sont pas mes amis, mais qui auront pitié de mon état d'abandon, sachant qu'un jour compte sera rendu de leurs faits et gestes, selon leurs œuvres. Cher monsieur et docteur, soyez bienveillant, laissez parler votre noble cœur, pardonnez le passé et autres malentendus. Un

mot de vous aurait beaucoup d'influence sur le juge et MM. les jurés (ainsi nommés) si vous pouviez parler pour moi ou m'envoyer quelque argent ; ma femme meurt de faim, je lui ai donné tout ce que j'ai, et elle est traquée par les policiers comme vous savez bien qu'ils font quand ils en veulent à quelqu'un, ce qui est le cas, car c'est Charles Peace par-ci, et Charles Peace par-là, et ils ne prennent jamais la peine de vérifier si c'est moi qui suis le coupable.

« Cher monsieur Alain Mainford, la vie est courte et le temps a des ailes, et personne ne sait ce qu'apportera le lendemain, non, personne, et alors si nous prêtons main forte à nos ennemis, cher monsieur, il y a une couronne dans le ciel pour nous mais si nous crachons sur nos ennemis la malchance nous suivra ici et partout où nous irons. Quelques shillings ne vous gêneront pas, mais surtout si vous pouvez venir et dire quelques mots sur la façon dont j'ai toujours été le premier à venir en aide aux autres. Oh ! cher monsieur, peut-être aurez-vous un fils, Dieu veuille que vous puissiez en avoir un ! et que lui arrivera-t-il (songez-y bien), s'il est dans la même situation que Charles Peace (John Ward) ? Oh ! comme ce serait terrible pour sa mère ! Aussi venez à mon secours, car beaucoup de gens peuvent venir en aide à un seul individu, mais un seul individu ne peut venir en aide à beaucoup de gens.

« Votre obéissant serviteur,

« Charles PEACE.
« John WARD. »

« Savez-vous, dit Alain, que j'ai envie d'envoyer à ce vieux radoteur un billet de dix livres ?

— Il vous haïrait si vous lui envoyiez dix livres. Il ne vous pardonnera pas si vous n'en envoyez pas cent », dit tranquillement Jane ; et ce pronostic était assez exact.

Un grand poids avait été ôté de l'esprit de cette dernière quand l'identité de Peace eut été établie. À son retour, Alain lui fit part du message que Peace avait dicté... Les autorités de la prison l'avaient averti. La jeune femme ne fut pas choquée, mais un peu triste.

« N'y a-t-il pas quelque chose en lui, quelque brillant atome d'esprit, qui aurait pu le placer parmi les plus grands génie du monde ? Même, dans son ignominie, il y a une nouveauté originale qui ne manque pas d'un certain charme pervers.

— Je suis content que vous considériez les choses ainsi », dit Alain confondu.

Il les considéra ainsi lui-même un jour ou deux après, quand il entendit une conversation privée sur Peace.

Voici Peace en route pour Sheffield, portant le costume des forçats, les menottes aux poignets ; un gardien à côté de lui, un en face de lui, les rideaux tirés à chaque gare et levés après la remise en marche du train. Un compartiment entier pour lui. Pour plusieurs motifs ce ne fut pas un voyage agréable pour les gardiens.

Pollard, qui avait un bel avenir devant lui à la Trésorerie, fut envoyé pour faire office de procureur. La défense fut hâtivement préparée par le plus sagace des avocats locaux, à qui Pollard n'inspira aucune crainte et qui ne fut pas démonté par l'ampleur de sa tâche. Et s'il éprouva quelque découragement, le prévenu seul en fut cause.

Peace était dans son humeur la plus farouche et la plus arrogante.

Son arrivée avait été un fiasco, en raison de l'heure matinale. Il ne fut même pas nécessaire de faire venir des soldats pour empêcher les gens d'entrer dans la salle du tribunal, qui

fut toutefois encombrée d'une foule peu confortablement entassée.

Il n'y avait pas encore de figures familières. Si, il y en avait une : Peace aperçut une femme voilée.

« On aurait jamais cru qu'elle aurait l'aplomb de venir ici, dit-il au gardien à côté de lui. Quelle impudence ! »

Pour venir, elle avait quitté Cleveland, dans l'Ohio, et traversé l'Atlantique. Il aurait mieux valu qu'elle restât là-bas. Une exhibition se préparait pour elle. Si seulement elle s'en était doutée ! Modestie ? Elle ne connaissait pas le sens du mot. À la place de cette femme, Peace aurait fait un millier de milles au pas de course plutôt que de se tenir au banc des accusés et d'entendre les choses qu'elle allait entendre.

Il soupçonnait un peu tous les avoués et les avocats, qui s'entendaient trop bien ensemble. Il avait vu le procureur et l'avocat de la défense se serrer la main à Old Bailey. Ce n'était pas bien. Ils avaient probablement convenu, avant de se présenter devant le tribunal, de ce qu'ils allaient dire. C'était du propre !

Baldy, adossé au mur de la salle, le regardait avec une bienveillance qui n'aurait pas été déplacée chez un horticulteur montrant une rose exposée pour un concours.

Le docteur était absent : Peace s'en assura. Ainsi que l'infirmière et Carton. Celui-ci aurait dû se trouver là, ainsi que Mme Stahm et cet étranger à la longue figure. Peace souhaitait qu'on lui permît d'avoir son violon à la prison. Il se demandait si, en adressant sa requête au magistrat, il ne pourrait pas obtenir qu'on le lui rendît.

Mais non ! Cela dérangerait les autres prévenus ! Étant donné que sa vie était en jeu, Peace estimait qu'on devait lui passer toutes ses fantaisies.

Il écouta son avocat plaider pour un ajournement, et entamer une violente discussion avec le ministère public et même avec le juge. L'affaire fut très mal présentée ; le ministère public se montra au-dessous de tout. Les règles ne furent pas respectées. Le magistrat permit que l'on fît allusion à de précédentes accusations. La présence même de Peace au banc des accusés, vêtu du costume de forçat, aurait suffi, s'il avait été jugé cinquante ans plus tard, pour faire annuler le jugement.

Il y avait quelque chose de comique dans l'affaire.

L'opinion générale était que Peace était coupable et tout le monde désirait sa condamnation. Les magistrats s'irritaient, comme d'une perte de temps, si l'on relevait un fait en faveur de l'accusé.

Peace était un peu sourd… Que ce fût une surdité naturelle ou de convenance, il importe peu. Il interrompait à l'occasion, mais, en général, son attitude envers les premiers témoins fut indifférente. Ce fut quand la femme voilée vint à la barre qu'il se redressa.

« Qu'elle montre sa figure, qu'elle ne se cache pas, qu'on sache bien ce qu'elle a dit, et ce qu'elle a voulu dire ! » Il murmura nerveusement à l'oreille de son avocat.

La dame ôterait-elle sa voilette ? La dame ôta sa voilette. Peace hocha la tête. Oui elle avait bien changé. Si on la comparait à Mme Thompson, qu'était-elle ? Si on la comparaît à l'infirmière, c'était tout simplement une vulgaire souillon. Il se sentait très supérieur à elle, il ne s'était jamais senti aussi supérieur. Il luttait pour sa vie. Quant à Mme Dyson, qui avait parcouru tous ces milliers de milles pour témoigner contre lui, elle luttait pour sa réputation, qui lui était plus précieuse que la vie de n'importe qui.

Elle fut très positive quand elle put l'être, très évasive quand elle dut l'être, glissa sur les questions embarrassantes

comme si sa mémoire lui faisait défaut. Peace, son amant ? L'idée était absurde. Elle l'avait toujours considéré comme un petit homme vulgaire qu'on ne pouvait comparer à son mari, qui était, lui, un gentleman dans toute l'acception du mot.

Il y eut une dispute entre les magistrats et l'avocat à propos des lettres.

Il fallait tenir compte, dit Peace, des lettres que Mme Dyson lui avait écrites, les rendez-vous pris, les rencontres combinées.

Elle prétendit n'avoir jamais écrit les lettres ; c'étaient des faux. Son altitude semblait vouloir dire : « Voici un homme accusé de meurtre. Pourquoi ne ferait-il pas également un faux ? Comment pouvez-vous douter de moi, qui n'ai jamais été accusée de meurtre ? Des faux, toutes des faux ! »

Personne ne mettait en doute qu'elle mentît. Qu'entre ces deux êtres il y ait eu des relations criminelles, les plus endurcis ou les plus charitables devaient le croire. Le ministère public le croyait. M. Pollard s'exprima d'une manière un peu emphatique et il fut ennuyeux avec majesté.

Peace retourna à Londres, déprimé. Les dés étaient pipés contre lui. On ne le traitait pas avec loyauté. Il n'avait pas de chances de succès. Il le dit aux gardiens et ceux-ci acquiescèrent.

« N'importe quoi pour maintenir la petite brute en aimable humeur. »

CHAPITRE XXXVIII

Il retourna à Pentonville pour une autre audience, car il était encore sous la garde du gouverneur de cette prison, et il y demeurerait jusqu'à ce qu'il fût envoyé à une autre maison d'arrêt.

Un billet de cinq livres lui parvint de Sheffield.

Alain Mainford n'essaya point de déguiser le fait qu'il était le donateur car, bien qu'il n'eût pas envoyé de lettre, l'argent était enfermé dans une feuille de son papier personnel.

Peace versa des larmes et écrivit une lettre de remerciement incohérente. Il écrivit aussi à sa femme.

« Si tu peux aller voir Mainford, c'est un médecin, et si tu y vas fort, tu pourrais en tirer cinquante livres. Chère femme, s'il m'arrive quelque chose, continue à lui écrire tous les trois mois, rappelle-toi, chère femme, que le riche doit aider le pauvre. As-tu vendu mon violon ? Et l'argent dont j'ai parlé ? Chère femme, demande à Mme Thompson de voir son mari et de se procurer de l'argent, et, chère femme, ne fais pas de bavardages au sujet de mon affaire, je ne suis pas encore mort. »

Il ajouta un post-scriptum à cette lettre :

« N'envoie pas l'argent avant de savoir si je suis renvoyé aux assises. »

Il avait raison de lui donner cet avertissement. Le matin du 22, avec les menottes aux poignets, il fut emmené de la prison de Pentonville en voiture et poussé hâtivement dans un compartiment de troisième classe du train qui transporte le lait, le premier train du matin. Il donna plus d'ennui qu'on ne peut l'imaginer pendant le voyage, exaspérant ses gardiens jusqu'à la dernière limite de leur patience.

Tout juste avant Darnall, il demanda que l'on baissât la glace de la portière. Les gardiens ne refusèrent pas. Leur attention fut distraite pendant un instant très court et Peace saisit l'occasion. Comme un chat, il sauta par l'étroite ouverture laissée par la glace. Les gardiens se retournèrent juste à temps pour le saisir par la cheville et le maintinrent aussi longtemps qu'ils le purent, tirant frénétiquement le signal d'alarme. L'un d'eux, se penchant au-dehors, s'efforça désespérément de l'empoigner de façon plus ferme. Peace était suspendu la tête en bas et semblait s'envoler du train à la manière d'un aigle aux ailes déployées.

L'étreinte des gardiens se relâcha soudain et Peace tomba à côté des rails, en tournoyant.

Les gardiens firent enfin arrêter le train et ils se précipitèrent le long de la voie ferrée vers l'endroit où gisait le corps inerte de Peace. Aucun d'eux ne doutait qu'il ne fût mort. Et ils ne pouvaient s'empêcher de s'en réjouir.

Peace était étendu dans la neige, sans connaissance, la tête en sang. Il avait une côte brisée. Un train omnibus local s'arrêta derrière l'express ; on porta le prisonnier dans le wagon du chef de train et on le couvrit avec des couvertures. Il échappa à la foule nombreuse qui attendait sa réapparition et qui attendit en vain. Il gisait dans une cellule, gémissant, pleurant et jurant. Il jurait très fort.

Il causa à Sheffield une autre sensation qui occasionna au juge, à ses confrères de la magistrature et à l'avocat du minis-

tère public, beaucoup de malaise. Cela fit une mise en scène macabre pour la seconde audience qui eut lieu dans l'atmosphère du crime et du criminel.

Peace ne voulut plus s'asseoir au banc des accusés, protestant bruyamment contre les reporters qui esquissaient son portrait. Il connaissait ses droits en la matière, et les journalistes les plus débrouillards en furent pour leurs frais. Maintenant, il se retrouvait dans la peau de son personnage : affaibli par l'âge, son état de santé doublement souligné par le caractère mystérieux de ses malheurs personnels.

Ayant absorbé un mélange de lait et de brandy, il parut dormir toute la nuit, mais il nia avoir même simplement fermé les yeux et s'être assoupi.

Le lendemain matin, on le fit sortir de sa cellule pour la deuxième audience.

Le tribunal siégeait dans le corridor qui passait devant sa cellule, au poste de police de Water Lane. Des bougies étaient allumées. C'était un véritable tableau de Hogarth, le personnage central étant un homme emmailloté dans des couvertures, pelotonné sur sa chaise, qui, prétendait-il, souhaitait d'être mort. Parfois il semblait mourant, mais il ne se dépouillait jamais de son arrogante personnalité. « Je vous en prie, ne mettez pas vos pieds sur ma table », disait le juge d'un ton plaintif.

Ici se joua la seconde scène du premier acte, où Mme Dyson oublia, nia, et parfois affirma avec trop de chaleur. Peace était d'avis d'appeler les témoins séance tenante.

Ils étaient prêts à être cités. Peace ne se souciait en rien de la routine des auditions préliminaires. Il réclamait justice, c'était tout ce qu'il désirait, et il avait très froid. Il avait envie de s'asseoir devant un bon feu et de se réchauffer.

Ils le renvoyèrent pour être jugé et il fut ramené dans sa cellule. Il s'en alla en grommelant. Quelques minutes plus tard,

il fit appeler son avocat et exposa ses vues positives sur la direction que devait prendre la défense.

Il eut un cortège qu'une personne de distinction aurait pu envier, quand on le transféra à Armley Gaol par petites étapes. La voiture cellulaire dut aller lentement et il fallut mettre sous lui un matelas moelleux. Ce soir-là, il y eut deux hommes heureux à Sheffield : un gardien chef et un gardien de la prison de Pentonville qui retournaient seuls à Londres.

« Dieu merci ! On ne le pendra pas à Londres », fit l'un d'eux.

Quant à l'autre, il peut ou non avoir dit : « Amen ! »

« Je l'ai vu avant qu'il s'en aille, dit Baldy. Je ne sais pas s'il éprouve de la peine ou s'il joue un rôle. À mon avis, on ne saurait lui faire de la peine. Vous rappelez-vous Carton ? Peace prétend que c'est Carton qui a tiré, et que c'est lui, Peace, qui l'a protégé. Il m'a raconté une histoire incohérente où il était question de cristaux dont Carton cherchait à s'emparer pour le compte d'une femme étrangère et il m'a donné une longue liste des cambriolages qu'il a commis. Par « il », j'entends Carton. Il a dit que Carton l'avait poussé à enlever votre femme.

— Par « il », vous voulez dire Peace ? répondit Alain. Il ressort de tout ceci qu'il n'aime pas Carton. Il éprouvera quelque difficulté à le mêler à cette affaire.

— C'est ce que je dis, répondit Baldy. Carton n'est pas un homme de Sheffield, en tout cas, et on ne tuerait pas un rat sur le témoignage de Peace. »

Alain se renversa sur sa chaise.

« Je ne sais pas. Je suppose que c'est normal. L'homme est un meurtrier, un sale petit bonhomme sans aucun scrupule, mais naturellement il n'obtiendra pas un jugement équitable. Le jury entrera en séance avec l'intention expresse de le faire

pendre. Les jurés connaîtront tous les détails de sa carrière et, quand le juge leur demandera d'affranchir leurs esprits de tout ce qu'ils ont entendu auparavant, il pourrait aussi bien leur demander d'oublier qu'ils ont mal à l'estomac, s'ils en souffrent. Le seul témoignage contre Peace est celui de Mme Dyson. Il n'y a personne d'autre. Or il est reconnu que Mme Dyson altère la vérité. N'importe quel homme de loi pourrait le prouver. Elle non plus, on ne pourrait faire pendre un lapin sur son témoignage ! »

Baldy écoutait d'un air surpris. « Si jamais un homme a mérité la mort,... commença-t-il.

— Oui, oui, je sais, fit Alain en opinant de la tête ; et si jamais une bouteille mérita d'être rejetée d'un coup de pied dans l'oubli comme une peste publique, c'en est une qui est pleine *d'assa fœtida*. Elle aurait pu contenir n'importe quoi : un parfum d'orient, du vin rare, de la vase provenant d'une mare stagnante. Avez-vous jamais songé à ce qui serait arrivé à Peace si quelqu'un l'avait pris par l'oreille et l'avait sorti de son humble situation, si son bienfaiteur l'avait envoyé à l'école, et l'avait assis dans un fauteuil de dentiste pour faire examiner ses dents, l'avait fouetté quand il ne se lavait pas les mains et petit à petit lui avait donné l'éducation saine que j'ai reçue ? Vous représentez-vous ce qu'il aurait été ? »

En vérité cela dépassait un peu Baldy, qui était accoutumé à s'occuper des faits et des dures réalités.

Les oreilles d'Alain auraient dû lui tinter. À ce moment même, Peace causait avec le gardien qui s'occupait de lui.

« Il y a des gens auxquels je suis venu en aide, gémit-il. J'ai donné des centaines de livres. Il y a une femme, en Suisse, qui m'en doit deux mille, une étrangère. À Sheffield, il y a un médecin nommé Mainford qui n'aurait pas de situation sans moi. Je lui ai fait avoir la maison qu'il habite ; il n'aurait pas connu sa femme si je ne les avais pas présentés. Elle avait l'habitude de se

mettre à genoux et de me dire de l'enlever, mais je n'ai pas voulu. L'infirmière Garden, une pimbêche ! Maintenant que je suis dégringolé, elle ne me connaît pas !… Faites donc attention à ma tête, espèce de rustre ! »

Il écrivit des lettres. César n'était pas plus assidu à sa correspondance que Peace. C'étaient des lettres d'apparence mystérieuse, griffonnées, mal orthographiées, pleines de phrases qui n'avaient ni queue ni tête. Pourtant elles avaient toutes un but précis. Il demandait toujours quelque chose, et sur ce que signifiait ce « quelque chose », il ne laissait jamais aucun doute au destinataire.

Il écrivit à sa femme une lettre pleine d'instructions pour se procurer de l'argent et il signa en se disant : son mari affectionné et malheureux.

Presque par le même courrier, il écrivit à son amie, la blonde et vive Mme Thompson, et la supplia de ne pas oublier l'amour qu'ils avaient eu l'un pour l'autre. Il signa : « Votre ami fidèle jusqu'à la mort. » Fut-ce par accident qu'il signa son propre nom et le fit suivre de celui qu'il avait porté quand ils vivaient sous le même toit ?

CHAPITRE XXXIX

Les assises de Leeds ouvrirent le 30 janvier 1879, et le Grand Jury vota le résumé des chefs d'accusation contre Charles Peace, alias John Ward, menuisier, ou sculpteur, ou doreur. Comme âge, ils indiquèrent quarante-sept ans, ce qui épargna à l'avocat une foule d'explications sans nécessité.

Voici Charles Peace à la dernière étape du voyage. Il était maintenant un personnage d'une extrême importance, le point de mire de tous les yeux.

Carton prit un jour de congé, vint à Leeds avec la plus grande assurance, se procura une autorisation d'entrer dans la salle d'audience et, au dernier moment, recula, n'osant pas rencontrer l'œil accusateur du menuisier, sculpteur ou doreur, qui était prévenu d'avoir tué Arthur Dyson en tirant sur lui avec un revolver. Carton s'échappa furtivement de la salle et, trouvant un restaurant, commanda son déjeuner, car il avait voyagé la plus grande partie de la nuit.

Quand il essaya, un peu plus tard dans la journée, d'avoir une place dans la galerie du public, on lui dit que la salle était pleine. Il ne le regretta pas.

Quoiqu'il fit un froid de loup et malgré les chutes de neige, il y avait une foule immense autour de l'hôtel de ville. Le bruit courait que Peace serait amené à Armley Gaol[9] avec une puissante escorte de hussards et qu'une tentative serait faite pour le sauver.

[9] Prison d'Armley. (N. d. T.)

Il n'avait pas d'amis ; il n'était pas le chef de bandes capables de tout parmi les milliers de gens qui remplissaient la salle ou regardaient, aux alentours, il n'y avait personne qui ne fût impatient de voir la fin du procès et d'arriver au moment où Peace se lèverait pour prendre sa médecine.

Comment la prendrait-il ? Que dirait-il ? Pleurnicherait-il ? Ramperait-il comme il le fit à Old Bailey ? Lancerait-il des imprécations aux témoins, défierait-il le juge ?

La seule chose qui importât, c'était la fin. Non pas le triste résultat, mais le spectacle qu'il pouvait offrir.

Personne ne dit un mot pour lui. Des spectateurs plaisantaient : ils ne savaient rien de lui et n'avaient aucun motif de l'admirer. Il était mort et damné d'avance, si l'opinion publique pouvait contrôler l'au-delà.

« Si, quand je l'ai vu dans la cour, à Pentonville, disait Alain, j'étais allé à lui et si je lui avais dit : « Vous êtes Charles Peace », et l'avais tué, cela aurait été une manière logique et digne d'éloge de régler l'affaire. »

Alain prit une journée pour assister à une partie du procès, mais il ne demeura pas longtemps. Il était indispensable qu'il restât à portée d'un appel de Sheffield. Il voulait épargner cette émotion à Jane, mais elle montra beaucoup de calme.

« Il mourra avant son heure, voilà tout. Il n'y a rien de vraiment tragique à cela. La tragédie est sa vie, mais il est probable qu'il n'en a aucunement conscience. Ne vous tourmentez pas, chéri. Je veux même lire un compte rendu de son exécution, et je n'en éprouverai pas de peine.

— Je ne mettrai pas votre philosophie à l'épreuve », dit Alain.

Le juge était inconnu de Peace : Lopes.

« Je n'ai jamais entendu parler de lui. »

Il était mieux qu'Hawkins. N'importe qui était mieux qu'Hawkins. À supposer qu'il y eût un verdict de culpabilité et qu'on lui tordît le cou ?...

Ce serait un affront pour Hawkins qui désirait voir Peace vivre en prison toute sa vie et y mourir.

Il était plus tranquille au sujet de son nouvel avocat : un gentleman jusqu'au bout des ongles. L'avocat en second était un autre gentleman et il ne s'inquiétait pas du ministère public, qui exposa la situation loyalement, jusqu'à un certain point. Naturellement, c'était sa tâche de s'acharner sur l'accusé. Il était payé pour cela !

Peace se flattait d'être un homme raisonnable.

Le procureur n'exposa pas le cas comme l'avait fait cet individu du nom de Pollard, mais il mit sur le tapis toute la tentative d'évasion de Peace, qui n'avait aucun rapport avec l'affaire.

Quand Lockwood se leva et lui dit son fait avec l'approbation du juge, Peace eut l'impression qu'il n'avait que ce qu'il méritait.

Le même défilé monotone de témoins. Peace s'attendait à ce que Mme Dyson fût appelée la dernière. Il se redressa sur sa chaise en bois tourné et la regarda avec intérêt, quand son nom fut appelé un des premiers au cours des débats.

Elle était là, aussi effrontée que jamais. En réalité, c'était un miracle que cette femme n'ait pas été tuée raide. Et le tribunal ne voulait pas qu'on lui posât des questions sur les lettres ; c'était une injustice et cela le faisait bouillir.

Mais ce Lockwood eut raison de la ruse de Mme Dyson. Il s'arrangea pour introduire les lettres. C'étaient des faux, dit-elle, elle ne les avait jamais vues.

Peace se renversa sur sa chaise, regardant d'un gardien à l'autre, et il secoua la tête, résigné.

Une fois il s'amusa ; ce fut quand elle admit, qu'elle était sortie d'un débit dans un « léger état d'ébriété ». Peace répéta les mots à l'un des gardiens. Quelqu'un à côté l'entendit dire : « Une dame ! »

Pendant tout le procès il fut raisonnable. Des commentaires étouffés sur les témoins, une allusion à l'un d'eux comme à un gredin. Ce fut tout ce qu'il se permit.

Ce fut enfin terminé ; discours de l'accusation, discours pour la défense.

Peace cessa d'être l'homme d'affaires pratique. Tout était juste et approprié, inévitable.

Une partie de la plaidoirie lui plut beaucoup. Il cria : « Très bien ! Très bien ! » très haut, et fut surpris que les applaudissements ne fussent pas plus généralisés.

Le chef d'accusation fut porté devant le jury. Puis vint l'inévitable et invariable appel fait à des hommes qui avaient suivi tous les détails de l'affaire : ils devaient oublier tout ce qu'ils avaient entendu, ils devaient être impartiaux, ce qui est par excellence la qualité des Anglais.

Peace écoutait d'un air indifférent l'accusation, en apparence sans émotion.

Le jury sortit douze minutes, et ses membres s'entendirent sur le verdict. L'accusé était coupable de meurtre.

Peace se leva et fit de ses yeux à demi fermés le tour de la salle. Il était dominé par la grandeur du moment et, quand le greffier des mises en accusation lui demanda ce qu'il avait à dire avant que la Cour prononçât la sentence conformément à la loi, il répliqua :

« À quoi bon ? »

Ce qui fut une des paroles les plus intelligentes qui aient été dites dans la salle d'audience ce jour-là.

Ce fut tout. La toque noire fut placée sur la perruque du juge. Où avait-il vu cela auparavant ? Au procès des frères Harbron, naturellement. Cela paraissait différent quand on le considérait de la galerie du public. Une petite pointe retombait sur le devant de la perruque. Le greffier ne l'avait pas mise droite et elle faisait un angle qui donnait au juge un petit air cavalier. Celui-ci, en robe écarlate, dit ce qu'il était convenable de dire. On avait témoigné à l'accusé beaucoup de patience au cours du procès, tous les arguments qui pouvaient être utilisés en sa faveur l'avaient été par son avocat, au talent remarquable duquel le juge rendit hommage.

Voici la façon dont, lui, Charles Peace, devait partir. Il serait conduit à la prison, de là il serait emmené au lieu d'exécution où il serait pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuivît, et son corps serait ensuite enterré dans l'enceinte de la dernière prison où il avait été enfermé.

Le juge exprima l'espoir que le Seigneur aurait pitié de l'âme du condamné. Quelqu'un dit : « Amen ! »

Peace restait sur place, irrésolu, maniant gauchement sa casquette. Le gardien lui toucha le bras. Cela se passait toujours ainsi, à chaque procès.

Peace ne dit rien. À quoi bon ? Il n'y avait pas de désespoir dans cette remarque, mais tout simplement une froide sagacité. Cela signifiait beaucoup plus que son attitude devant le juge Hawkins.

Une foule nombreuse était massée dehors pour assister à son transfert, mais son attente fut déçue. Quelques-uns le huèrent, ce qui parut un peu superflu. Ils conspuaient Peace, parce qu'il avait été un méchant individu et qu'il avait tué un homme qui n'était pas aussi méchant.

Un homme avait été tué, l'autre allait être pendu, ainsi l'ordre était rétabli. Et Mme Dyson traverserait l'Atlantique pour retomber dans l'oubli.

Charles Peace devait mourir, le juge devait mourir, les deux avocats pour l'accusation et les deux avocats pour la défense, tous devaient mourir, et deux d'entre eux dans la souffrance ; le seul qui valait la peine d'un souvenir était ce petit voyou laid, infâme d'esprit, de langage et de pensée, qui pourtant cachait dans sa tête de crapaud un joyau que personne n'était capable d'apprécier.

En se rendant à Armley, Peace demanda s'il pourrait le lendemain lire ce que les journaux disaient de lui. « Je pense que vous feriez mieux de ne pas les lire, répondit le gardien.

— Pourquoi pas ? demanda Peace. Ils ne vont pas m'oublier complètement, j'espère ? »

On ne savait jamais exactement où l'on en était avec lui. Quelquefois, la loque souillée qui recouvrait son esprit se soulevait comme un rideau et vous donnait une vision éblouissante de la rayonnante splendeur qui se cachait derrière. Puis la vilaine guenille sale retombait et on le voyait matériellement tel qu'il était : un vilain petit homme.

Une quantité de journaux rendaient gloire à la loi le lendemain matin et parlaient savamment de Némésis et de justice. Ils oublièrent de rappeler que Peace jouait du violon.

Personne ne semblait songer que cela constituât un argument en sa faveur.

Ainsi partit Charles Peace pour la première étape de son dernier voyage, et toute l'Angleterre satisfaite proclama : « La pendaison, c'est bien trop bon pour lui. »

Comme si la pendaison pouvait être trop bonne pour quelqu'un !

CHAPITRE XL

Dans l'obscurité des premières heures du matin, un agent de police faisant une ronde dans le voisinage de la prison d'Armley, aperçut un homme qui s'avançait lentement d'un pas traînant. Il passa devant l'agent et, un quart d'heure plus tard, celui-ci le vit revenir et l'interpella.

C'était un homme d'aspect farouche, non rasé, au visage pâle, avec des poches sous les yeux. Il portait une vareuse grossière, dont le col était relevé jusqu'aux oreilles, et un chapeau melon. La particularité la plus remarquable de son costume était une paire de gants de chevreau.

« J'ai un ami à l'intérieur », fit-il en frissonnant dans le vent froid qui soufflait à l'angle de la prison, « qui va être pendu... Charles Peace. »

L'agent de police le regarda avec intérêt.

« Charles Peace ? Un de vos amis ? Alors, que faites-vous ici ? »

L'homme secoua la tête d'un air impuissant.

« Je ne puis m'éloigner, c'est là l'ennui, fit-il. J'étais parti pour Londres et j'ai dû revenir. Je ne pouvais dormir... en songeant à lui, qui est dans la cellule des condamnés... »

L'agent réfléchit et trouva une explication.

« Vous vous êtes dit que vous aimeriez être près de lui, n'est-ce pas ? »

L'individu fit un signe d'acquiescement rapide.

Alors l'homme caché sous le masque de l'agent de police se manifesta. Il avait une femme qui le querellait tout le temps pour avoir des nouvelles de Peace. Si un agent de police ne savait rien, et au surplus un agent de police qui avait la prison dans son secteur, qui saurait quelque chose ?

« Êtes-vous allé le voir ? demanda-t-il.

— Non, je ne suis pas allé le voir, et je n'irai pas. Je ne veux pas le voir... c'est terrible, n'est-ce pas ? Lui qui vit enfermé là... et qui sera mort dans huit jours !

— Trois dimanches francs, dit l'agent.

— Terrible ! Terrible ! fit d'une voix tremblante le promeneur nocturne. Je suis ici depuis trois heures. Je fais et refais le tour des bâtiments, ou tout au moins autant que je le puis. Au point que je suis prêt à tomber. Il doit être en train de dormir, à coup sûr... vous ne connaissez pas Charles Peace ! Je le revois, plongé dans le sommeil, le jour de son arrestation à Blackheath. Je l'ai vu de mes propres yeux.

— Comment vous appelez-vous ? demanda l'agent de police avec soupçon.

— Carton. J'ai un bon métier à Londres, une jeune amie, et une affaire à moi... Je suis mon maître. Le propriétaire a remis à neuf le magasin à ses frais. Le comptoir y était. Du poisson frit et des anguilles à la matelote. Cela rapporte gros. »

Il leva les yeux avec crainte vers les murs de la prison.

« Où est la cellule des condamnés, monsieur ? demanda-t-il. C'est, je le suppose, un des principaux quartiers de la prison. Un copain m'a dit que le lieu d'exécution était justement par là, – il montra du doigt, – j'entends dire qu'un jeune constructeur avait été chargé de monter l'échafaud ?

— Ne vous tourmentez pas trop l'esprit au sujet de la pendaison, mon garçon, fit l'agent de police paternellement. Nous

devons tous en venir là tôt ou tard. Je ne veux pas dire à être pendu, mais à trépasser. Vous deviendrez fou si vous pensez à des choses pareilles, c'est pire que les romans à deux sous ! »

Le lendemain soir il revit le même individu et lui adressa la parole. Dans l'intervalle il avait rendu compte de l'affaire à son supérieur et il avait reçu certaines instructions. Il indiqua à Carton exactement les endroits où il pourrait se promener et ceux où la circulation lui était interdite.

« Vous n'assistiez pas au procès ? » fit l'agent.

Carton hésita.

« Non, dit-il. Mon corps n'y était pas, mais j'y étais. Mon corps n'est pas à l'intérieur de cette prison, mais j'y suis. »

Il paraissait encore plus mal peigné que la première fois.

« Il ne serait pas ici sans moi... C'est terrible ! C'est comme si j'avais du sang sur les mains... Se réveiller tous les matins et se dire : « Il y a un homme dans cette cellule des condamnés attendant l'heure d'être pendu et c'est moi qui l'ai mis là. Il prend son déjeuner du matin sous la surveillance de deux gardiens et il va se coucher tous les soirs en se disant : allons, dans trois ou quatre nuits, je n'irai plus me coucher du tout. Tous les matins quand il s'éveille et qu'il voit pénétrer la lumière du jour, il dit : je ne verrai plus ceci qu'environ trois fois encore. Et c'est moi qui ai fait cela ! » C'est ce que vous ne pouvez pas comprendre et que personne d'autre ne peut comprendre. Je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais, et il ne m'aimait pas. Mais cela ne fait rien. Il est là ! »

Il dirigeait son doigt ganté vers la prison.

« Je parierais qu'il dort. Je parierais qu'il n'éprouve pas la moitié, ni même la centième partie de mon inquiétude ! »

L'agent de police réfléchit à l'affaire et parvint à la conclusion que nous avons tous nos ennuis à supporter.

L'histoire de ce promeneur nocturne parvint aux oreilles du personnel de la prison et, de quelque façon mystérieuse, quand on songe qu'il était tenu dans l'ignorance de toutes les nouvelles du monde extérieur, à Peace lui-même qui en éprouva une grande satisfaction.

« Ce qu'il souffre est juste, dit-il, faisant allusion, à l'état misérable de Carton. Après ce que j'avais fait pour lui ! Je l'ai recueilli quand il n'avait pas un ami au monde et je me suis occupé de lui... et qu'a-t-il fait pour moi ? Il a mis la police sur mes traces et, grâce à lui, celle-ci m'envoie à l'échafaud en portant un faux témoignage. Il est plus coupable de meurtre que moi, parce que je n'ai jamais eu l'intention de tuer personne, alors que lui, il a eu l'intention de me tuer ! »

Il était devenu un peu mélancolique, mais il n'était pas plus docile. Il était une source d'inquiétude constante pour les gardiens qui le surveillaient jour et nuit.

Ils suspectaient son ingéniosité, qui pouvait à n'importe quel moment mettre entre ses mains une arme qui le rendrait capable d'échapper au bourreau.

Il révéla au clergyman venu le visiter l'une des causes de sa dépression. « Les gens ont oublié Charles Peace, maintenant », dit-il.

Un matin, il sortit les jambes de son lit, une lumière dans ses yeux de chien, une idée lumineuse germant confusément dans son esprit.

« Vous feriez mieux de vous recoucher, dit l'un des gardiens, il est à peine quatre heures.

— Je vais écrire », dit Peace. Et il s'habilla.

Il écrivit avec rage, car dans la nuit il avait imaginé Harbron travaillant dans une maison centrale, condamné pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. Peace seul savait ce qui se

passait dans son esprit, mais sans doute ce ne fut pas la contrition, ni un bon sentiment – attardé de justice, rien en vérité d'autre qu'un désir de finir en beauté et la conviction que son acte mettrait en branle toutes les langues du monde entier, qui provoqua sa confession.

Car il fit sa confession au pasteur qui se présenta ce jour-là ; il écrivit au ministre de l'intérieur et lui raconta l'histoire de Cock agrémentée de dessins de sa façon.

L'expression de son repentir tenait peu de place. Il tenait surtout à rappeler exactement les détails et en cela, par certains côtés, il échoua.

Il aurait laissé mourir William Harbron sans remords. Les souffrances de cet homme innocent n'avaient jamais jeté une seconde le trouble dans son esprit. Son geste à panache produisit tout l'effet escompté.

Ce fut un grand chagrin pour lui de ne pouvoir lire les journaux et se délecter à cette sensation neuve.

Il eut toutefois une compensation. Trois jours avant la fin, quelqu'un fit des démarches pour obtenir la permission de lui rendre visite. On le consulta et, en voyant le nom de la visiteuse, il fut agréablement ému.

« C'est la femme dont je vous parlais, fit-il d'un air de triomphe. Elle a fait tout le chemin pour venir de l'étranger. Que vous ai-je dit ? On n'oublie jamais le vieux Charles Peace. »

L'entrevue eut lieu dans la pièce réservée à cet effet. Mme Stahm, dans sa robe de soie raide, s'assit à une extrémité de la table, le petit forçat barbu à l'autre bout. Elle était très animée et splendidement humaine.

« J'ai fait tout le chemin depuis la Suisse pour venir vous voir, mon petit ami. J'ai appris que vous étiez dans la peine et, d'après les journaux, j'ai vu que vous aviez très peu d'amis.

— Après tout ce que j'ai fait pour les gens ! dit Peace. Leur conduite est pire que celle de Judas Iscariote, madame !

— Moi aussi, je vais mourir, dit-elle avec un sourire. Le docteur m'a donné six mois, peut-être trois mois, si j'avais la sottise de faire ce voyage-ci. Mais trois mois ou six mois, qu'importe ? »

L'intérêt de Peace fut éveillé.

« Je ne croirais aucun médecin si j'étais à votre place, madame, fit-il. Deux ou trois bouteilles de médecine vous remettront. J'avais l'habitude de prendre de la salsepareille. »

Elle rit doucement.

« Un médecin, deux médecins, six médecins... ils disent tous le même mensonge !

« Donc, je suis venue, je vous ai vu et je vous dis : au revoir ! Quelqu'un, en Suisse, pensera à vous. Mes amitiés, petit homme ! »

Elle lui envoya un baiser du bout des doigts, délicatement, et elle se leva. Peace retourna à sa cellule, jurant d'un ton monotone.

« Si seulement j'y avais songé, et si elle avait cessé de bavarder sur elle-même, j'aurais pu tirer d'elle des centaines de livres. »

Quelqu'un d'autre était mort. On le trouva raide et froid, appuyé contre le mur de la prison, la tête pendant comme celle d'un ivrogne. C'était le matin, avant que la foule commençât à s'assembler sur la route saupoudrée de neige. L'agent de police qui l'avait rencontré auparavant ne l'avait pas retrouvé sur sa route depuis un ou deux jours, mais il reconnut la vareuse et les mains gantées jointes sur les genoux dans un geste de désespoir.

« Son nom est Carton, dit-il au médecin qui avait été appelé. Est-ce un suicide ? »

Le docteur secoua le cadavre.

« Non, autant que je puisse le dire pour l'instant. Il me semble que c'est un cas d'épuisement, peut-être d'intoxication éthylique. »

L'agent de police n'avait jamais entendu le mot et en demanda la traduction.

« La cuite », répondit brutalement le docteur.

L'agent avait l'esprit romanesque.

« Il s'agit peut-être d'un cœur brisé ? suggéra-t-il.

— Ne soyez pas ridicule », dit le médecin.

Peace prit son temps pour faire sa toilette ce matin-là. Un des gardiens, qui avait les nerfs en pelote, lui demanda avec irritation pour combien de temps il en avait. Les yeux profonds de Peace le transpercèrent et sa mâchoire rétive se mit à remuer de côte et d'autre.

« Pourquoi se hâter ? demanda-t-il. Qui va être pendu ? Vous ou moi ? »

Il ne voulait rien perdre de ses droits. Il avait le droit d'avoir des loisirs, de fumer, de se faire apporter le meilleur petit déjeuner possible, de boire un verre de cognac s'il le désirait. Il était le personnage le plus important de Leeds. Aucun roi, aucun potentat oriental ne pouvait ordonner pareil cérémonial. Il jouissait de la courtoisie des gouverneurs, du respect des aumôniers, de l'attention du monde entier.

Toute l'Angleterre demeurerait silencieuse, le visage tourné vers la prison lugubre de Leeds.

Des reporters accouraient des quatre coins du royaume ; les presses à journaux attendaient au centre de petites armées de distributeurs. À des dizaines de milliers de tables, à déjeuner, les gens diraient : « Cette canaille a été pendue ce matin. »

Peace avait conscience de ce fait ; il avait déjà composé le discours qu'il ferait aux reporters et qui serait imprimé dans le monde entier. Un discours nécessairement rempli d'humilité, car la situation exigeait la confession de son repentir.

Il est d'usage, dans les exécutions, que le condamné donne aussi des conseils à ceux dont les pas s'égarent vers le mal et qu'il se cite lui-même en exemple, avec un orgueil mélancolique, pour détourner les autres des vices qui l'ont perdu.

Peace allait respecter toutes les meilleures traditions.

Ainsi donc, il remercia le directeur de la prison et les gardiens, fit une remarque sur la fraîcheur et la tristesse du matin, exprima l'espoir que tous ses ennemis seraient pardonnés et en mentionna quelques-uns à qui il n'avait pas pardonné lui-même.

Un homme entra dans la cellule, un homme portant la barbe, trapu, pas très bien habillé, évidemment « l'homme ».

« Je suis désolé d'avoir à faire ceci, mais c'est mon devoir », dit-il.

Peace approuva de la tête, et Marwood, le bourreau, attendit, mais la question inévitable ne vint pas. Peace ne lui demanda pas s'il aurait à souffrir. Il avait toujours désapprouvé énergiquement cette question, et il était fidèle à ses principes.

« Je suis obligé d'agir ainsi et j'espère qu'il n'y a pas de ressentiment de votre part, dit Marwood, occupé à passer la courroie autour de la taille du petit homme.

— Ça va... », dit Peace.

Le discours aux reporters était fini. Il monta à l'échafaud d'un pas ferme, parce que cela faisait aussi partie des conventions.

Pour lui, le bout du chemin était atteint. Une trappe fléchissait légèrement sous ses pieds. Il avait un drap sur la figure et une corde autour du cou. Tout se passa selon ses prévisions et avec ordre. Il fut pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

L'après-midi de ce jour, un riche marchand de houblon de Blackheath, fouillant dans son bureau, trouva une petite bouteille de cristaux, examina ceux-ci et, fronçant les sourcils, les agita, enleva le bouchon, et les sentit.

« Je ne sais pas d'où viennent ces cristaux, dit-il à sa femme… Non, ma chère, ne les jetez pas dans le feu, ils pourraient faire explosion. Donnez-les à la domestique, et dites-lui de les verser dans l'évier de la cuisine ! »

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2014

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MarcelM, FrançoiseS, Coolmicro.

— **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.